

La Folie Lancelot

Récits français du XIII^e siècle

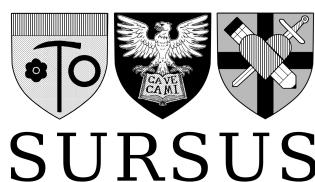
Traduction en français moderne par Lays Farra
d'après l'édition de Fanni Bogdanow (1965)

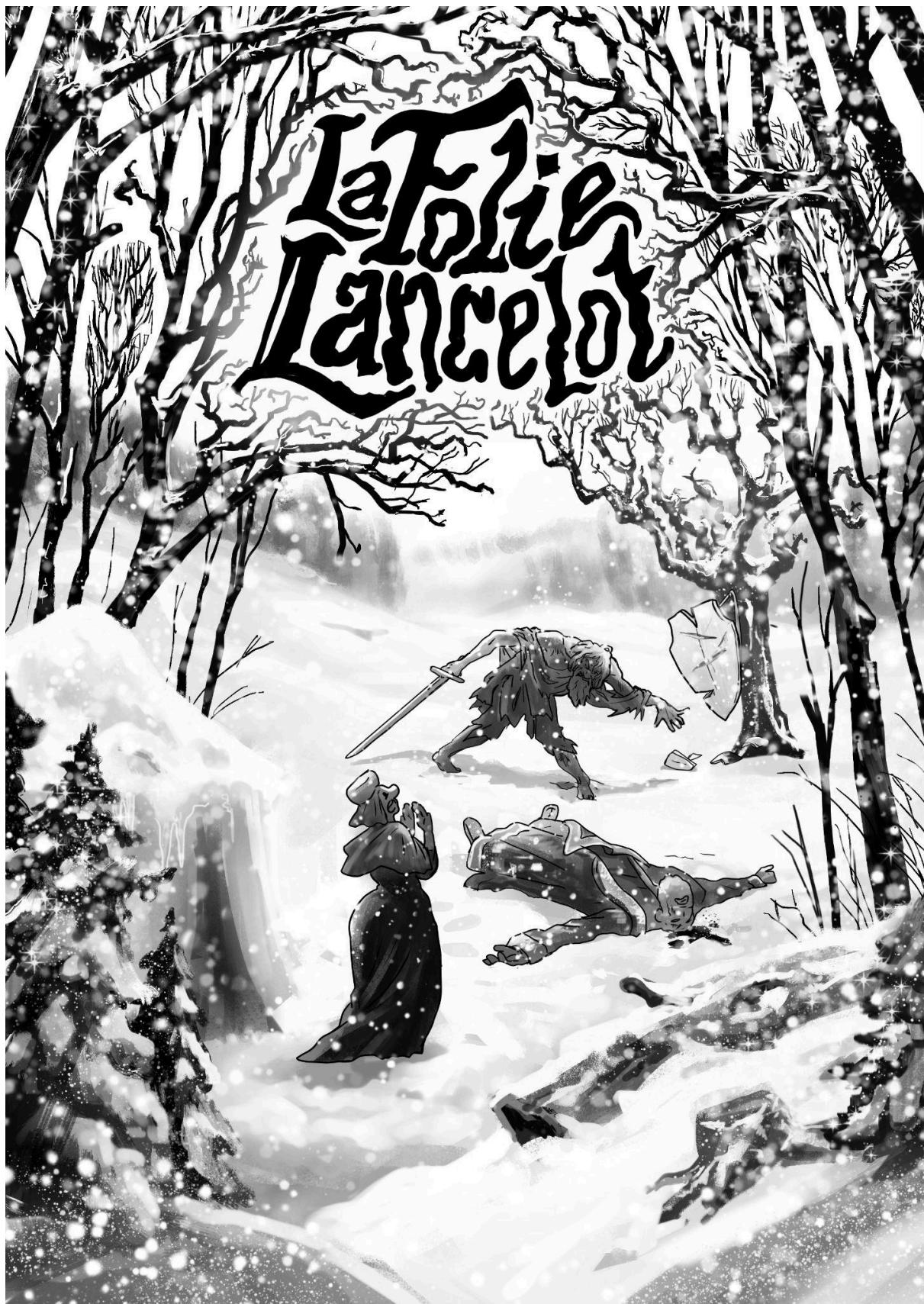


Lamorat secourt Gaheriet, alors que Mordred va le décapiter.

Au fond, Hector contre Gauvain. (Facsimilé
du manuscrit BnF fr. 112, fol. 118v)

2025





Frontispice par Lays Farra. À l'image de nombreuses enluminures médiévales, la scène diffère en plusieurs points dans le texte : lors de cette attaque de Lancelot (que l'on trouvera racontée au chapitre IV), le seigneur a enfilé, son armure, la dame est encore dans la tente, Lancelot est d'abord attaqué par un nain...

La Folie Lancelot

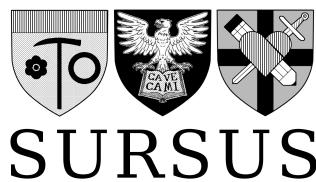
Récits français du XIIIème siècle

Traduction en français moderne par Lays Farra
d'après l'édition de Fanni Bogdanow (1965)

Première version de travail.

Première moitié, chapitres I à VII.

Décembre 2025



Traduction par Lays Farra.

Tous droits réservés (pour l'instant).

Avec remerciements à Morgan pour son aide.

Commentaires, critiques, remarques bienvenus : contact@sursus.ch

Table des matières

Table des matières	5
Introduction	7
Statut du texte	7
Les cycles arthuriens en prose et la « Post-Vulgate »	7
La Folie Lancelot : partie intégrante de la Suite du Merlin ou continuation plus tardive ?	11
Note sur la traduction	17
Bibliographie	18
Manuscrits	18
Éditions et traductions	18
Éditions et traductions d'autres textes arthuriens	19
Autres œuvres citées :	19
Traduction de la Folie Lancelot	23
I. Comment un jeune homme vint à la cour du roi Arthur et raconta les merveilleux faits d'armes qu'avait accompli Lamorat de Galles à un tournoi qu'il avait remporté, ce dont Gahériet souffrit beaucoup.	25
II. Comment la fille du roi Pellès raconta à Bohort l'aventure qui était arrivée à Lancelot, et comment Bohort et ceux de sa parenté, ainsi que monseigneur Gauvain et d'autres chevaliers, partirent à sa recherche, et le cherchèrent pendant de nombreux jours.	47
III. Comment Erec chevauchait au temps des neiges et trouva une demoiselle portant un chevalier mort, manifestant une grande douleur et lui racontant sa mésaventure et sa disgrâce.	49
IV. Comment Lancelot, après avoir perdu la raison, erra tant à travers le pays qu'il parvint à une prairie où une tente était dressée.	60
V. Comment monseigneur Erec abattit monseigneur Gauvain et le laissa au Château des Dix Chevaliers	70
VI. Comment Lancelot du Lac, après qu'il se fut tiré des mains d'Hector, son frère, s'en alla par monts et par vaux et parvint à Corbenic, et sa belle apparence étant bien altérée, nul ne le reconnaissait.	83
VII. Comment monseigneur Gauvain fut délivré du château des Dix Chevaliers en affrontant Lamorat qui avait abattu tous les Dix Chevaliers	93

Introduction

Statut du texte

Au sein de la continuité de romans qu'on appelle « Le Cycle Post-Vulgate », *La Folie Lancelot* comble l'intervalle de temps entre la *Suite du roman de Merlin*, qui raconte les débuts du règne d'Arthur et le commencement de la Quête du Graal. À notre connaissance, il existe seulement une traduction anglaise de la *Folie Lancelot* par Martha Asher, mais une bonne part du reste du « Cycle » est accessible en français.

Tout d'abord, la *Suite du roman de Merlin* (Post-Vulgate) a été [traduite par Stéphane Marcotte chez Honoré Champion en 2006](#). Comme pour notre texte, la « version Post-Vulgate » de la *Queste* et de la *Mort Artu*, telle que reconstituée par Fanni Bogdanow, a seulement été traduite en anglais par Asher, mais, par exemple, *La Demanda do Santo Graal* espagnole, un des textes qui fonde cette reconstruction, a été traduite en français par Philippe Walter et Vincent Serverat, également en 2006 — et [leur traduction est même disponible en ligne](#).

Comme l'expose la discussion ci-dessous, le bien-fondé de la reconstruction de ce cycle, de sa chronologie de rédaction etc., est très disputé et les spécialistes sont de moins en moins convaincus qu'il aurait bien été rédigé d'un bloc par un seul architecte. Il se pourrait qu'il s'agisse de variantes plus ou moins connectées qui ne font que développer des aventures annoncées et des allusions en suspens dans la *Suite du Merlin*, comme le dit Gilles Roussineau :

« S'il n'est pas assuré qu'un cycle nouveau, postérieur à la vulgate du Lancelot-Graal ait jamais été composé dans son intégralité, la Suite du Merlin présenteait en elle-même suffisamment d'annonces et d'aventures inachevées pour éveiller l'imagination d'éventuels continuateurs et laisser le champ libre aux remaniements et aux interpolations. »
(Roussineau 2006:xxxviii)

Si c'est bien le cas, « reconstituer le cycle » ne ferait que rassembler divers textes compatibles développés dans cette ligne, mais cela reste parfaitement sensé pour le lecteur moderne de les examiner en série.

Les cycles arthuriens en prose et la « Post-Vulgate »

Aux côtés des romans en vers sur le modèle de Chrétien de Troyes, la littérature arthurienne du XIIIème siècle avait vu essaimer de grands cycles en prose plus anonymes, qui partageaient et développaient un canon constamment remanié.

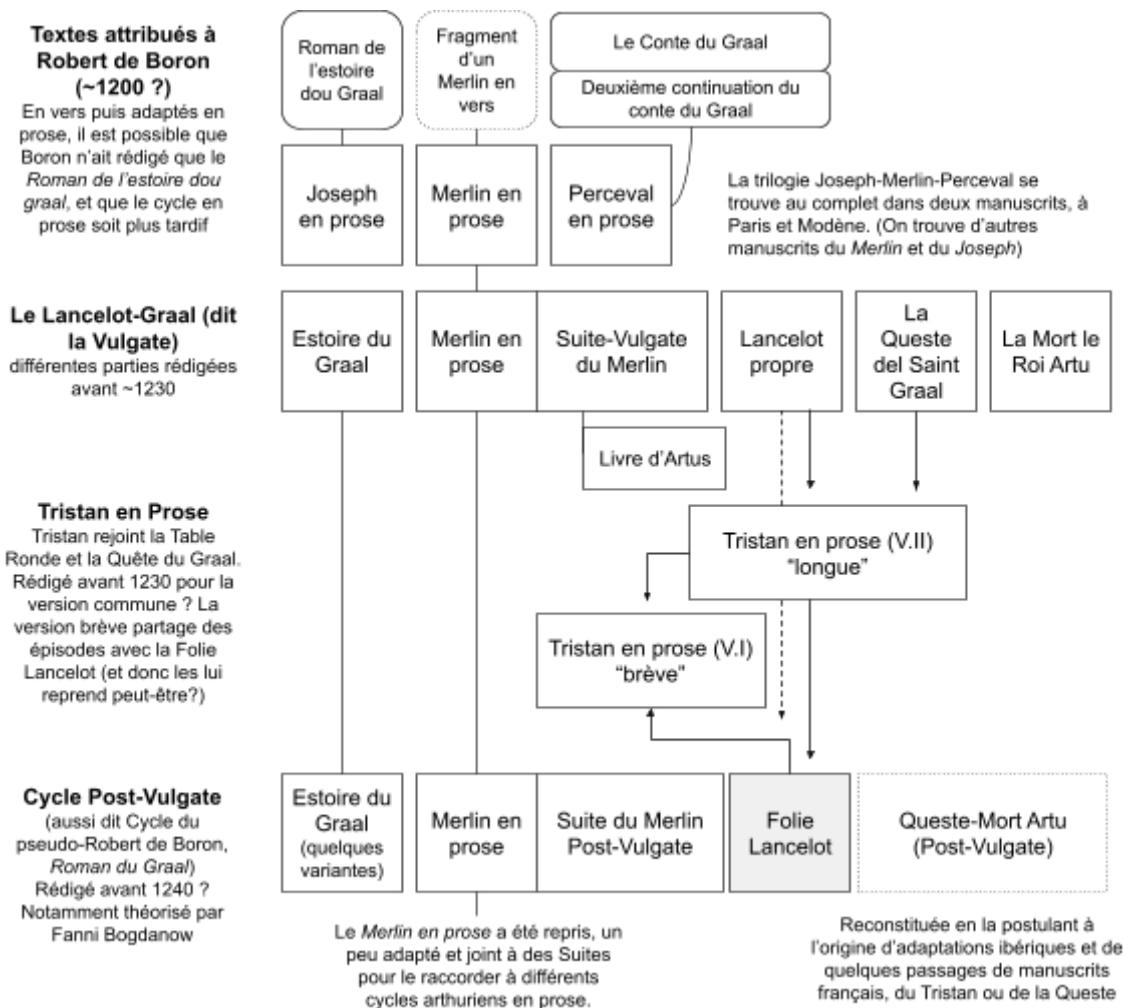
C'est peut-être Robert de Boron qui inaugure le projet d'un cycle romanesque arthurien en annonçant une série de romans (manifestement pas réalisée) dans son *Roman de l'estoire dou graal* qui raconte comment Joseph d'Arimathie a amené le Graal en Grande-Bretagne. Il écrit ici encore en vers, mais inspirera cependant des œuvres en prose, à commencer par le *Joseph*, la mise en prose de son roman sur le Graal. Celui-ci forme le premier volet d'une trilogie *Joseph-Merlin-Perceval* qu'on ne trouve au complet avec ce dernier volet que dans deux manuscrits, à Paris et Modène, le *Perceval en prose* étant d'ailleurs très dérivatif, principalement composé à partir du *Conte du Graal*, de sa *Deuxième continuation* et de Wace. Plus important et fondateur entre ces deux œuvres, le *Merlin en prose*, qui raconte les origines démoniaque de Merlin, qui devient

conseiller des rois de Bretagne, jusqu'à ce qu'Arthur enlève l'épée apparue dans une enclume sur un rocher. Il nous reste également un fragment en vers du Merlin, traditionnellement considéré comme un autre roman de Robert de Boron qui précède sa version en prose, mais ce n'est pas entièrement établi. (Fug-Pierreville 2014)

Quoiqu'il en soit, le *Merlin en prose* deviendra une pierre centrale des cycles qui nous occupent, étant repris dans le *Lancelot-Graal*, aussi appelé la Vulgate, tant c'est le cycle arthurien le plus répandu et canonique. (On compte bien une centaine de manuscrits contenant l'une ou l'autre de ses parties)

Trois romans de tons (et probablement d'auteurs) différents en constituent le centre, le *Lancelot propre*, qui raconte l'éducation et les aventures de Lancelot, les débuts de son histoire d'amour avec Guenièvre ; suivi de la *Queste del Saint Graal*, où Lancelot est exclu de la quête du Graal de par cette relation adultère, et c'est son fils Galaad qui se montrera l'élu du mystérieux récipient ; enfin, la *Mort le roi Artu* qui raconte la fin du royaume arthurien, vidé de ses enchantements après le départ du Graal : les amants Lancelot et Guenièvre sont découverts, déclenchant une série de conflits et de batailles qui mènent à la fin d'Arthur et de la chevalerie qui l'accompagnait. Le *Merlin* était doté d'une *Suite* (appelée *Suite-Vulgate*) pour le raccorder au début du *Lancelot* en racontant les guerres d'Arthur contre les Saxons et ses barons rebelles qui marquent le début de son règne. De même, la préhistoire arthurienne relatée par le *Joseph en prose* inspirait une *Estoire del Saint Graal* qui précède le *Merlin*. Les trames disparates de la légende arthurienne se retrouvaient ainsi tissées dans le drame : les amours de Lancelot et Guenièvre, qu'on lit pourtant avec sympathie, se retrouvaient condamnées par les lois de Dieu, en contrariant la quête du Graal, et des hommes, en menant à la ruine du royaume arthurien.

Le *Tristan en prose*, dans ses différentes versions, propose un cycle parallèle à celui-ci et constitué des mêmes éléments : il se centre aussi sur la passion interdite d'un couple, unissant solidement la légende de Tristan et Yseut à celle de la Table Ronde. Les aventures de Tristan y suivent la chronologie du *Lancelot-Graal*, dont la quête du Graal. Le *Tristan en prose* entretient des rapports complexes (partage des personnages, épisodes, etc.) avec un autre cycle postulé de longue date, et jadis nommé *cycle du pseudo-Robert de Boron* puisque, pour ne rien faciliter, il réunit des œuvres qui se prétendent écrites par Robert de Boron, mais manifestement écrites bien après sa période d'activité présumée.

Fig 1 : Cycles arthuriens en Prose (manque *Guiron le courtois*, etc.)

Bogdanow baptisera ce cycle « La Post-Vulgate » (ou « Le Roman du Graal », d'après les manuscrits), le voyant surtout comme un remaniement de la Vulgate (le Lancelot-Graal) avec une perspective différente, qui cherche à remplacer le très long morceau central que représente le *Lancelot propre* pour recentrer le cycle sur Arthur et son royaume. ([Bogdanow 2000:1-2](#))

Ceci dit, les études sur ce cycle précédent largement Bogdanow et avaient même pris de l'avance sur celles concernant le *Lancelot-Graal* : lorsque le *Merlin* est édité par Gaston Paris et Jakob Ulrich en 1886, c'est à partir du manuscrit « Huth », où il est suivi par la *Suite du Merlin Post-Vulgate*, dont le début sera donc édité avant même la *Suite-Vulgate*. Le manuscrit Huth était incomplet mais on retrouva le manuscrit de Cambridge, dans lequel le texte se poursuit avant de s'interrompre à nouveau. La suite de ce texte avait cependant été reprise dans la compilation de Micheau Gonnot, le manuscrit BnF fr. 112, ce qui sera remarqué par Wechssler ([1895:13](#)) puis édité par Sommer en 1913 : [*Die Abenteuer Gawains, Ywains und Le Morholts mit den drei Jungfrauen*](#) (abrégé *Abenteuer*).

Qui plus est, dès la publication du « Merlin-Huth » la prétention du texte à annoncer un cycle fut prise au sérieux ([Paris et Ulrich 1886:1.1-1.1](#)), et très vite on trouva des correspondances avec les *Demandas*, des versions ibériques de la *Queste* et de la *Mort Artu* — par exemple avec l'article de

Sommer « The Queste of the Holy Grail forming the third part of the trilogy indicated in the Suite du Merlin Huth MS. » (*Romania*, 1907:[369-402](#), [543-590](#)) qui aborde la *Demanda* portugaise. Pour une synthèse pré-Bogdanow, voir [Bruce 1958\[1923\]:458-479](#).

La Post-Vulgate, ou le « Roman du Graal » (titre repris par Bogdanow à la *Suite du Merlin Post-Vulgate*) du pseudo-Robert de Boron serait donc un cycle composé de cette *Suite du Merlin*, et de versions particulières de la *Queste del Saint Graal* et de *La Mort le roi Artu*, qui en prennent la suite. Entre 1991 et 2001, Bogdanow éditera une tentative de reconstitution de *La version post-vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu* (4 volumes = 6 tomes) à partir de certains éléments du *Tristan en prose* et de manuscrits de la *Queste del Saint Graal* (BnF fr. 116, BnF fr. 343, Bodmer 105, Oxford Rawlinson D874...), mais surtout à partir des deux *Demandas*, versions respectivement espagnole et portugaise du récit de la Quête du Graal et de la fin du royaume arthurien, que l'on connaît à partir de manuscrits du XVème siècle, portugais (Ms. Vienne ÖNB 2594, XVème siècle) et castillan (Ms. Biblioteca Universitaria de Salamanca 1877, ~1469-1470) et deux versions imprimées de 1515 et 1535.

Le manuscrit de Salamanque contient aussi un *Libro de Josep Abarimatía*, un *Libro* (ou *Estoria*) de *Merlín* et un *Lançarote*, qui correspond à la *Mort Artu*, tandis qu'en portugais, plusieurs manuscrits contiennent des volets de cycle en prose (Livro de Josep Abaramatia dans le Ms. Torre do Tombo 643, XVème siècle ; Suite du Merlin dans le (Ms. Biblioteca de Catalunya 2434, XIVème siècle) mais qui n'attestent pas forcément des variantes cruciales qu'il faudrait pour étayer les reconstructions de Bogdanow. (Voir Gracia 2015 sur la Post-Vulgate dans les langues ibériques)

La Folie Lancelot : partie intégrante de la Suite du Merlin ou continuation plus tardive ?

La *Folie Lancelot* est donc une série d'épisodes que l'on trouve dans deux manuscrits français de la Bibliothèque nationale de France (ci-après BnF), le 112 et le 12599, ainsi que dans un fragment de Cracovie. Aucun des deux manuscrits n'en contient l'entièreté, le BnF 112 contient des épisodes supplémentaires au début et à la fin, mais au lieu de la courte conquête de la Gaule racontée par le BnF 12599, il réinsère la version du *Lancelot propre*. Voir le tableau ci-dessous :

« <i>Erec en prose</i> »	BnF fr. 112, tome III (S)	BnF fr. 12599 (L)	<i>Folie Lancelot</i>
	128a-214c : <i>Lancelot propre</i> (+ ép. orig. ?)	fol. 107-221 <i>Tristan en prose</i> (Löseth §202-282a)	
	214c-216b		1. 1-6
	216b-220b	221d-227b	1. 6-20
	220b-240a <i>Lancelot propre</i>	227b-c (dont conquête de la Gaule)	1. 20-21
I	240b-241a	227d-228c	2. 22-24
II	241a-243d	228c-233c	3. 25-35
	243d-247b	233c-237d	4. 36-46
III	247b-251a	237d-242d	5. 47-60
	251a-254b	242d-246b	6. 61-71
	254b-257a	246b-250b	7. 72-81
	257a-262c	250b-256d	8. 82-100
IV	262c-268a	256d-263b (épisode divergent sur Mabon)	9. 101-120
	268a-271a	263b-267a	10. 121-130
V	271a-272b	267a-268c	11. 131-135
	272b-275c	annonce un tournoi trois jours avant la Pentecôte, enchaîne avec la <i>Quête 12599</i> (fol. 269)	12. 136-140 13. 141-147
	275c-281a : <i>Tristan en prose</i> : Délivrance de Tristan par Perceval (coupé par Bogdanow car pas dans la Post-Vulgate)		
	281a-282c		14. 148-153
	282c-285c : Reprend le <i>Tristan</i> (inspiré du <i>Lancelot</i>) : Perceval et Hector se battent, sont soignés par le Graal, vont à Corbénic, Perceval combat Lancelot sur l'Isle de Joie, ce qui conclut la quête de Lancelot, retrouvent Galaad dans l'abbaye où ils se trouvent. [...]		

Tableau 1 : épisodes de la Folie Lancelot dans les deux manuscrits et les éditions de Pickford et Bogdanow

En 1959, Pickford en avait édité une partie (les chapitres II, III, V, IX et XI de Bogdanow), y voyant un « Erec en prose » qu'il daterait de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e — suivi d'une continuation racontant la déchéance annoncée d'Erec, qui ne se trouve que dans le BnF 112 (IV.101b-114a) et les *Demandas* ibériques. En 1965, Bogdanow rétorquerait que Pickford avait raison d'éditer ces chapitres, mais pas de les isoler du reste de la *Folie Lancelot*, qu'elle édita alors et datait à 1235-1240, avec le reste de la Post-Vulgate (1965:xx *et passim*) — la « deuxième partie du roman d'Erec » y serait bien rattachée mais parce qu'il s'agit pour elle d'épisodes propres à la version « Post-Vulgate » de la *Queste* et de la *Mort Artu*, qui poursuit le cycle.

La Suite du Merlin dans le manuscrit Huth était continuée par le manuscrit de Cambridge, et plus loin encore par les *Abenteuer* du BnF 112, mais on était encore loin de rejoindre le début de la quête du Graal... Fanni Bogdanow considère que c'était une des fonctions de la *Folie Lancelot*, de combler cet intervalle de temps, en remplaçant seize ans principalement en développant des épisodes inspirés ou repris du *Tristan en prose* et ultimement du *Lancelot propre*. (Brugger avançait plutôt qu'on y trouverait une mise à jour du Lancelot propre dont on aurait des versions espagnoles, cf. [Brugger 1939:62-63](#))

Les manuscrits Huth, Cambridge, BnF 112, une série de ponts jetés les uns sur les autres, qui prolongent toujours plus loin la *Suite du Merlin*, mais est-ce que ce dernier pont, la *Folie Lancelot*, n'est pas construit sur du vide ?

Le titre de l'édition annonce la couleur en traitant la *Folie Lancelot* comme une partie de la *Suite du Merlin* Post-Vulgate à part entière : *La Folie Lancelot: A Hitherto Unidentified Portion of the Suite Du Merlin Contained in Ms. B.n. Fr. 112 and 12599* (« une portion jusqu'ici non-identifiée de la Suite du Merlin contenue dans les Ms. BnF 112 et 12599 »). Bogdanow le proclame aussi plusieurs fois dans son introduction (pp. xx, xxvii) et elle continuera à le faire pour le restant de sa carrière. En 2001, elle édite encore des addendas à son édition-reconstruction de la Queste-Mort Post-Vulgate, dans laquelle la *Folie Lancelot* est simplement une « section » de la *Suite du Merlin*, au même titre que la « section » *Abenteuer*. (Vol. IV.2, pp. 614, 620, 622 *et passim*) C'est ainsi qu'elle est traitée dans la traduction du Lancelot-Graal et de la Post-Vulgate éditée par Norris J. Lacy, sans séparation du reste de la *Suite du Merlin*.

La *Folie Lancelot* développe des allusions des autres textes « Post-Vulgate » et fait référence à leurs histoires, elle s'inscrit bien dans cette continuité, mais il pourrait s'agir d'une prolongation faite après coup plutôt qu'un chapitre égaré de la *Suite du Merlin*, comme l'ont envisagé les critiques dès sa sortie. (e.g. [Micha 1967](#)) Gilles Roussineau, qui édite la *Suite du Merlin* Post-Vulgate en 2006 y incluait les *Abenteuer*, mais traitait la *Folie Lancelot* comme une continuation ultérieure. Le caractère dérivatif de ses divers chapitres (voir tableau ci-dessous) fait parfois davantage penser à la compilation de Rusticien ou au *Livre d'Yvain*, plutôt qu'au reste des romans en prose rédigés avant 1240. (Morato 2023:78, [Micha 1967:222](#), même si ceux-ci ont leurs moments de *patchwork* également)

Chap. 1	Gahériet tue sa mère	Épisode annoncé dans le <i>Tristan en Prose</i>
	Conquête de la Gaule	résumé du <i>Lancelot Propre</i> (le ms. BnF 112 réinsère la version du <i>Lancelot</i> à la place)
	La Folie de Lancelot	Les scènes de Lancelot couchant avec la fille de Pellès à son insu, et devant son fou car chassé par Guenièvre viennent du <i>Lancelot propre</i> repris par le <i>Tristan en prose</i> .
Chap. 2	Début de la Quête de Lancelot	Adaptation du <i>Lancelot propre</i> .
Chap. 3	Château des Dix Chevaliers	Thème apparaît brièvement dans le <i>Tristan en Prose</i> , très développé ici en lui prêtant une origine inspirée d'une autre aventure du <i>Tristan</i> , où Neroneus raconte comment il a remporté son château, continué dans les chapitres 5 et 7.
Chap. 4 :	Errance de Lancelot fou	Reprend la rédaction longue du <i>Lancelot propre</i> (que le <i>Tristan en Prose</i> VII reprend aussi). Lancelot tondu auprès des bergers, comme lors de la folie de Tristan dans le <i>Tristan en Prose</i>
Chap. 5 :	Suite du Château des Dix Chevaliers	Poursuit le chapitre 3.
Chap. 6 :	Lancelot soigné de sa folie	Sa guérison par le Graal à Corbénic est adaptée du <i>Lancelot propre</i> .
Chap. 7 :	Suite du Château des Dix Chevaliers	Poursuit le chapitre 5.
	Mort de Driant et Lamorat	Reprend le <i>Tristan en prose</i> ? Annoncée dans la version longue, une partie de la mort de Driant et Lamorat sous cette forme s'y trouve développée dans la version courte (éd. Champion, tome II).
Chap. 8 :	Perceval devient chevalier	Adapté du <i>Lancelot propre</i> et du <i>Conte du Graal</i> .
	La sœur de Perceval attire les chevaliers sur son île par vengeance	Épisodes originaux (comme beaucoup dès p. 94) qui connectent cela au thème de la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor.
Chap. 9	Erec vs. Montenart	Le nain frappant Erec inspiré de l' <i>Erec et Enide</i> de Chrétien de Troyes (de même que l'interdiction faite à la demoiselle de parler?).
	Château de Mabon l'enchanteur	Les deux manuscrits donnent deux versions de cet épisode original, probablement abîmé et restauré par l'un des deux, ou les deux.
Chap. 10	Perceval contre Hector sur l'île de sa sœur	Suite du chap. 8.
Chap. 11	Erec au secours de Bohort	Épisodes originaux?
Chap. 12	Gahériet vs. Lancelot	Épisodes originaux?
Chap. 13	Perceval et Blanchefleur	Ultimement tiré du <i>Conte du Graal</i> .
Chap. 14	Rencontre avec le Roi Pêcheur	Reprend le <i>Tristan en prose</i> en y réinsérant des données du <i>Conte du Graal</i> .

Tableau 2: inspiration des divers épisodes de la *Folie Lancelot*

La description réservée par Cedric Pickford à l'archétype supposé de la *Queste Post-Vulgate* s'applique assez bien à la *Folie Lancelot* :

« L'original français des Demandas n'est rien d'autre qu'une compilation relativement tardive composée de fragments d'aventures chevaleresques, de prophéties amplifiées

jusqu'à former des épisodes plus ou moins indépendants, le tout existant sous une forme embryonnaire dans le *Tristan* en prose, dans le *Huth-Merlin* ou même dans le *Lancelot* en prose. Il est bien loin d'être le roman de base de la *Queste de Map* ou la source du *Tristan* en prose [...] Le roman du Pseudo-Robert n'est pas une source, il ressemble plutôt à une mer morte où se jettent comme affluents les autres romans arthuriens. » (Pickford 1960:106-7 cité par [Ménard 2021:172](#))

On peut objecter des points de détail, notamment sur l'établissement du texte. Quant au château de Mabon, Bogdanow semble s'accorder sur le fait que le 12599 transmet l'épisode le plus proche de l'original, mais le relègue cependant dans les notes de fin, éditant plutôt celui du 112, son manuscrit de base. Plus trompeur, et signe de cet âge encore héroïque des études arthuriennes, elle invente des formules de transition pour donner l'impression que ses derniers chapitres se suivent :

« Le ms BNF fr. 112 donne, entre les chapitres XIII et XIV de l'édition de Fanni Bogdanow, la délivrance de Tristan par Perceval. En présentant et en numérotant ainsi les chapitres, l'éditrice oblitère arbitrairement ce passage (elle va jusqu'à induire des formules d'entrelacement pour conjoindre les chapitres séparés par le matériau tristanien dans le manuscrit, qui, rappelons-le, est ici l'unique source matérielle. » ([Carné et Ferlampin-Acher 2013:41](#))

Bogdanow a pu imposer cette idée d'un cycle, et le baptiser Post-Vulgate, non sans critiques, et des critiques qui ont eu tendance plus récemment à l'emporter au sein des études arthuriennes.

Les textes « Post-Vulgate » et le *Tristan* en Prose partagent des épisodes et personnages, avec quelques différences. Le débat porte donc sur lequel a influencé l'autre ou s'ils puisent à une tierce source commune, débat qui s'approche bien plus directement des questions que nous avons soulevées sur Ségurant. En un mot, Bogdanow partait d'abord du principe que le Roman du Graal Post-Vulgate originel aurait complètement précédé et influencé le *Tristan en prose*, avant d'amender sa théorie pour supposer que la première version du *Tristan* (« brève », VI, représentée par le très particulier manuscrit BnF 756-757) aurait influencé la Post-Vulgate qui aurait à son tour été reprise par la version commune (« longue », VII) du *Tristan* en prose — une théorie qu'elle défendra cette fois jusqu'à la fin. L'édition du *Tristan* en prose montra de plus en plus clairement que c'était intenable.

Ainsi en ce qui concerne la mort de Driant et Lamorat, récit dont on trouve le plus d'épisodes dans la *Folie Lancelot*, et qui se trouve en partie dans le *Tristan en prose* VII et (très rapidement) dans le *Tristan* VI. Löseth se demandait déjà si le récit venait d'une « Geste des Fils de Pellinor » ([1891:213, 254, 275](#)) à l'instar de la « Geste des Bruns » qu'il imagine derrière la matière des Bruns en général et de Ségurant en particulier ([1891:434](#)). Bogdanow imaginait donc ce récit apparaître dans le *Tristan* VI avant d'être repris par la *Folie Lancelot* puis le *Tristan* VII. L'édition simultanée de sa reconstruction de la *Queste-Mort* Post-Vulgate et celle du *Tristan en prose* ont battu en brèche les relations qu'elle postulait entre les trois textes (Harf-Lancner 1997:36-8), même si ses dernières publications de fragments (en 2001) ont pu prolonger la charité dont bénéficiaient ses théories. Sans qu'il y ait un consensus définitif sur tous les points (Morato 2023:81-3) la plupart des spécialistes du *Tristan en prose* s'accorde à considérer que la version commune du

Tristan (V.II) précède la Post-Vulgate (inaugurant donc le thème de la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor). Mais l'influence pourrait donc aller dans l'autre sens, une forme ou une autre de la *Folie Lancelot* aurait inspiré le *Tristan* V.I. (cf. [Carné et Ferlampin-Acher 2013](#))

La *Queste* Post-Vulgate reconstituée assemble des textes d'époque, de langue et de traditions différentes. La première ligne commence : « Vespera de Pinticoste... », la veille de la Pentecôte. « Choc linguistique » en tombant ainsi sur le texte de la *Demande* portugaise, « d'autant plus frappant que ces premiers mots traduisent fidèlement ceux de l'incipit de la *Queste vulgate* », comme le relève Nicola Morato. (2023:75) Pour Philippe Ménard,

« Quand on procède à un amalgame, on détruit le caractère unique de chaque version, on mélange des morceaux d'âge, de langue et parfois de style différents. Bref, on fabrique un agglomérat complètement arbitraire, un texte artificiel, qui en fait n'a jamais existé sous cette forme. La reconstruction hypothétique de Fanni Bogdanow publiée de 1991 à 2001 présente un texte recomposé. C'est une sorte de tunique mal cousue, faite de pièces rapportées. » ([Ménard 2021:162](#))

Ce texte de la *Queste* Post-Vulgate accuse vingt-cinq changements de manuscrits de base, entre les huit manuscrits choisis à cet effet, changements qui ne sont en fait ni expliqués ni justifiés. (Morato 2023:75, 79) Et au-delà du bien-fondé de cet assemblage, reste la question de son rapport aux versions du *Tristan*. Dans le dernier volume éditant la version « longue » (V.II) du *Tristan en prose*, Harf-Lancner (1997:36-8) constatait que l'édition de Bogdanow devait rétrograder son hypothèse à deux possibilités :

1. La *Queste* Post-Vulgate aurait inspiré la quête du Graal du *Tristan* V.II (ce que défend encore Bogdanow)
2. Le *Tristan* V.II aurait inspiré la *Queste* Post-Vulgate, qui serait alors « une compilation tardive, faite de bric et de broc à partir du *Tristan en Prose* » (Ménard dans la préface à Harf-Lancner 1997:9)

Cette dernière option lui enlève toute primauté et ne pose pas forcément plus de problèmes... Pour Philippe Ménard, le *Tristan* V.II aurait bien été influencé par une version particulière, perdue, de la Quête du Graal, attribuée à Boron, car le texte y fait référence. ([Ménard 2021:173](#), cf. Ménard 2009, hypothèse aussi mentionnée par Harf-Lancner 1997:38) Mais cette source aurait depuis disparu et on ne peut pas la reconstituer en collant les morceaux de textes qu'on pense être ses descendants lointains, notamment des textes ibériques du XVème et du XVIème siècle :

« Ni les Demandas ni les manuscrits du XVème siècle ne peuvent remplacer la disparition d'un texte du milieu du XIIIème siècle. La sagesse serait peut-être de refuser les hypothèses hasardeuses, de prendre acte qu'une version complète d'une *Queste* nouvelle a peut-être existé, mais qu'elle a disparu, et dès lors d'éviter toute vaine tentative de résurrection. Ce serait miraculeux de réussir à l'exhumer du profond tombeau de l'oubli. En notre temps les miracles extraordinaires ne se produisent presque plus. » ([Ménard 2021:178](#))

Pour y voir un cycle à part entière, il nous faudrait des manuscrits qui rassemblent les différentes parties du cycle, ce qui ne manque pas pour le *Lancelot-Graal*. Les variantes du codex contenant le *Josep* portugais, souvent invoqué ainsi, ne suffisent pas à témoigner d'un projet cyclique. (Morato 2023:85-6) Bogdanow a pu arguer que les fragments de Bologne et d'Imola (publiés en 2001, vol. IV.2) s'ils provenaient bien d'un seul et même manuscrit, seraient alors la trace d'un codex (et du seul) qui aurait bien contenu des portions de tout le cycle Post-Vulgate, à l'exception de l'*Estoire del Saint-Graal* ([Bogdanow 1998:64](#)). Elle avoue ainsi leur importance par rapport au caractère éparpillé de tous les autres reliquats supposés de cette *Queste-Mort Artu* tant recherchée :

« À l'exception des fragments de Bologne, les témoins qui subsistent de la version française de la *Queste* et de la *Mort Artu* P-V se retrouvent tous, soit combinés avec des morceaux de la Vulgate (comme dans les mss. Bodleian D 874, B.N. fr. 343, 112, 116, et Bodmer 105), soit incorporés dans les manuscrits de la deuxième version du *Tristan en prose* (ms. B.N. fr. 772 etc.) ou dans certains manuscrits de *Guiron le Courtois* (Turin L-I-9) ou encore de la compilation de Rusticien de Pise (mss. B.N. fr. 340, 355, 1463, Pierpont Morgan M 916, Staatsbibliothek, Preussischer Kulturbesitz, Berlin, ms. Hamilton 581). » (Bogdanow, *La Version Post-Vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu*, t. I, 1991, p. 98, citée par [Bouget 2012](#))

De même les petites variantes « Post-Vulgate » de l'*Estoire del Saint Graal* (premier volet du *Lancelot-Graal* portant sur l'arrivée du Graal en Grande-Bretagne et la christianisation de la région, dont Bogdanow postulait une adaptation Post-Vulgate) sont-elles plus qu'une mise en conformité tardive et superficielle ?

Les théories de Bogdanow continuent largement de dominer sans partage plus d'un manuel de référence anglais ou américain, et donc, malheureusement, [les deux épisodes que nous avions consacré à la Post-Vulgate en 2019](#) en nous appuyant sur de tels ouvrages. Sa théorie ne pouvait avoir tout juste dès le départ, dira-t-on, mais elle a pu se concrétiser dans son édition des textes encore inédits de la Post-Vulgate, et se renforcer des nombreux manuscrits qu'elle a classés, analysés et édités, au fil des décennies. Certes, une part de conjecture est toujours nécessaire pour avancer dans ce genre de questions, mais on ne peut que remarquer qu'à travers toute sa carrière, la prolifique chercheuse répeta un diagnostic qui changea somme toute très peu, mais qui trôna toujours en bonne place, avant même que les preuves qu'il appelle ne soient rassemblées. Bien avant sa reconstruction de la *Queste-Mort* publiée en 1991-2001, avant même la discussion de ses théories dans *The Romance of the Grail* en 1966, et même avant qu'elle n'édite *La Folie Lancelot* en 1965, c'est déjà elle qui prenait la parole en 1959 pour faire autorité sur ce sujet dans le chapitre dédié à « *The Suite du Merlin and the Post-Vulgate Roman du Graal* » dans *Arthurian Literature in the Middle Ages, A Collaborative History*, une somme de référence dirigée par Roger Sherman Loomis. (pp. 325-335) Une habitude qu'elle gardera en rédigeant par exemple le chapitre dédié à la Post-Vulgate dans le *Companion to the Lancelot-Grail Cycle* édité par Carol Dover en 2003. (pp. 33-52) Avant même que ses théories ne soient vraiment publiées et même après que le doute se soit vraiment installé, ses conclusions étaient affichées en bonne place, impossible de les manquer.

Ce plus récent scepticisme ne résout pas cependant la question des rapports textuels entre ces différentes variantes (Morato 2023:84) ni la forte possibilité qu'une certaine part des « versions Post-Vulgate » date bien de la période d'élaboration des grands cycles en prose, au XIII^e siècle. Nous avons bien affaire à une série de variantes compatibles, et si elles ont été élaborées au fil du temps par différents auteurs qui développent les allusions des autres ou combinent les trous du récit, cela change certes la chronologie de ces textes mais pas l'intérêt qu'il y a à les rassembler pour un lecteur moderne. Le *Lancelot-Graal* non plus n'a manifestement pas été rédigé d'un bloc.

Le terme de Post-Vulgate reprend d'ailleurs du poil de la bête, mais sous une nouvelle acception, plus littéralement chronologique, pour désigner les correspondances dans divers ensemble *postérieurs* aux *vulgates* que constituent le *Lancelot-Graal* et le *Tristan en prose* : BnF 112, BnF 358, BnF 12599, BnF 24400, Turin L.I.7-9... On regardera par exemple la façon dont le terme apparaît récemment chez Richard Trachsler. (2025:20-22)

Note sur la traduction

Cette traduction a été commencée au printemps 2025 et une première version finie en fin d'année après un long hiatus. Quand le projet s'envisageait de manière plus collective Morgan avait fait un premier jet des trois pages du chapitre 2 (ensuite retravaillé) mais nous a quand même fait l'honneur de nombreuses relectures et commentaires.

Sans parler du fait que notre traduction laisse probablement beaucoup à désirer, des spécialistes pourraient même considérer qu'il n'est pas utile de mettre ce texte, très dérivatif et à l'histoire complexe, à disposition d'un public qui ne lit pas déjà l'ancien français. Cependant, souvenir, quand nous avons commencé à nous intéresser à la littérature arthurienne médiévale, on trouvait des traductions du *Lancelot propre*, de la *Queste del Saint Graal* et de la Mort le Roi Artu par Micheline Combarieu du Grès [en accès-libre sur le site de l'université de Rennes](#). Des éditeurs avaient même fait pression pour les retirer temporairement (c'était avant la jurisprudence Droz vs. Classiques Garnier) et avec le temps la plus grande partie a disparu sans traces. Privées de commentaires, sans être donc toujours éclairantes, elles étaient cependant fort pratiques ne serait-ce que pour naviguer le texte ou retrouver un passage. Peut-être que cela pourrait servir la même fonction.

Malgré les problèmes évoqués plus haut nous avons suivi assez servilement le texte établi par Bogdanow. Félix Lecoy notait que cette édition se terminait par « un glossaire dont on aurait pu, sans doute, faire l'économie » ([1969:428](#)) mais ce répertoire abondant, qui remplace pratiquement une traduction, nous a bien servi.

Une des joies de nager dans les strates plus anciennes de la langue est toujours de profiter des phrases plus souples et rebondissantes que le temps et les grammariens n'avaient pas encore réussi à mettre hors d'usage. Nous décalquons donc souvent la structure des phrases mais aussi la concordance des temps, autant que le permet la phrase moderne, et en résistant cependant, quand cela nous semblait nécessaire, à la laideur et au subjonctif imparfait. Comme toute traduction dans ce genre nous avons dû choisir parfois arbitrairement à quels maniérismes céder

pour combler les tournures qui ne se translatent pas si bien — parmi nos préciosités, même si le terme *prudhomme* est relativement consacré on l'a rendu par *brave...*

Mais c'est aussi une version de travail, donc s'il vous semble que nous avons trop déformé le sens d'un passage n'hésitez pas à nous le signaler en commentaire ou par mail : contact@sursus.ch

Bibliographie

Manuscrits

- BnF fr. 12599 (L), fol. 221d-268c. [Sur Gallica](#). Fin du XIIIème ou tout début du XIVème siècle.
- BnF fr. 112 (S), fol. 214va-220rb, 240ra-275va et 281ra-282va. [Sur Gallica](#). XVème siècle.

Auxquels il faut ajouter le fragment de Cracovie : [Cracovie. Biblioteka Jagiellońska, Berol. Ms. gall. fol. 188](#) (page Biblissima). Ce fragment a été édité deux fois (par Busby en 1984 et Tylus en 1997, dont nous n'avons pu consulter l'article) et une version numérique est disponible en ligne : <https://jbc.bj.uj.edu.pl/dlibra/publication/102/edition/92/content>

Le premier feuillet du fragment s'ouvre sur *certes puis que a la mort vient jusqu'à* (éd. Bogdanow, chap. I, p. 11 l. 454 ; S217c, L223c) et se finit sur *Et quant Agravains entend ce que Mordret ly enseigne, il aert Gaberiet au* (p. 13 l. 556 ; S218c, L224c). Le deuxième feuillet s'ouvre sur *veoient que greigneur renommee courroit de luy et loing et près que d'eulx ne faisoit* (p. 18 l. 782 ; S219c, L226b) et se conclut sur *par quoi il gaagna France si quitement que nus n'i ose puis metre contredit, li rois s'en revint atouz Lancelot* (p. 21, l. 891 ; L227b) — le manuscrit BnF 112 ([S220b](#)) passe peu avant à la version du *Lancelot en prose* sur la guerre en Gaule, plutôt que sa réécriture dans la *Folie Lancelot*, le fragment rejoint donc le texte du ms. L, 12599. Pour prendre le texte de l'édition Bogdanow, les feuillets couvrent 102 ou 109 lignes recto-verso, séparées par 225 lignes, qui à vue de nez auraient correspondu à un autre bifeuillet à l'intérieur. Pages 11₄₅₄-13₅₅₆ et 18₇₈₂-21₈₉₁ de l'édition Bogdanow.

Éditions et traductions

- Les chapitres II, III, V, IX et XI déjà publiés en 1959 par Pickford sous le titre de *Erec en prose* (1959), réédité en 1968 chez Droz. (avec aussi d'autres parties de la Queste du BnF 112, qu'il voit comme une continuation)
- L'édition de référence : Fanni Bogdanow, *La Folie Lancelot: A Hitherto Unidentified Portion of the Suite Du Merlin Contained in Ms. B.n. Fr. 112 and 12599*, Tübingen, Niemeyer, 1965.
 - Pour l'édition de fragments à situer potentiellement juste avant ou après la continuité de la *Folie Lancelot*, voir les Addenda dans *La version Post-Vulgate de la Queste et Mort Artu*, 2001, vol. IV.2, pp. 614 *sqq*. À terme, ils seront traduits dans l'annexe 1.
- Le texte du BnF 12599 (divergent en plusieurs endroits) édité en ligne : Sara Signorini, *La follia di Lancelotto. La versione franco-italiana del manoscritto Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 12599*, formaté par Luigi Tessarolo et mis en ligne par Francesca Gambino. <https://www.rialfri.eu/texts/folieLancelot/001>
- Editions du fragment de Cracovie dans :
 - Busby, Keith, « Quelques fragments inédits de romans en prose », *Cultura neolatina*, 44, 1984, p. 155-163.
 - Tylus, Piotr, « Fragment de Cracovie d'un roman arthurien », *Jeux de la variante dans l'art et la littérature du Moyen Âge. Mélanges offerts à Anna Drzewicka par ses collègues, ses amis et ses élèves*, éd. Antoni Bartosz, Katarzyna Dybel et Piotr Tylus, Kraków, Viridis, 1997, p. 103-114. (Nous n'avons pu consulter celle-ci)
- Seule traduction à notre connaissance par Martha Asher dans l'édition Lacy de la Vulgate/Post-Vulgate : vol. IV, §60-72, pp. 52-109.

Éditions et traductions d'autres textes arthuriens

ASHER, Martha (trad.), *The Merlin Continuation* [§60-72 pour la *Folie Lancelot*], in Norris J. Lacy, *Lancelot-Grail: The Old French Vulgate & Post-Vulgate Cycles in Translation*, 2010, vol. VIII [Précédemment vol. IV, pp. 52-109 de l'édition grand format, 1993-1997].

BOGDANOW, Fanni (éd.), *La version post vulgate de la Queste del saint Graal et de la Mort Artu : Troisième partie du Roman du Graal*. Publications de la Société des anciens textes français, Diff. A. et J. Picard, 1991-2001 (4 vol., 6 t.).

FÜG-PIERREVILLE, Corinne (éd. et trad.), *Le Roman de Merlin en prose*, Champion, 2014.

HARF-LANCNER, Laurence (éd.), *Le roman de Tristan en prose* (dir. Philippe Walter), 1997, tome IX, *La fin des aventures de Tristan et Galaad*, Droz.

MARCOTTE, Stéphane (trad.), *La Suite du roman de Merlin*, Champion, 2006.

PARIS, Gaston et ULRICH, Jacob (éd.), *Merlin : roman en prose du XIIIe siècle* (1886)

ROUSSINEAU, Gilles (éd.), *La Suite du roman de Merlin*, Droz, 2006.

SERVERAT, Vincent et WALTER, Philippe (trad.), Juan Vivas, *La Quête du Saint Graal et la mort d'Arthur*, UGA Éditions, 2006. En ligne : <https://doi.org/10.4000/books.ugaeditions.932>.

SOMMER, Oskar (éd.), *Die Abenteuer Gwains, Ywains und Le Morborts mit den drei Jungfrauen* (1913)

TRACHSLER, Richard (éd.), *Les dernières aventures de Dinadan* [BnF 24400], Champion, 2025.

Autres œuvres citées :

Voir aussi les quelques références [rassemblées sur la page Arlima](#) consacrée à *La Folie Lancelot*.

ALLAN, Jim (a priori), [Tableaux de concordance du Tristan, de la Post-Vulgate etc. tirés du wikia [kingarthur.fandom.com](#)], reproduits sur : <https://laysfarra.com/RQRF/tableaux.html>

BOGDANOW, Fanni

- « The Suite du Merlin and the Post-Vulgate Roman du Graal », in Roger Sherman Loomis (dir.), *Arthurian Literature in the Middle Ages, A Collaborative History*, 1959, pp. 325-335.
- « The Spanish Baladro and the Conte du Brait », *Romania*, t. 83 n°331 (1962), pp. 383-399. <https://doi.org/10.3406/roma.1962.2864>
- *The Romance of the Grail : a study of the structure and genesis of a thirteenth-century Arthurian prose romance*, Manchester University Press/Barnes and Noble, 1966.
- « The importance of the Bologna and Imola fragments for the reconstruction of the 'Post-Vulgate Roman du Graal' », *Bulletin of the John Rylands Library* 80, 1 (1998), pp. 33-64, accessed Nov 29, 2025, <https://doi.org/10.7227/BJRL.80.1.3>
- « Un nouvel examen des rapports entre la Queste Post-Vulgate et la Queste incorporée dans la deuxième version du Tristan en prose » *Romania*, t. 118 n°469-470 (2000), pp. 1-32. <https://doi.org/10.3406/roma.2000.1519>

BOUGET, Hélène, « Les fragments français du cycle Post-Vulgate et la Suite du Roman de Merlin à l'épreuve du style », in Chantal Connocchie-Bourgne et Sébastien Douchet (éds.), *Effets de style au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pup.18917>.

BRUGGER, Ernst, « Das arturische Material in den Prophecies Merlin des Meisters Richart d'Irlande mit einem Anhang über die Verbreitung der Prophecies Merlin » (suite), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 61 (1939), pp. [40-73](#).

CARNÉ, Damien de, « [Un nouveau regard sur la composition et l'organisation du manuscrit BnF, fr. 12599](#) », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 36 (2018) 447-471.

CARNÉ, Damien de, et FERLAMPIN-ACHER, Christine, « Les enfances de Perceval dans le Tristan en prose : jeunesse du héros et genèse du texte. », *Journal of the International Arthurian Society*, 2013, 1, p. 50-80. <https://hal.science/hal-01846481/document>

FÉRON, Corinne, « Polysémie et évolution sémantico-syntaxique. L'exemple des adverbiaux sans faille et sans faute (français médiéval et langue du XVIe siècle) », [Romania t.121 n°483-484 \(2003\), pp. 461-500](#).

GRACIA, Paloma, « The Post-Vulgate Cycle in the Iberian Peninsula », in *The Arthur of the Iberians*, 2015, pp. 271-288.

JODOGNE, Omer [?], [compte-rendu], [Les lettres romanes 21.3 \(1967\), p. 271 sqq.](#)

LECOY, Félix, [« Chronique », Romania t. 90 n°359 \(1969\), pp. 425-432.](#)

LENDÖ, Rosalba, « Du Conte du Brait au Baladro del Sabio Merlin. Mutation et réécriture », *Romania*, t. 119 n°475-476 (2001), pp. 414-439.

LÖSETH, Eilert, [Le roman en prose de Tristan, le Roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris](#), Émile Bouillon, 1891.

MARX, Jean, [compte-rendu] « Bogdanow (Fanni). *The Romance of the Grail*. Manchester, University Press, 1966. ; Bogdanow (Fanni). *La Folie Lancelot* (publiée pour la première fois d'après les mss BN fr 112 et 12599) ; (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 109), Tübingen, 1965. » *Etudes Celtiques*, vol. 11, fascicule 2 (1966), pp. 548-551.

MÉNARD, Philippe

- « Monseigneur Robert de Boron dans le Tristan en prose », in *Des Tristan en vers au Tristan en prose, Hommage à Emmanuelle Baumgartner*, dir. Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et al., Paris, Champion, pp. 359-370
- [« La Queste de la Post-Vulgate et le Tristan en prose selon Fanni Bogdanow »](#), in *La Tradition manuscrite du Tristan en prose. Bilan et perspectives*, 2021, p. 161-180.

MICHA, Alexandre, [compte-rendu] « *La Folie Lancelot. A Hiterto Unidentified Portion of the « Suite du Merlin » Contained in Mss. B.N. fr. 112 and 12599* », *Cahiers de civilisation médiévale*, 10e année, n°38 (Avril-juin 1967), pp. 221-224.

NORRIS, Ralph, *Malory's Library: The Sources of the Morte Darthur*, D. S. Brewer, 2008.

PICKFORD, Cedric Edward, *L'Évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Âge, d'après le manuscrit 112 du fonds français de la Bibliothèque nationale* (1960)

POIRION, Daniel et Walter, Philippe, *Le Livre du Graal* [édition du Lancelot-Graal d'après le manuscrit de Bonn], 3 tomes, Gallimard, coll. Pléiade, 2001-2000.

SOMMER, Oskar, « The Queste of the Holy Grail forming the third part of the trilogy indicated in the Suite du Merlin Huth MS. », *Romania* (1907), p. [369-402](#), [543-590](#).

WECHSSLER, Eduard, [Über die verschiedenen Redaktionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal-Lancelot-Cyklus](#) (1895)

Traduction de la *Folie Lancelot*

Comme lamorat de limba de mord galheret
des manis gauvain et mordret reg frere



Lamorat secourt Gahériet, alors que Mordred va le décapiter.
Au fond, Hector contre Gauvain. (Facsimilé
du manuscrit BnF fr. 112, fol. 118v)

I. Comment un jeune homme vint à la cour du roi Arthur et raconta les merveilleux faits d'armes qu'avait accompli Lamorat de Galles à un tournoi qu'il avait remporté, ce dont Gahériet souffrit beaucoup.

[S214c]¹ Le conte dit, en cette partie, qu'il advint au début de l'hiver que le roi Arthur se trouvait à Camelot. Un jour qu'il était assis pour dîner dans son palais avec une pleine compagnie de chevaliers, lui vint alors la nouvelle d'un tournoi qui s'était tenu la veille en un château qui était proche de Camelot, à dix lieues anglaises. Et un jeune homme apporta les nouvelles du tournoi, qui avait été bon, et intense. Et ceux qui mangeaient là étaient trop désireux de savoir qui y avait remporté le prix, ils commencèrent à demander à grand renfort de tourments qui était celui qui avait été vainqueur du tournoi. Et celui-ci dit :

— L'un des fils du roi Pellinor a tout gagné.

Et ils demandent lequel. Et il dit :

— Le plus jeune, que l'on nomme Lamorat.

Et, à n'en pas douter, du roi Pellinor étaient issus cinq fils et une fille. Quatre étaient chevaliers à ce moment-là, et le cinquième jeune enfant. Et le premier était appelé Tor, le suivant Agloval, le suivant Driant, le quatrième Lamorat et le cinquième, qui n'était pas encore chevalier, était nommé Perceval. Et sachez que le plus preux [S214d] parmi tous ces frères était Lamorat, qui était grand et élancé pour son âge, très beau chevalier et rempli d'une si grande prouesse et d'un si grand courage qu'il oserait bien se confronter au meilleur chevalier du monde pour peu qu'il lui ait fait le moindre tort. Et la véritable histoire raconte encore que pour la grande prouesse et la grande valeur qui résidait en lui, la reine d'Oranie l'avait aimé, la mère de Gauvain et de ses frères, et l'aimait aussi merveilleusement qu'une dame pouvait aimer un chevalier. Et si elle l'aimait ce n'était pas une si grande merveille, car il était si vaillant en toutes choses, que ce soit en beauté ou en chevalerie, qu'il n'y avait pas de dame assez noble dans le monde, pour peu qu'elle soit ouverte à aimer d'amour, qui l'aurait refusé pour prendre un autre [amant] de son âge. Et d'autre part, elle était encore jeune dame et si plaisante que son âge ne lui défendait pas d'aimer d'amour, et cela avait si bien tourné pour la dame que si elle aimait le chevalier, lui l'aimait tout autant si ce n'est plus, au point que, par amour pour elle, il délaissa de nombreux tournois et rassemblements, et fit beaucoup de prouesses.

Quand les nouvelles de ce tournoi furent parvenues à la cour, ils commencèrent à en parler à travers toute la salle et plusieurs gens du lieu, ceux qui avaient connu le roi Pellinor, en furent joviaux et joyeux. Et ceux-là dirent :

— Ha ! Dieu, son père avait été tellement garnis de très bonne chevalerie, qu'il doit lui aussi être un aussi bon chevalier ! S'il devait advenir maintenant qu'il apprenne toute la vérité sur la mort de son père, elle pourrait être vengée assez rapidement, car ce chevalier, tout jeune homme qu'il

¹ Ce premier passage se trouve seulement dans le BnF 112, t. II, et pas dans le BnF 12599, voir tableau 1 dans l'introduction. Nous indiquons au fil du texte les feuillets des manuscrits BnF 112 (S) et BnF 12599 (L), suivant les sigles de Bogdanow. Après le numéro de feuillet, les lettres a et b désignent les deux colonnes du recto, et les lettres c et d les deux colonnes du verso.

est, est considéré comme le meilleurs chevalier qui soit jamais sorti du pays de Galles, à la seule exception de son père.

Mais la plupart de ceux qui étaient là ne savaient pas encore que monseigneur Gauvain avait tué son père. Mais qui que ce soit d'autre qui fut joyeux à cette nouvelle, sachez que Gahériet ne s'en réjouit guère, car il haïssait Lamorat entre tous les hommes, ni par envie ni par mépris, mais parce qu'il savait avec certitude que Lamorat aimait sa mère et l'avait charnellement connue, comme toute sa parenté le savait et le roi Arthur de même. Tous ceux de sa famille en souffraient, car ils tenaient cela pour un grand malheur, particulièrement parce que Lamorat ne l'avait pas épousée et qu'il était un pauvre chevalier.

Par l'aventure que je vous ai dit, Gahériet fut fort courroucé de ces nouvelles sur Lamorat qui avaient été apportées à la cour, et en souffrit davantage que ses autres frères, car il avait toujours aimé sa mère, la reine, du très grand amour dont font preuve les enfants. Il y pensa beaucoup ce jour-là, à cette chose, se disant que s'il trouvait comment il pourrait se venger de cette honte sans écoper de l'opprobre général, il la vengerait. [S215a] Et il ne resta pas longtemps. Le lendemain, il quitta la cour, tout seul, et sans compagnie sinon un écuyer qu'il emmena avec lui. Et il pensa qu'il était à un château que l'on appelait Rethename. Et il était juste à l'entrée du royaume d'Orcanie, et la reine y séjournait très volontiers, car il était plus près du royaume de Logres que tous ses autres châteaux, Lamorat pouvait y venir plus souvent et plus facilement qu'il ne le ferait au royaume d'Orcanie, car il était plus près. Gahériet alla tout droit à ce château, avec son écuyer, car il pensait bien que Lamorat y retournerait après la joie du tournoi qu'il avait remporté. Et quand il fut parvenu là, il entra si discrètement au château, que peu de ceux qui y étaient sûrent qu'il était là. Et c'était juste au point du jour, ce pourquoi dans tout le château on ne voyait pratiquement pas d'hommes ou de femmes qui ne soient pas en train de dormir. Quand il arrive devant la forteresse où la reine, sa mère, était hébergée, il descendit devant la porte et confia son cheval à son écuyer pour qu'il le garde, avec son écu et sa lance, et traversa la porte, arrivant dans la grande salle, où il trouva des chevaliers et des écuyers qui dormaient alentours. Et il advint ainsi par aventure que pas une seule personne ne se réveilla, mais il put passer parmi eux jusqu'à la chambre de sa mère, la reine, d'une telle façon qu'il ne fut pas vu. Quand il arrive à la porte de la chambre où la reine couchait, il la trouva ouverte, comme la mésaventure et l'infortune le voulaient². Il y entra tout armé, le heaume attaché, et s'en alla droit au lit de sa mère. Il faisait déjà jour, si bien qu'on pouvait voir dans toute la chambre. Et quand il fut parvenu au lit de la reine, il la trouve dormant à poings fermés, et à ses côtés était couché Lamorat, et ils dormaient tous

² Notion qui traverse la *Folie Lancelot*, et les récits Post-Vulgate plus largement ([Bogdanow 1998:39](#)), la *mescheance* désigne le versant négatif de la *fortune*, une forme d'infortune, de malheur, de malchance, mais avec une dimension de rétribution, de disgrâce morale. Les héros qui sombrent dedans par leurs péchés déclenchent une réaction en chaîne qui finit par les engloutir dans l'infortune. Un exemple central se trouve dans l'inceste d'Arthur avec sa sœur. Le canon arthurien précédent en faisait déjà l'origine de Mordred, qui serait le meurtrier d'Arthur et le destructeur de la Table Ronde, mais, comme le souligne Bogdanow, à partir de la *Suite du Merlin Post-Vulgate* on semble insister sur ce péché d'Arthur comme cause première à l'origine de ce retour du sort. De même pour la vendetta entre les lignages de Lot et Pellinor, la fin d'Erec après avoir tué sa sœur, etc. une fois lancé on ne peut arrêter ce destin funeste. Les expressions *mescheance*, *ainsi m'a mechu*, etc. seront traduites diversement en fonction du contexte, dans le registre du malheur, de l'infortune ou encore de la disgrâce, quand il s'agit de l'état moralement condamnable dans lequel a sombré le personnage.

deux si merveilleusement qu'on aurait cru qu'il n'avaient jamais dormi [de leurs vies avant ça]. [S215b]

Quand Gaheriet voit les deux réunis, il en souffre tellement qu'il ne sait pas quoi dire ou faire. Et à cause de la grande douleur qu'il ressent, il s'arrête un instant, et les regarde avec beaucoup de colère, il voit que le chevalier était bien trop beau, et sait qu'il était hardi et vaillant, et renommé pour sa grande prouesse. De l'autre côté, il regarde sa mère, et voit que c'est une très belle dame, et sait qu'elle est une si gentille femme et une dame de si haute conditio, que nul ne devrait blâmer le chevalier s'il l'aime d'amour. Mais il lui semble que la dame doit en être blâmée et avilie parce qu'elle a fait honte tout d'abord à ses enfants, et ensuite à tout le reste de son lignage. Il est tellement furieux qu'il dit qu'il s'en vengera sur le champ, car s'il ne se venge pas maintenant, il n'en aura jamais une meilleure opportunité. Alors il porte la main à son épée et est pris du désir de tuer sa mère sur le champ, mais d'épargner le chevalier car il lui semble trop beau et vaillant, et qui plus est, il est désarmé, et s'il portait la main sur un chevalier désarmé, on le considérerait comme le plus lâche des chevaliers, et le plus mauvais qui ai jamais porté l'écu. Alors il tire l'épée, et quand il l'eut sortie du fourreau, il advint à l'instant même que la reine se réveilla et ouvrit les yeux. Et quand elle voit devant elle le chevalier en armure et son épée briller, elle en a une si grande peur que son cœur défail, elle jette un cri trop douloureux et veut se lancer hors du lit, toute nue, telle qu'elle était. Mais Gahériet, que sa colère et sa haine rendaient complètement fou ne le permet pas, mais la frappe du tranchant de l'épée, comme le péché et la mésaventure le lui faisaient faire, si durement qu'il lui fait voler la tête à plus d'une longueur de lance de lui, et que le corps s'étend à travers le lit. Et alors Lamorat se réveille et ouvre les yeux, et quand il voit devant lui le chevalier armé qui tenait l'épée nue et la dame qui gisait, tuée, la tête d'un côté et le corps de l'autre, il en est si ébahi qu'il ne sait ce qu'il doit faire, car il se sentait nu et démuni et privé de toutes ses armes. Et malgré cela, il préférait mourir, quand bien même il ne pouvait faire davantage, car il savait bien que s'il ne s'appliquait pas à venger la dame, il serait considéré comme le plus mauvais du monde, puisqu'elle avait reçu la mort pour lui.

Alors, il veut se lancer hors du lit, tout comme il était, quand Gahériet lui dit :

— Ne bouge pas chevalier, je ne vais pas t'occire d'une façon aussi vile qu'en te tuant sur le champ, mais tiens-toi tranquille et je t'assure que je ne te toucherai pas maintenant, non pas que je ne te haïsse pas mortellement, mais parce que tu es seul et que je suis en position de force³, j'en serais blâmé si je ne te tuais pas mais, je ne le ferai pas, car je sais bien que je te trouverai à nouveau dans une telle situation où je pourrai te tuer [S215c] d'une manière plus honorable pour moi que je ne le ferais ici. Pour cette raison, je veux que tu t'habilles et t'équipes, et que tu partes d'ici. Et sache que je te garantis fortement la mort au premier lieu où je pourrai te trouver, car il n'y a pas un seul chevalier que je puisse haïr davantage que je ne te hais toi.

Le chevalier en souffre tellement qu'il ne savait pas ce qu'il devait faire, car il aimait trop et d'un trop grand amour celle qu'il voit reposer morte devant lui. Et malgré cela, car il se savait un preux chevalier, et courageux, et qu'il pense bien qu'il pourra encore bien venger cette grande honte que ce chevalier lui a infligée, il lui est d'avis que partir reste le mieux qu'il puisse faire à l'instant. Alors il s'habille et s'équipe sans dire un mot, et car il souffre tant qu'il préférerait être

³ Litt. *je suis en mon povoïr et en ma force*, j'ai l'avantage car tu es désarmé.

mort, et il va à une chambre qui se trouvait là, et il prend ses armes. Et quand il est armé et qu'il vit Gahériet, il lui dit :

— Dîtes moi qui vous êtes, seigneur chevalier, car je n'ai jamais rencontré un homme que je devrais haïr autant.

Et il dist :

— Mon nom est Gahériet. Vengez-vous en, si vous le pouvez, quand vous serez en mesure de le faire.

— Comment, dit-il, tu es donc Gahériet ?

— Oui, dit-il, c'est bien moi.

— Et comment as-tu eu le cœur de tuer ta mère ? Que tu sois chevalier renommé pour une si grande prouesse et compagnon de la Table Ronde, et qu'ensuite tu commettes une si grande vilénie et une si grande déloyauté !

— Toi, dit Gahériet, ça ne te regarde en rien⁴.

— C'est ce que tu verras prochainement, s'il plaît à Dieu.

Lamorat s'en va alors et vient à son cheval qui se trouvait au bout d'un jardin, il le monte et s'en va là-dessus, tout seul, si peiné et si furieux que nul ne pourrait l'être davantage. Et Gahériet, qui était resté dans la chambre, quand il eut regardé un long moment le corps de sa mère, il sortit de la chambre et croisa deux demoiselles qui s'étaient levées de leur lit et allaient voir la reine. Et quand elles croisent Gahériet tout armé, elles le reconnaissent bien, et ne croyaient certes pas qu'il avait fait cette diablerie qu'il avait faite, elles le saluent et lui souhaitent une bonne journée et que l'aventure [lui sourie]. Et lui était tellement furieux qu'il n'entendit pas leurs salutations, et le fait même de se sentir coupable d'un si grand méfait, d'avoir tué sa mère, lui ôtait toute courtoisie et toute belle parole. Et elles s'étonnent de ce qu'il ne leur réponde pas, car elles s'étaient habituées à ce qu'il soit un des plus plaisants chevaliers du monde, elles s'arrêtent alors devant lui. Et il est trop furieux, et leur dit :

— Dégueurissez d'ici et allez à l'intérieur, vous y verrez ce que j'ai fait de votre dame.

Et elles sont [S215d] toutes troublées par cette phrase, et répondent :

— Seigneur, qu'en avez-vous donc fait ?

— J'en ai fait, dit-il, ce que l'on doit faire d'une reine qui par une luxure malheureuse fait honte à ses enfants et à tout son lignage. Et cette action permettra, je le crois, de corriger les nobles dames des grandes déloyautés qu'elles font⁵.

⁴ Litt. *A toi, fait Gaheriet, n'en apartient riens.*

⁵ Litt. *Et celle chose fera, se cuide je, chastier les haultes dames des grans desloyaultés qu'elles font.* Asher traduit *Chastise*, moraliser par l'exemple, mais cela pourrait aussi signifier punir, d'où notre choix du terme *corriger*, qui recoupe les deux sens.

Alors il quitte les demoiselles et vient là où son écuyer l'attendait, il monte en selle et part du château de telle sorte que l'écuyer qui était avec lui ne savait pas encore la déloyauté qu'il avait commise. Et les deux demoiselles à qui il avait parlé, quand elles furent entrées dans la chambre et qu'elles eurent trouvé leur dame tuée de la manière qu'elle l'avait été, elle poussèrent un cri si grand et si douloureux que tous ceux du palais y accoururent [prodigieusement] interloqués. Et quand ils virent leur dame tuée ainsi, ils en furent peinés et courroucés et commencèrent des manifestations de douleur [si] grandes [que c'en était merveilleux]⁶ et demandèrent qui avait fait cela. Et les demoiselles dirent que Gahériet l'avait tuée. Et ils pensèrent rapidement quand ils entendirent cela qu'il devait l'avoir trouvée avec Lamorat et que c'est pour cela qu'il l'avait tuée. Quand ceux du château entendirent cette nouvelle, ils se rassemblèrent tous et se consultèrent entre eux pour savoir ce qu'ils feraient :

— Car si nous la portons en terre, firent-ils, sans que le roi Arthur, son frère, ne la voie, il croira vite que nous sommes coupable de sa mort d'une manière ou d'une autre, et nous fera détruire. Pour cela, il vaut mieux que nous l'amenions à la cour et racontions au roi et à sa compagnie quelle déloyauté et quel outrage Gahériet lui a fait subir, car s'il ne voit pas le méfait, il ne nous croira pas.

Et ils se mettent tous d'accord là-dessus. Ils firent ainsi tout comme ils l'avaient dit, car ils prirent le corps de la reine et le mirent en une caisse de bois et l'emportèrent à Camelot, où le roi Arthur séjournait. Et quand ils furent parvenus là, et qu'ils eurent montré ce que Gahériet en avait fait, les uns et les autres firent beaucoup de grandes manifestations de douleur par la cité, car toutes et tous aimaient beaucoup la reine d'Orcanie. Le roi Arthur témoigna d'une grande douleur, et monseigneur Gauvain et Agravain et Guerréhet et Mordred et de nombreux autres braves qui étaient là. Gahériet, à coup sûr⁷, n'était pas alors à la cour, car il se sentait si profondément coupable du méfait, qu'il en était si vergogneux et si honteux qu'il n'osait y rester, ni n'avait-il jamais fait une chose au monde dont il souffrait autant que de celle-ci. [S216a]

Le roi Arthur fit enterrer sa sœur dans l'église principale de Camelot et fit mettre sur sa dalle son nom et le nom de celui qui l'avait tuée, et il y eut de très grandes manifestations de douleur à son enterrement. Et si le roi Arthur, qui souffrait par trop de tout cela avait pu retirer à Gahériet l'honneur de son siège à la Table Ronde, il le lui aurait retiré volontiers, mais il ne peut pas le faire si facilement car s'il aurait bien voulu en nommer un autre à sa place, il ne le peut, puisque l'on

⁶ Les termes *merveille*, *s'emerveiller*, peuvent marquer l'étonnement ou général ou celui qui accompagne la rencontre avec un véritable prodige, une *merveille* au sens médiéval, mais devra souvent être rendu par des périphrases ou escamoté, car parasité par la dimension méliorative de « *merveille* » aujourd'hui.

⁷ Litt. *sans faille*. À n'en pas douter, à coup sûr, vous pouvez être sûrs que... Qui pourrait se traduire « sans doute » si le terme n'était pas euphémisé aujourd'hui. Sur le devenir de cette expression voir [Féron 2003](#).

trouvait encore son nom écrit sur le siège⁸. Et monseigneur Gauvain qui en était tout enragé de malaisance, dit devant le roi et plusieurs des barons du lieu :

— Certes, dit Gauvain, Gahériet fit très mal de commettre une aussi grande déloyauté que celle que tuer sa mère, il s'en repentina, et l'on ne doit pas considérer Gauvain comme un chevalier s'il ne venge cette honte sur celui-là même qui l'a commise.

Gauvain prononça de telles paroles sur son frère devant le roi, et le roi en fut très mal à l'aise, tout comme de nombreux autres braves qui l'entendirent, car bien qu'ils voyaient que [proférée ainsi, cette promesse était devenue si concrète] que Gauvain ne pouvait renoncer à ce qu'elle s'accomplisse, ils ne voudraient en aucune manière que Gahériet en mourut, puisqu'il était un trop bon chevalier, et preux. Mais qui que ce soit par ailleurs qui ait été énervé par ce développement, Agravain, lui, n'en était pas trop courroucé — non pas qu'il n'ait pas aimé sa mère d'un grand amour — mais il haïssait Gahériet d'une si grande haine qu'il aurait bien voulu que ses forfaits lui aient valu la haine du roi et de ses frères, et que monseigneur Gauvain et le roi l'en fassent mourir, dans la douleur et l'opprobre. De cette manière, Agravain était [à la fois], joyeux et peiné de la mort de sa mère, et il dit maintes fois à monseigneur Gauvain :

— Beau frère, ce serait une très grande honte si nous ne vengions pas notre mère du déloyal qui l'a tuée si cruellement.

Et monseigneur Gauvain lui répond :

— Agravain, beau frère, je vous jure sur tout ce que je tiens de Dieu que je n'aurais jamais de joie avant que j'aille faire subir à Gahériet ce qu'il a fait de ma mère et de la sienne.

Ainsi, monseigneur Gauvain et Agravain souhaitaient-ils tuer Gahériet. Et s'ils avaient vraiment su où ils auraient pu le trouver, ils y seraient allés pour le tuer. Ainsi se le disaient-ils tous deux, et Mordred était bien d'accord mais Guéréhet qui aimait très tendrement Gahériet ne pouvait s'y accorder, mais disait :

⁸ Les noms des occupants des sièges de la table ronde apparaissent dessus quand elle passe à Arthur, montrant par cette merveille que leur nouveau statut est agréé par Dieu. (*Suite du Merlin post-Vulgate*, éd. Roussineau §250) Seule la mort semble y mettre un terme. Nous verrons plus loin que Bohort craint d'avoir été remplacé à la Table Ronde (chap. IX) mais aussi (chap. XI) que les noms des chevaliers subsistant sur leurs sièges sont traités comme la preuve qu'ils sont encore en vie, d'après les explications de Merlin. Dans le *Tristan en prose*, quand Tristan tue le Morholt, son nom disparaît de son siège, où se trouve alors inscrit celui de Tristan. ([Löseth §206, p. 149](#)) Arthur n'aurait donc pas la possibilité de nommer ou révoquer des membres de la Table Ronde avant qu'un siège se libère par un décès. Par contre, comme le rappelle Pickford (1968:229) dans la *Mort le Roi Artu*, Lancelot est remplacé avant sa mort par un chevalier irlandais nommé Helyan/Elian (éd. Frappier, *Livre du Graal*) ou Hernaut (éd. Hult), tout comme les chevaliers qui sont partis avec Lancelot pour compléter le chiffre de 150 (éd. Frappier §107 ; Hult 550 ; *Livre du Graal* III.1327) ce qui colle avec l'ambiance d'un royaume de Logres abandonné par Dieu après l'accomplissement de la Quête du Graal, qui marque la fin des aventures — et en même temps nul n'est assez téméraire pour s'asseoir sur le Siège Périlleux. Dans la *Suite Post-Vulgate du Merlin*, Arthur demande conseil à Pellinor pour remplacer huit chevaliers qui sont morts dans une bataille, hésitant pour le dernier entre son fils Tor et Baudemagu. Élément contingent, Arthur choisit ce dernier, mais le choix des huit est confirmé le lendemain lorsque leur nom remplace celui des morts par « *Aventure et Fortune, qui maistresse estoit de cele table* » (éd. Roussineau §354, p. 308).

— Comment seigneurs, qu'est-ce que vous dîtes ? Certes, c'est une grave déloyauté et un grave péché que vous songez à faire, en souhaitant tuer notre frère. Qu'il ait commis [S216b] un péché, c'est son péché, et nous n'y avons aucune part. Je ne sais pas ce que vous ferez entre vous, mais moi en ce qui me concerne, s'il plaît à Dieu, je n'y participerai pas.

— Nous préférerions bien plus être découpés en tranches plutôt qu'il échappe à la mort, car il nous a tous déshonoré, et en dehors de cette issue nous ne connaîtrons plus jamais la joie.

Quand Guerréhet vit que tout cela en était venu au point [I.222a] où ses frères ne désiraient d'autre dénouement que la mort de Gahériet, il en souffrit beaucoup, et songea qu'il l'en protégerait s'il le pouvait. Alors il prit ses armes et monta sur son cheval, n'emmenant avec lui personne en dehors d'un seul écuyer. Il déambula tant, de près comme de loin, en quête de son frère, qu'il finit par le trouver à l'entrée d'un bois chez un forestier, où il gisait très gravement malade, de par la grande douleur d'avoir tué sa mère. Quand il vit son frère gisant dans ce lit, il commença à manifester une trop grande douleur et à lui pleurer dessus très profondément, et il lui dit tout en pleurant :

— Beau frère, [pourquoi donc] vous est-il venu le cœur de tuer madame la reine, notre mère ?

Et il répond, malade comme il était :

— Mon frère, telle est ma disgrâce⁹. Je m'en suis déshonoré corps et âme, et j'ai agi de telle manière que je ne trouverai plus jamais l'honneur, en quelque lieu que je me rende. Et pour cela, je voudrais qu'il m'advienne une si grande disgrâce ou une mésaventure que l'on fasse de moi ce que j'avais fait d'elle, afin que mes frères soient délivrés de moi.

— Beau frère, dit Guerréhet, nos frère vous haïssent si mortellement à cause de ce forfait qu'ils sont à votre recherche pour vous tuer, et s'ils vous trouvent le monde entier ne pourra vous protéger d'eux, et ils vous tueront. Et pour cela, je vous recommanderais de ne venir sous aucun prétexte en un lieu où ils se trouvent, avant qu'ils ne se soient refroidis de cette hargne qu'ils ressentent à votre encontre.

Et il répond :

— Certes, s'ils me découpaient en morceaux, ce ne serait pas très étonnant. [si grant merveille] car j'ai tellement péché envers Dieu et envers eux, que le monde entier devrait me haïr pour cela.

Ainsi Gahériet parlait de lui-même. Et Guerréhet qui souffrait profondément de par le grand amour qu'il lui portait, le réconforte autant [I.222b] qu'il le peut et lui dit :

— Frère, de tout cela ne prenez pas sur vous une telle douleur que cela vous mette en un état pire que vous n'êtes déjà, car vous en seriez tenu pour un lâche¹⁰. Cette histoire n'est pas plus merveilleuse que beaucoup d'autres choses merveilleuses qui se sont produites par le passé, et cela doit déjà vous réconforter.

⁹ Litt. *ainsi m'est mescheu*. Voir la note 2 sur la *mescheance*.

¹⁰ Litt. *Recreant*, lâche, rénégat, qui cède, qui se reconnaît vaincu.

Guerréhet parla tant à son frère ainsi qu'il commença à guérir et qu'il put chevaucher. Quand il vit qu'il était entièrement revenu de la maladie qu'il avait faite, il demande à son frère ce qu'il pourrait faire : [S216c]

— Car à la cour de mon oncle, dit-il, je n'oserais pas aller, car j'ai trop mal agi envers lui et tous les braves.

— Beau frère, dit Guerréhet, nous resterons près d'ici chez un chevalier qui m'aime beaucoup, d'un grand amour, et de là je me rendrai à la cour de mon oncle et je ferai en sorte, s'il plaît à Dieu, de réussir à le réconcilier avec vous.

Et ils partent alors de ce logis où ils avaient séjourné quinze jours, si ce n'est plus, et parviennent chez le chevalier dont Guerréhet avait parlé. Gahériet reste alors avec le chevalier, et celui-ci en fut très content, car il avait tant entendu parler de Gahériet qu'il l'estimait profondément.

Guerréhet se rend à la cour pour savoir s'il pouvait obtenir la grâce de son frère. Et Gahériet de son côté resta avec le chevalier, et attendit de jour en jour qu'il lui en rapporte des bonnes nouvelles de la cour. Il s'en allait jouant et se divertissant, de près et de loin à son gré, une heure dans une direction, une heure dans une autre. Un jour qu'il se promenait ainsi aux abords d'une rivière, il advint qu'il rencontra un valet qui venait à pied à grande allure et qui semblait très fatigué. Gahériet vint à sa rencontre et lui demande où il va avec un tel empressement [besoin].

— Seigneur, fait-il, je vais au Château Cornaillois pour réserver un logis pour un chevalier à qui j'appartiens, qui doit venir à un tournoi qui sera disputé mardi [L222c] sur sa prairie. Et il y viendra un grand nombre de gens de toutes parts, et de ceux de la Table Ronde, je sais véritablement qu'il y en aura un bon nombre.

— Et qui est le chevalier à qui tu appartiens ?, dit Gahériet.

— Je suis, seigneur, dit-il, à Hector des Mares, le frère de monseigneur Lancelot du Lac.

Et quand Gahériet entend cette nouvelle, il en est très heureux, et demande au valet :

— Crois-tu que monseigneur Hector viendra à cet endroit ?

— Seigneur, oui. Il viendra alors par ici.

— Ha, par Dieu, bénî soyez-vous, fait-il. Il me conseillera d'une manière ou d'une autre, car c'est un des chevaliers au monde qui m'a été de la meilleure compagnie depuis que j'ai jadis fait sa connaissance.

Là-dessus, le valet part, en homme qui n'avait pas envie de traîner, et Gahériet resta sur place et attendit tant qu'il vit venir Hector tout seul, sans compagnie, et qui était armé de toutes ses armes, et n'avait pas d'écuyer avec lui.

Quand Hector vit Gahériet, il jette à bas son écu et sa lance et retire son heaume, et court à Gahériet les bras tendus. Et il en fait de même et ils s'embrassent plus de cent fois et se témoignent une joie merveilleuse. Et quand ils se sont demandés des nouvelles l'un l'autre pendant un bon moment, Hector dit à Gahériet :

— Seigneur, cela m'est très précieux de vous avoir trouvé, car maintenant il faut que vous veniez avec moi au tournoi où je vais, qui sera assez près d'ici.

— Seigneur, dit-il, [S216d] sauf votre grâce, je n'irai pas car si mes frères devaient s'y trouver par hasard, je sais avec certitude qu'ils me haïssent [si] mortellement pour le méfait que vous savez, à tel point que ni vous ni aucun autre ne pourrait empêcher qu'ils ne me tuent s'ils m'y trouvaient.

— Ha ! Seigneur, dit Hector, n'en doutez pas un instant. Je vous prends sous ma garde contre tous les hommes, à l'exception seulement de monseigneur mon frère. [Lancelot] Et lui, je vous [L222d] assure qu'il vous aime d'un bon amour et vous protégerai demain de son corps, en risquant la mort pour vous sauver, s'il voyait qu'il y avait besoin de le faire.

— Seigneur, fait Gahériet, vous plairait-il que j'y aille ?

— Oui, dit-il, je le veux. Et sachez que cela vous apportera du bon.

Et il dit qu'il y ira, puisqu'il l'en prie si fortement.

— Mais il convient maintenant, dit-il, que vous attendiez que je sois revenu de ma demeure, où se trouvent mes armes.

Et il lui dit qu'il l'attendra autant qu'il le faut, et s'arrête sous un arbre. Et Gahériet s'en va à grande allure pour prendre ses armes et il ne tarda pas à revenir tout armé, et ils se mettent alors en route pour être [à temps] au tournoi.

Ce soir-là, ils séjournèrent à l'entrée d'une forêt chez un ermite très brave. Le lendemain, aussitôt virent-ils le jour qu'ils prirent leurs armes et montèrent en selle pour partir de là. Ils n'eurait pas fait un long chemin, qu'ils virent venir, à travers la forêt, monseigneur Gauvain et Agravain et Mordred, qui s'en allaient à la recherche de Gahériet pour le tuer. Et quand Gahériet les vit de loin, il les reconnut instantanément et il dit à Hector :

— Ha ! Seigneur¹¹, je suis mort. Voyez là mes frères, qui me cherchent pour me tuer. Maintenant je peux bien dire que vos garanties m'ont déshonoré, car contre eux je ne tiendrai pas longtemps.

— Ne vous troublez pas, maintenant, fait Hector. Que Dieu m'aide, je ne crois pas qu'ils vous attaqueront là puisqu'ils savent que l'un de nous deux aidera l'autre. Et avec l'aide de Dieu, je mettrai en jeu la vie de mon corps, avant que vous n'y mouriez.

Et il l'en remercie.

— Arrêtez-vous ici, dit Hector, et j'irai me renseigner pour savoir s'il viennent par là pour votre bien ou pour votre mal, car il se pourrait que je découvre que vous n'y serez [L223a] pas immédiatement accueilli par un combat.

Gahériet s'arrête et se décale un peu hors du chemin, et Hector se rend du côté où il voyait monseigneur Gauvain et ses frères. Et Agravain, qui le reconnut bien, lui crie :

— Comment, monseigneur Hector, avez-vous pris Gahériet sous votre protection ?

¹¹ Seigneur, adressé à Hector, pas à Dieu.

— Oui, beau sire, dit Hector. Mais pourquoi le demandez-vous ?

— Parce que, dit-il, nous voulions le savoir. [S217a] Et maintenant que nous le savons, vous avez gagné ceci : nous sommes vos ennemis mortels, nous qui avant cela étions des amis et compagnons.

Et quand Hector entend ces paroles, il en souffre beaucoup, et répond avec colère :

— Agravain, maintenant faites en autant que vous pourrez, car je garderai monseigneur Gahériet contre vous de tout mon pouvoir, tant que j'aurai de la vie en mon corps.

— Donc vous nous défiez, dit Mordred, puisque vous cherchez à le protéger.

— Et je vous dit [de même], dit Hector, car certes puisque vous voulez commettre une déloyauté telle que de tuer votre propre frère, je ne vous estime pas, ni ne vous crains, quand bien même vous seriez encore plus nombreux que vous n'êtes maintenant.

Alors il s'en retourne à toute allure vers Gahériet. Et quand il est parvenu vers lui, il lui dit :

— Monseigneur Gahériet, il va maintenant falloir que vous m'aidez à défendre votre vie car autrement vous ne pourriez peut-être pas en réchapper, car sachez bien que vos frères vous défient pour un combat à mort, et moi-même pour l'amour que je vous porte.

Et quand il entend ses paroles, il ne peut retenir les larmes qui lui viennent aux yeux. Et quand il parle, il dit :

— He ! Dieu, hélas ! Quelle rude destinée et quelle mésaventure, qu'il faille que j'entreprene de mettre à mort la chair de mes frères, après la chair de ma mère !

— Qu'est-ce donc, seigneur ?, fait Hector. Ne vous laissez pas malmener, et ne soyez pas couard non plus mais défendez votre vie autant que vous le pourrez, car autrement on vous tiendra pour le plus mauvais chevalier, et le plus lâche qui ait jamais [L223b] porté les armes.

Et il répond :

— Je me défendrai vraiment tant que j'aurais la vie au corps mais je souffre beaucoup de ce qu'il me faille le faire. [S217b]

Pendant qu'ils parlaient ainsi les trois frères étaient descendus de cheval pour examiner leurs armes et s'assurer qu'il ne leur manquait rien, et ressangler leurs chevaux. Et quand ils furent remontés en selle et qu'ils eurent pris leurs lances et leurs écus, ils se tournèrent du côté où ils voient Gahériet. Et Agravain tout en premier, qui haïssait Gahériet de belle lurette. Il prend autant d'élan qu'il peut en tirer de son cheval, et le frappe si durement de sa lance pointue et tranchante qu'il transperce son écu et son haubert et lui fait une grande et merveilleuse plaie dans le torse, et il aurait bien pu le blesser mortellement, mais sa lance vola alors en pièce. Et Gahériet, qui était très bon chevalier, et fort, le frappe si merveilleusement qu'il le porte du cheval à terre, mais il ne lui fait pas plus de mal, en dehors du fait qu'il fut très amoché par sa chute. Et monseigneur Gauvain, qui venait à grande allure et qui surprit Gahériet sur le côté, lui donne de sa lance un si grand coup qu'il lui fait, au côté gauche, une autre plaie, mais qui n'était guère

profonde, cependant Gahériet vola à terre car monseigneur Gauvain l'avait surpris, en sorte qu'il se blessa grandement dans sa chute. Et quand Hector voit Gahériet à terre, il en ressent une très grande colère et se dit que jamais, s'il plaît à Dieu, il ne laissera plus devant lui un brave tel que celui-ci se faire avilir ou malmener. Alors il prend de l'élan vers monseigneur Gauvain, qui était tout possédé de colère et de malaisance, et le frappe de toute la force de sa lance, qui était grosse et courte, si durement qu'il l'envoie à terre avec son cheval, tout d'un bloc. Et sachez que dans la chute qu'il fit, monseigneur Gauvain fut très amoché car c'était une bien mauvaise chute. Et quand il a porté ce coup, il prend de l'élan vers Mordred et lui donne un aussi grand coup, ou plus grand encore, que celui qu'il avait infligé à monseigneur Gauvain, si bien qu'il l'envoie à terre blessé d'une [L223c] grande plaie, qu'il lui avait faite au côté gauche. Et malgré cela, il n'est pas si blessé qu'il ne puisse pas se relever rapidement, comme quelqu'un doté d'une assez grande prouesse, et il porte la main à son épée. Et monseigneur Gauvain fait de même.

Et quand Hector voit que cette affaire n'en restera pas à cela, il descend de cheval car il ne voudrait pas qu'ils lui tuent son cheval. Et, d'autre part, on le tiendrait pour mauvais et lâche s'il les attaquait à cheval alors qu'ils sont à pied. Pour cela, il met pied à terre et il attache son cheval à un chêne qui était devant lui. Et quand il a tiré son épée et qu'il est revenu dans la bataille, il dit à monseigneur Gauvain :

— Seigneur, vous [S217c] avez été mon ami jusqu'ici, et je ne voudrais, si Dieu m'aide, que votre bien et votre honneur. Par Dieu, laissez cette affaire à ce que vous en avez fait, car certes c'est la plus folle action que vous ayez jamais entreprise.

Et monseigneur Gauvain dit que Dieu ne l'aide plus jamais s'il devait délaisser [cette entreprise] avant qu'elle n'ait été accomplie suivant ses projets.

— Non ?, dit Hector. N'en ferez-vous donc rien, même sur ma prière ?

Et il dit qu'il n'en fera rien, ni pour lui, ni pour un autre, tant que c'était en son pouvoir de la mener à bien.

— Et je vous dis, dit Hector, que vous ne parviendrez pas aujourd'hui à accomplir ce que vous désirez faire advenir, car s'il plaît à Dieu, nous nous défendrons bien contre vous. Ne tirez pas d'espoir non plus du fait que vous nous êtes supérieurs en nombre, et que ce soit tout à votre avantage, car certes, puisque la mort va s'abattre sur un de nous, s'il plaît à Dieu, nous défendrons nos vies de telle manière que vous en mourrez dans la douleur et la honte, et nous nous en irons quittes et tout à notre honneur, en hommes qui ont Dieu et la justice de leur côté.

Monseigneur Gauvain ne répond rien à ce que Hector lui a dit, mais s'élance contre Gahériet l'épée tirée et lui donne sur le heaume un aussi grand coup qu'il pouvait lui abattre dessus d'en haut, si bien que celui-ci est écrasé¹² de devoir endurer le coup, mais son heaume était si fort et d'un acier si dur qu'il ne peut pas grandement l'entamer. [L223d] Et quand Gahériet voit que ses frères veulent le tuer, il concentre ses forces et sa vigueur pour protéger et défendre son corps. Et il tient son épée nue qui était de grande qualité¹³ et il en donne à monseigneur Gauvain de

¹² Litt. chargié, empesé, accablé.

¹³ Litt. bonté, qualité de ce qui est bon, ce qui remplit bien sa fonction, proche du sens classique de vertu.

grands coups rapides et à répétition, où il parvient à l'attendre, si bien que monseigneur Gauvain craint de perdre là son corps et son honneur de par la grande prouesse qu'il voit en Gahériet. Et encore, il l'aurait trouvé d'une force plus grande encore qu'il n'en montrait alors s'il n'était pas blessé de deux plaies grandes et profondes qui le grévaient grandement. Et, de son côté, Hector rend les coups des deux frères et se défend si merveilleusement contre eux qu'ils en sont tout ébahis, car pour toute leur force, ils ne purent le frapper ou le blesser assez de leurs épées nues et tranchantes pour lui faire perdre du terrain, mais la chose en vient déjà à ce que, avant la fin du premier assaut, ils se considéraient plus amochés par la bataille que Hector ne le pensait en ce qui le concerne, car il était encore tout frais, comme quelqu'un qui était vif et rapide, et avait un grand cœur et un grand souffle. Et ils étaient gravement fatigués et [souffraient] de plusieurs plaies, car celui qui les haïssait mortellement ne les épargnait pas. Et malgré cela [S217d] il n'était pas si indemne que cela : il avait déjà perdu beaucoup de sang¹⁴. Et c'était une chose qui l'avait un peu ralenti, certes pas assez pour que ses ennemis s'apperçoivent de quelque chose, mais il leur était plutôt avit qu'il était plus preux et plus rapide qu'il ne l'avait été au début, parce qu'il les assaillait et les attaquait sans cesse.

Ainsi combat Hector contre les deux frères, et cela tourna si bien pour lui qu'il avait le dessus dans la bataille, car il les a plus blessés qu'ils ne l'ont blessé lui. Mais il n'en est pas de même pour Gahériet de son côté [L224a] car il était gravement blessé, de sorte qu'il avait perdu une grande quantité de sang. Et c'était ce qui le maintenait en une si mauvaise posture que monseigneur Gauvain s'apercevait bien que sa force lui manquait de plus en plus, et qu'il ralentissait grandement. Et monseigneur Gauvain, de son côté, avait la chance de ne pas avoir de plaie ni de blessure dont il ait perdu beaucoup de sang. Et malgré cela, il était très fatigué et durement rompu, et il souffrait tant des coups qu'il avait donnés et reçus que s'il avait été aussi blessé que l'était Gahériet et qu'il eût perdu autant de sang, il aurait été contraint depuis longtemps à déclarer forfait¹⁵. Et quand Hector voit que monseigneur Gauvain a le dessus dans la bataille, il en souffre terriblement et craint grandement que Gahériet n'y meure.

Alors il laisse ceux qu'il ombattait et court à l'assaut de monseigneur Gauvain et lui donne en plein sur le heaume le plus grand coup dont ses bras étaient capables, si bien qu'il l'abat entièrement envers le sol. [le fait tout embruncher contrevall] Et il veut revenir à la charge [une fois de plus, autrefoiz] et dresse son épée en l'air pour frapper à découvert sur le heaume. Et quand monseigneur Gauvain voit le coup venir, il ne l'attend pas car il se sent encore blessé de l'autre qu'il avait reçu, et saute donc en arrière. Et Hector, qui ne pouvait retenir son coup de par la grande force qu'il y avait mise, manqua monseigneur Gauvain. Il advint que son coup finit dans une roche dure qui était entre eux deux. L'épée était bonne et le coup était fort, il pénétra la roche sur plus d'un demi-pied, si bien qu'elle se brise maintenant en plus de quarante morceaux. Et quand monseigneur Gauvain voit l'épée brisée, il en est très content et ne peut se retenir de dire à Hector :

— Gahériet peut attendre un autre secours que le vôtre car votre aide n'atteindra pas son but cette fois.

¹⁴ Double négation dans le texte : *Et nonpourquant il n'estoit pas du tout si sainz qu'il n'eust ja aasés du sang perdu.*

¹⁵ *Mener a oultrance* quelqu'un en combat désigne le fait de l'avoir réduit à sa merci dans une victoire totale, de l'avoir poussé dans ses derniers retranchements et de le contraindre à concéder.

Et Hector qui [L224b] souffre tant de ce tour des évènements qu'il croit bien en mourir de douleur, ne sait que dire. Et alors, les deux frères qui le haïsaient très mortellement lui foncent dessus. Et il n'est pas étonné quand il les voit venir à son encontre, en homme qui a été par le passé exposé à de nombreux autres dangers, au contraire il court [S218a] contre Mordred, là où il le voit, et le frappe de son corps et de son écu si merveilleusement qu'il ne peut tenir sur ses pieds mais vole à terre à la renverse. Et Hector tend ses mains et lui vole aussitôt l'épée qu'il tenait et saute sur ses pieds, heureux et jovial, et dit à monseigneur Gauvain :

— Maintenant vous abandonnerez cette bataille, car, vous pouvez me croire, puisque nous nous battons là d'égal à égal, vous ne pouvez pas avoir le dessus.

Et alors il lui donne sur le heaume un coup d'une telle intensité que monseigneur Gauvain en est tout amoché d'avoir dû le recevoir et l'encaisser. Et quand Gahériet voit que son compagnon a retrouvé une épée, il ressentit une joie qu'on aurait cru trop grande pour un cœur humain. Il laisse alors monseigneur Gauvain et Hector de leur côté et court à l'assaut d'Agravain, car il savait bien que c'était par lui que toute cette haine avait été mise en branle. Et il lui donne au sommet du heaume un si grand coup du tranchant de l'épée qu'il l'abîme et le malmène et l'abat vers le sol. Il est si étourdi du coup qu'il s'en faut de peu qu'il ne tombe à terre. Et quand Modred voit qu'il a perdu son épée ainsi, il en souffre terriblement, car il sait très bien qu'il ne pourra pas, l'emporter facilement sur Hector, car il voit Hector si preux et si vif et si agile qu'il mène monseigneur Gauvain à sa volonté, plus que monseigneur Gauvain ne le mène. Et quiconque aurait été devant cette bataille entre monseigneur Gauvain et Hector et aurait bien voulu observer la vitesse et la prouesse d'Hector, il aurait alors forcément été d'avis que l'on ne pourrait trouver dans le monde un chevalier meilleur ou plus preux que ne l'était Hector. Et malgré cela il était [L224c] quelque peu ralenti dans sa prouesse parce que monseigneur Gauvain était doté d'une trop bonne épée et celle qu'Hector tenait n'était pas de si bonne qualité.

Ainsi Hector se bat contre monseigneur Gauvain et cela a si bien tourné pour lui qu'il a le dessus dans la bataille, car il mène monseigneur Gauvain à sa volonté, pour ainsi dire¹⁶. Et quand Mordred, qui n'avait pas d'épée, se fut reposé un bon moment, et avait examiné ce qu'il pourrait faire, il jette son écu à terre et fonce sur Gahériet, le prend à bras-le-corps et le surprend d'une telle manière, avant qu'il ne s'en fût aperçu, qu'il l'eut projeté à terre, sous lui. Et alors il dit à Agravain :

— Mon frère, enlève lui son heaume et coupe-lui la tête, car si ce déloyal échappe à un tel coup, nous n'aurons jamais une meilleure opportunité de le tuer.

Et quand Agravain entend ce que Mordred l'intime à faire, il agrippe Gahériet par son heaume et le lui arrache de la tête par sa seule force, et se prépare à lui couper la tête, mais [S218b] Hector ne le permet pas et dit :

— Ha ! Hélas ! Que veulent faire ces mauvais chevaliers, ces déloyaux qui veulent mettre à mort le plus brave du monde ?

Alors il laisse monseigneur Gauvain et fonce sur Agravain et lui dit :

¹⁶ Litt. *car il maine auques monseigneur Gauvain a sa volonté. Auques* : presque, à peu près, pratiquement.

— Ha ! Déloyal traître, certes maintenant, s'il plaît à Dieu, vous n'arriverez pas à faire ce que vous projetez.

Et il lui donne alors un grand coup sur le heaume, de toute sa force, et l'amoche si durement avec ce coup qu'il l'abat à terre de toute la longueur de son corps. Et il en est si fortement étourdi qu'il ne saurait même plus dire si on était le jour ou la nuit. Et il lui avait si gravement abîmé le heaume avec ce casque qu'il le tranche bien sur trois doigts de profondeur, tant et si bien qu'Agravain en eut une plaie à la tête grande et profonde qui mit un bon nombre de jours à guérir. Et quand monseigneur Gauvain voit ce coup, il n'en reste pas ébahi mais tend les mains et agriffe Hector au heaume et le tire si fort vers lui qu'il le projette au sol, et il s'efforce ensuite de toutes ses forces, quand il voit qu'il l'a renversé, de rompre par tous les moyens les lacets [qui retenaient le heaume, et le lui enlever de la tête]. Mais Hector qui se voit dans un danger pareil ne lui permet pas de le faire et après avoir jeté son épée il le prend à bras-le-corps et l'envoie à terre. Puis, il se lance sur son épée dès qu'il eut échappé à monseigneur Gauvain et il parvient à son épée, car il pensait la prendre et couper la tête de monseigneur Gauvain puisqu'il le maintenait sous lui, mais à peine s'est-il enlevée de lui et qu'il l'eut laissé un instant, monseigneur Gauvain s'était relevé. Et il tenait encore son épée à la main, il court donc à nouveau contre Hector, et celui-ci fait de même envers lui, et recommence alors ainsi entre ces deux la mêlée aussi grande et aussi merveilleuse qu'elle l'avait été ce jour-là. Et ainsi il était bien advenu à monseigneur Gauvain qu'il a récupéré toute sa force et son souffle, qu'il avait ce jour-là car alors l'heure de midi était arrivée, et à cette heure-là, tous les jours, immédiatement sa force et sa bravoure grandissaient, en quelque lieu qu'il se trouve¹⁷. Cela tournait tellement bien pour lui : cette bataille où il était pratiquement au bout de ses forces et pratiquement vaincu, voilà qu'il avait si merveilleusement repris l'ascendant sur Hector qu'il commençait à le mener où il le voulait par sa seule force, et il lui assène des coups rapides et nombreux du tranchant de l'épée, si bien qu'il en devient tout ébahi, et commença à subir les coups et à encaisser défensivement, et à se couvrir de son écu du mieux qu'il pouvait. Et il savait tant d'escrime qu'il se dit que ce devait être une merveille [se à merveille non], et se demandait éperdument d'où lui venait soudainement [S218c] cette force car il avait très clairement vu qu'il l'avait mené au bout de ses forces [et] qu'il s'en était remis très rapidement. C'est une chose dont il ne sait que dire, sinon qu'il [en] est assez troublé. Et ça, ça n'avait rien de merveilleux car il avait beaucoup souffert ce jour-là de lui et de ses deux frères. [L225a]

Ainsi Hector combat contre monseigneur Gauvain pour son plus grand malheur¹⁸ car il est gravement fatigué et rompu, bien plus qu'il n'aurait voulu. Et monseigneur Gauvain a récupéré sa force et son souffle comme il avait coutume de le faire à cette heure du jour, si bien qu'il mène maintenant Hector à peu près à sa volonté, le faisant avancer une heure dans une direction une heure dans l'autre. Et si Hector n'était pas aussi savant en matière d'escrime, il l'aurait tué depuis un bon moment, mais il se gardait trop judicieusement, et encaissait et endurait [les assauts], et c'est là ce qui lui permettait de tenir à peu près le coup. À ce moment-là, les deux compagnons en étaient arrivés au plus bas dans leur désavantage dans la bataille, car monseigneur Gauvain

¹⁷ Gauvain redoublant de force à l'approche de midi est un motif très répandu quant à son personnage dans la *Suite Post-Vulgate* notamment, mais aussi, avec variations dans le *Lancelot propre*, la *Suite-Vulgate*, la *Mort le Roi Artu* (cf. [Norris 2008:40-41](#)). Dans le roman en vers de *l'Âtre périlleux*, on le voit aussi projeté sur Escanor, qui est ici son ennemi.

¹⁸ *A grant meschief* indique une situation dangereuse ou injuste, déséquilibrée.

dominait presque totalement Hector et les deux frères voulaient couper la tête de Gahériet, car il était si fatigué et si rompu et il avait tant perdu de sang qu'il ne pouvait tenir debout — mais voilà qu'en ces lieux, comme il arrivait par aventure, advient Lamorat, qui n'avait avec lui ni chevalier ni écuyer. Il commence à regarder les chevaliers qui se battaient et s'interroge sur la raison de leur combat. Et alors qu'il le regardait ainsi sans dire un mot, il voit l'écu de Gahériet, qu'il reconnaît. D'un coup, il désire savoir lequel des deux combattants est en fait Gahériet, et dit à monseigneur Gauvain, car il avait vu que c'était celui qui se débrouillait le mieux dans la mêlée :

— Ha ! Seigneur chevalier, je vous prie au nom de la chose que vous aimez le plus au monde de vous arrêter jusqu'à ce que vous ayez répondu à quelque chose que je vous demanderai.

Maintenant, celui-ci s'arrête et dit :

— Dîtes-moi vite, seigneur chevalier, car je suis occupé par autre chose.

— Je vous prie, fait Lamorat, de me dire si Gahériet est ici, et si c'est le cas, de m'indiquer où il est.

— Je vous dis, dit monseigneur Gauvain, qu'il y est, vous pouvez l'apercevoir là, celui-là même que ce chevalier tient [L225b] sous son poids, et dont cet autre chevalier veut couper la tête.

Et quand Lamorat voit cela, il s'en trouve [terriblement] mal¹⁹, et s'élance d'un saut jusqu'à Agravain qui voulait couper la tête de Gahériet et avait déjà rabattu la capuche de cotte de maille qui couvrait sa tête. [coiffe à armer] Et Lamorat qui était frais et dispos et était descendu de son cheval porte maintenant la main à l'épée et en donne à Agravain un si grand coup qu'il lui fait voler le heaume, l'arrachant de sa tête. Et celui-ci tombe à plat ventre de par le grand coup qu'il avait reçu, et en reste tout étourdi. Et Lamorat lui dit :

— Hé ! Chevalier mauvais et [S218d] déloyal, pourquoi voulais-tu tuer et mettre à mort le plus brave homme du monde et le plus loyal ?²⁰

Alors il agrippe Mordred par son heaume et l'attire à lui d'un tour de poigne si vicieux²¹ qu'il rompt les lacets qui le retiennent et lui arrache son casque de la tête, de telle sorte qu'il envoie Mordred valser à la renverse. Et quand il a délivré Gahériet, il lui dit :

— Maintenant, à l'assaut, seigneur, et vengez-vous de ces deux déloyaux qui voulaient vous tuer.

Et Gahériet saute alors sur ses pieds, très content de cette aventure que Dieu lui a envoyée. Et quand il reconnut Lamorat, il dit :

— Ha ! Lamorat, vous m'avez conquis par votre courtoisie. Et jamais je n'aurais cru que vous m'auriez sauvé là où vous auriez pu me mettre à mort, car vous saviez très clairement que je vous hais mortellement plus que tout autre homme.

Et il ne répond rien à ce qu'il vient de lui dire, mais lui dit :

¹⁹ Litt. *il est trop à malaise*.

²⁰ Ici [dans le BnF 112 est insérée une illustration du combat](#) (celle de notre page de titre) et un titre : gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85275883/f440.item

²¹ Traduction libre de *felonneusement*, mais qui rend peut-être bien la rudesse impliquée.

— Seigneur, qu'attendez-vous pour vous venger de ces deux qui voulaient vous tuer, puisque vous avez l'avantage maintenant ?

Et là-dessus, il répond :

— Je n'en ferai rien, seigneur. S'il plaît à Dieu, je ne m'impliquerai jamais dans une telle chose, car ils sont mes frères germains et ce serait une trop grande diablerie si je tuais mes frères après avoir tué ma mère, car ils me portent une haine mortelle pour ce méfait, comme vous pouvez le voir.

Lamorat regarde alors l'écu d'Hector des Mares, et le reconnaît, mais il peine à croire que ce soit Hector.

— Comment monseigneur [L225c] Gahériet, est-ce la Hector qui se bat avec ce chevalier ?

— Seigneur, oui, c'est le frère de monseigneur Lancelot du Lac.

— Par ma tête, fait Lamorat, il m'a rendu jadis un service pour lequel je lui suis extrêmement redevable. [S219a] Je serais là très mauvais si je ne lui rendais pas la pareille maintenant, car il me semble qu'il a le dessous dans cette bataille.

— Ha ! Par Dieu, dit Gahériet, ne vous en mêlez pas, sinon pour établir la paix entre eux, car le chevalier est mon frère et je ne voudrais en aucune façon que nous leur fassions du mal.

— Et comment s'appelle-t-il ?, dit Lamorat.

— Seigneur, dit-il, c'est monseigneur Gauvain, le chevalier que j'aime le plus au monde.

Et Lamorat se tait alors, et se rend à grands pas auprès de monseigneur Gauvain et lui donne en plein sur le heaume le plus grand coup qu'il puisse lui abattre dessus par en haut. Ensuite, il rassemble ses forces à nouveau et lui donne un autre coup, tellement fort et pesant que monseigneur Gauvain s'en trouve si éreinté qu'il ne peut s'empêcher de lui dire :

— Comment, seigneur chevalier, qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi m'avez-vous attaqué ? Je ne vous ai rien demandé. Vous n'êtes pas bien courtois, vous qui m'attaquez avant que j'aie pu mener à bien cet affrontement. Mais faites-les choses bien, laissez-moi réduire ce chevalier à ma merci, et quand je l'aurai vaincu et tué, vous pourrez alors venir m'attaquer, et si je fuis l'affrontement, je veux qu'on me tienne pour un mauvais [chevalier] et un lâche.

— Comment, fait Lamorat, vous souhaitez donc le tuer ?

— Oui, certes, fait-il, si je parviens à avoir le dessus, pour rien au monde je ne renoncerais à lui trancher la tête, car il m'a empêché de me venger de l'homme qui m'a le plus fait de mal au monde.

— Ha ! monseigneur Gauvain, dit Lamorat, ce n'est pas une action loyale que vous voulez faire, mais une très grande déloyauté de vouloir tuer votre frère, de par l'amour charnel [que vous devez lui porter], et tuer monseigneur Hector, eu égard au serment de la Table Ronde, car, que ce soit lui ou les autres compagnons [L225d] de la Table Ronde, vous ne pouvez les tuer sinon en cas de légitime défense, sans que vous ne soyez alors le plus déloyal et le plus parjure du monde.

Et puisque vous voulez faire cela, j'y vois très clairement votre déloyauté. Et maintenant que je vous ai attrapé en pleine déloyauté, que Dieu ne m'aide plus jamais si je ne fais pas tout mon possible pour vous mettre à mort, car un chevalier ne doit pas épargner un autre chevalier déloyal et parjure, sans le faire mourir dans le douleur et la honte, s'il peut l'emporter sur lui.

— Comment, fait monseigneur Gauvain, ainsi vous voulez me tuer ? Et moi qui ne vous ai jamais rien fait de mal.

— Si Dieu m'aide, dit Lamorat, votre mort est arrivée si vous n'agissez pas comme je vous en ai prié. Et sachez que je ne vous demanderai jamais quelque chose qui porte atteinte à votre prouesse ou à votre honneur.

Hector bondit alors et dit à Lamorat :

— Seigneur chevalier, je ne sais pas qui vous êtes, mais j'aimerais vous prier de [S219b] ne pas me subtiliser ma bataille.

Et il lui répond :

— Cette bataille entre vous deux n'est ni bonne, ni convenable, car, ne serait-ce que pour les actes que vous y avez déjà commis, vous vous êtes déjà tous deux parjurés. Et puisque vous êtes tous deux compagnons de la Table Ronde, je vous implore d'en rester là.

Et Hector répond :

— Nous n'avons pas commencé cette bataille, mais [c'est pour nous défendre que nous avons fait] tout ce que nous avons fait, et nous continuerons à le faire, car si nous ne nous étions pas tant défendus, ils nous auraient tués depuis longtemps.

Et alors Lamorat dit à monseigneur Gauvain :

— Monseigneur Gauvain, je vous ai demandé de cesser là cette bataille. Je vous le répète encore et vous implore. Si vous agissez suivant ma prière, j'en serais ravi, et je vous en serais si reconnaissant que vous m'aurez acquis à votre cause pour tous les jours qui me restent à vivre. Par Dieu, faites-le avant qu'il ne vous advienne pire, car, certes, si vous continuez cette félonie, ce sera pour votre malheur²².

Et quand monseigneur Gauvain entend qu'il [L226a] le presse si intensément, lui laissant peu de marge²³, et qu'il l'en prie de si bonne foi, il contient plus ou moins sa hargne²⁴, et s'écarte légèrement d'Hector, avant de répondre :

— Seigneur chevalier, si vous saviez à quel point nos motifs pour poursuivre cet affrontement sont légitimes, vous me considéreriez alors comme le plus mauvais et le plus lâche chevalier du monde si je devais l'abandonner maintenant.

²² Litt. *il vous en mescherra*.

²³ Litt. *le tieng si court*, le tient de si court, le tient en laisse, lui laisse peu de marge.

²⁴ Litt. *maltaalent*, malveillance, irritation, etc.

— Mais je vous considérerais, dit Lamorat, comme le chevalier le plus déloyal du monde, si vous en faisiez davantage, car ce n'est pas parce que votre frère a tué, pour son péché et par sa mésaventure²⁵, sa mère et la vôtre, que vous devez le mettre à mort, car ce n'est pas à vous d'en tirer vengeance, mais à Dieu. Et d'autre part, si vous l'aviez tué aujourd'hui, vous auriez fait quarante fois plus de mal que lui, car vous auriez tué un des meilleurs chevaliers du monde, et le plus loyal entre tous que je n'aie jamais rencontré, dont la mort serait donc bien plus à plaindre que la mort d'une dame.

Quand monseigneur Gauvain entend ces paroles, il reconnaît qu'il lui dit la vérité, et pense que Gahériet est véritablement un des meilleurs chevaliers du monde, ce pourquoi ce serait une trop grande perte s'il mourait là pour quelque chose qu'il avait fait auparavant, car il pouvait encore bien advenir qu'il apporte ensuite par ses prouesses à son lignage un aussi grand honneur que la honte qu'il leur avait infligée par ses méfaits. Tout cela fait reculer monseigneur Gauvain de ce qu'il avait commencé et lui fait retenir sa hargne, et il dit à Lamorat :

— Eh bien, seigneur chevalier, vous m'en avez tant dit que je laisserai maintenant cette bataille, suivant votre conseil. [S219c] À présent, que Dieu fasse que Gahériet mon frère agisse mieux à l'avenir²⁶.

Alors il baisse son épée et son écu²⁷ et dit à Hector :

— Beau seigneur, je vous prie maintenant, par amour, que vous me pardonniez de vous avoir combattu, et que vous ne m'en gardiez pas rancune de ce qu'il y eut entre nous, car c'est bien la colère et l'animosité qui m'y poussèrent, et les encouragements de mes frères.

— Monseigneur Gauvain, dit Hector, je vous tiendrai quitte de cette bataille et de toutes les choses qui se sont passées entre nous, si vous me jurez, en chevalier loyal, que jamais vous ne reprocherez à Gahériet le fait dont vous l'accusez, ni ne lui tiendrez rancune, et que vous [L226b] ferez jurer à vos frères qui se trouvent là, qu'ils agiront de la même manière que je vous ai décrite.

Et monseigneur Gauvain est bien d'accord et dit qu'il fera tout cela. Alors Hector rengaine son épée en son fourreau, et Lamorat aussi. Et les autres frères se tenaient tout tranquille, se contentant de se regarder l'un l'autre. Et monseigneur Gauvain dit à Agravain et à Mordred :

— Laissons cela maintenant, car il ne peut rien nous en venir sinon de la honte et du déshonneur. Si nous mettions notre frère à mort de cette façon nous commettrions là les pires déloyauté et malfaissance du monde, car — aussi mal qu'il ait agi — il reste toutefois notre frère et un des meilleurs chevaliers du monde, comme il nous l'a bien montré ici et ailleurs. Et voilà pourquoi nous devons bien lui pardonner ce méfait, car s'il mourait nous nous en porteraient bien plus mal.

Et quand les autres frères entendent que monseigneur Gauvain le veut ainsi et ils voient qu'il y consent, ils acceptent, de fort mauvaise grâce, car ils auraient préféré la mort de Gahériet à sa

²⁵ Litt. *par son pechié et par sa mesaventure*.

²⁶ Litt. *une autre fois*.

²⁷ Le texte donne *Lors met jus s'espee et son escu*. La traduction Asher donne « Then he put his sword in his scabbard and said to Hector » ce qui nous semble incorrect.

survie, non pas pour quelque méfait qu'il aurait commis envers eux — en dehors du méfait [susdit]²⁸ — mais ils le haissaient d'une haine très mortelle pour les grandes qualités qu'ils percevaient en lui, et pour sa grande chevalerie, et parce qu'ils voyaient qu'il s'était taillé une bien plus grande renommée que la leur par monts et par vaux. Pour cela, ils le haïssaien à mort, bien plus que je ne pourrais vous le décrire. Et malgré cela, quand ils virent que monseigneur Gauvain consentait à la paix, ils s'y rendirent très énervées et très peinés de n'avoir pas tué Gahériet, car il n'y aurait pas de morts qu'ils auraient appréciées autant que la sienne. Et Lamorat leur dit, lui qui était très content de la concorde que Dieu avait instillé, de se désarmer entièrement. Et ils le font. Et alors monseigneur Gauvain court à Gahériet et Gahériet à lui, et ils s'embrassent réciproquement [L226c] et pleurent ensemble [S219d] l'un sur l'autre. Et Lamorat leur dit :

— Seigneurs, vous êtes tous blessés très gravement. Montez en selle et suivez-moi, je vous mènerai en un lieu près d'ici où vous pourrez rester très confortablement²⁹ et être pris en charge, jusqu'à ce que vos plaies et vos blessures soient guéries.

Et ils acceptent volontiers, parce qu'ils voient que faire ainsi leur convient, et disent qu'ils sont prêts à se mettre en route. Et personne là n'avait encore reconnu Lamorat en dehors de Gahériet. Et quand ils sont en selle et prêts à y aller, il part à l'avant pour leur montrer le chemin, et emprunte un sentier qui partait à travers la forêt. Et monseigneur Gauvain, qui chevauchait à ses côtés, le prie de lui dire son nom et de se faire connaître auprès de lui.

— Certainement, seigneur, puisque vous demandez cela de moi, je ne vous le cacherai pas, car je vous sais brave homme et un bon chevalier. Sachez que je me nomme Lamorat de Galles, et que mon père était le roi Pellinor, chevalier renommé pour sa haute prouesse et un compagnon de la Table Ronde, mais par malheur et par malchance, il fut tué par je ne sais quel chevalier et nous y avons tant perdu qu'en son absence notre royaume en est encore réduit à la pauvreté et à l'exil [la dépopulation]³⁰. Mais toute la pauvreté que nos terres ont subie après sa mort ne m'importeraient pas, si seulement je savais qui était celui qui l'avait mis à mort, car si je pouvais venger sa mort, rien de ce qui m'adviendrait ensuite ne m'importerait, pauvreté ou richesse. Mais je ne peux savoir la vérité là-dessus, et j'en souffre et j'en défaillie à chaque fois que j'y repense.

Quand monseigneur Gauvain entend ces nouvelles, il n'est pas à son aise ni très sûr de lui, car s'il cheminait avec celui-ci, dont il savait que c'était un très bon chevalier, et décisé, et qu'il apprenait la [L226d] vérité sur la mort de son père, le monde entier ne pourrait empêcher qu'il ne le tue. Et qui plus est, s'il allait séjourner avec le fils de celui qui avait tué son père, il ne pourrait jamais donner le change et avoir l'air de bonne humeur. Et pour cela, il lui dit alors, en prenant des airs d'homme qui s'énerve :

²⁸ Litt. *de ce méfait*, la mort de leur mère, a priori.

²⁹ Litt. *bel et bien*.

³⁰ Lamorat est le frère de Perceval. On apprenait déjà dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes que le père et les frères de Perceval étaient morts durant leur carrière chevaleresque et leur royaume tombé en déshérence devenant apparemment la *Gaste Forêt*, une forêt en friche, désertique, abandonnée, dans laquelle leur mère élève Perceval loin de la chevalerie, jusqu'à ce qu'il croise des chevaliers dans la forêt et, ébloui, souhaite alors les rejoindre. Les cycles en prose élaborent des variantes de ce départ, où c'est son frère Agloval qui vient le chercher, ce qu'on trouvera ici dans le chapitre VIII.

— Monseigneur Lamorat, ces informations marquent la fin de notre route commune³¹. Suivez votre route et je suivrai la mienne. Votre père tua le mien, c'est pourquoi je ne pourrais pas vous aimer véritablement. Et en vérité, si ce n'était pour la bonne action dont vous nous avez gratifié, je ne vous laisserais pas partir sans combattre.

— Ha ! Seigneur, pitié, dit Lamorat, par Dieu ne ressassez pas cela. Les enfants ne doivent pas payer pour les méfaits des pères, puisqu'ils [S220a] n'ont pas pris part aux actions qui ont engendré les haines.

— Inutile, fait monseigneur Gauvain. Vous ne pourrez obtenir ma paix ni ma bonne volonté d'aucune façon, au contraire je vous assure que, peu importe où je vous trouverai, je vous mettrai à mort et ferai de vous ce que votre père fit du mien.

— Beau doux seigneur, fait Lamorat, ne pourrais-je trouver grâce auprès de vous, ni au nom de Dieu ni en faisant quoi que ce soit ? Je voudrais bien rester votre homme lige plutôt qu'écoper de votre haine si complètement.

Et il répond qu'auprès de lui en aucune façon il ne pourra trouver la paix.

— Et je ne voudrais pas non plus, dit-il, que par l'action de Dieu ou des hommes on établisse jamais la paix ou la concorde entre les enfants du roi Pellinor et les enfants du roi Loth.

Et [Lamorat] ne lui répond pas, car il souffre trop de tout cela. Et quand il répond c'est pour dire :

— Monseigneur Gauvain, puisque vous ne voulez pas de ma compagnie, je m'en irai car je ne voudrais pas vous importuner. Mais sachez bien que peu importe la haine ou la rancune que vous éprouvez à mon encontre, de mon côté je n'en ressentirai pas envers vous si nous ne m'infligez pas pire [L227a] que ce que vous m'avez déjà fait.

Et là-dessus il s'en va. Et Gahériet part avec lui, et Hector avec, car ils craignaient grandement que monseigneur Gauvain ne l'assaille. Et monseigneur Gauvain raccorde avec sa route de son côté avec ses deux frères, et ils avancent tant qu'ils parviennent à un ermitage non loin, et ils restèrent là jusqu'à être guéris des plaies qu'ils avaient reçues de Gahériet et de Hector dans leur affrontement.

Quand ils furent revenus à la cour et qu'ils eurent raconté l'aventure de Gahériet comme il convenait qu'ils le fassent, le roi dit :

— Ce fut un trop grand outrage que vous avez fait en voulant mettre Gahériet à mort. C'est un tel chevalier que cette cour s'en porterait plus mal s'il devait mourir demain. Je vous ordonne à tous les trois que vous partiez le chercher jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé et que vous ne reveniez jamais ici sans l'avoir ramené ou sans savoir qu'il se trouve déjà ici. Et quand Dieu nous aura accordé sa venue, je veux que vous le dédommagiez pour les torts que vous lui avez fait, de la façon que ceux de ma cour sauront bien spécifier.

³¹ Litt. *ont nostre compagnie departie*, ont divisé notre compagnie.

Ils n'osent pas discuter le commandement du roy, car cela ne se refusait pas, et ils se mirent en selle le lendemain et se mirent en route, tant et si bien qu'ils trouvèrent Gahériet et Hector qui étaient entièrement guéris et venaient d'un tournoi qui avait été disputé cette semaine là à une journée de voyage de Londres, [S220b] et Gahériet avait remporté ce tournoi.

Quand les frères s'aperçurent du regard, ils se firent montrer d'une grande joie entre eux et monseigneur Gauvain dit à Gahériet :

— Nous étions partis en quête de vous, en sorte que nous ne pouvions revenir à la cour sans vous.

Et alors il lui raconte tout ce que le roi avait ordonné, et Hector se met à rire, et Gahériet aussi [et entre eux il y eut une grande joie]. Et alors ils reprennent la route pour se rendre à la cour, et je peux vous dire qu'ils y furent reçus dans la joie. [L227b] Et que tous ceux qui écoutent ce conte sachent qu'aussitôt après leur arrivée, le roi Arthur envoya en Gaule monseigneur Gauvain et Bohort et Hector et les compagnons de la Table Ronde pour déshériter le roi Cludas, et à ce moment-là ils assiégerent la cité. Et malgré cela, ils ne s'en seraient jamais emparés ni n'auraient détruits le roi Cludas, si le roi Arthur n'y était pas venu avec toute son armée. Et par sa venue la terre des deux royaumes fut conquise, celui de Benoic et celui de Gaunes, comme la grande histoire de Lancelot doit le raconter³².

Après la dépossession de Cludas, et après que le roi Arthur eut occis Frolle, le prince d'Allemagne, par quoi il remporta la France si nettement que nul n'osa plus s'y opposer, le roi s'en revint avec Lancelot au royaume de Logres, heureux et joyeux de ce qu'il avait récupéré toute sa terre et vaincu son ennemi Cludas, et il advint ainsi qu'il vint tout droit à Camelot huit jours avant l'Ascension. Quand le roi fut parvenu à Camelot, il fit alors savoir par tout où il le pouvait, de loin et de près, aux barons et aux chevaliers, qu'il tiendrait la plus belle fête et la plus emplie d'allégresse qu'il ait jamais tenu à la Pentecôte à Camelot. Et que tous fassent bien attention à y être présents car il le voulait. Et il leur demande encore d'y venir avec le plus d'énergie et d'allégresse dont ils étaient capables, et que chacun prenne avec lui sa femme ou son amie, s'il le voulait. Et ainsi commanda le roi Arthur, en prince qui était le plus allègre et le plus vaillant qu'il y eut en ce temps-là dans le monde entier — on apprit et on répéta l'annonce de la fête à travers toutes les îles de la mer. Et sachez que la véritable histoire raconte qu'à cette fête, qui était si grande, vint la fille du roi Pellès, celle-là même qui avait engendré Galaad avec Lancelot, et elle était venue pour y voir Lancelot [L227c]. Elle amène avec elle une grande compagnie de chevaliers et de demoiselles et d'écuyers. Et pour que l'affaire de Galaad soit vraiment connue à la cour, elle se fit accompagner de Galaad qui était le plus bel enfant du monde.

³² Référence explicite au *Lancelot propre*. Au début de ce roman, qui commence par les mots « En la marche de Gaule... », Cludas est l'ennemi des rois Bohort de Gaunes et Ban de Benoic, et il parvient à s'emparer de leurs royaumes, suite à quoi Lancelot, le fils de Ban rescapé, est récupéré par la Dame du Lac qui l'élèvera. Une fois adoubé il multiplie les exploits et fini par libérer le royaume de son père et de son oncle à l'aide des armées du roi Arthur. Dans cette conception de la *mescheance* (voir note x) de la tendance cosmique à la rétribution, Arthur avait péché en échouant à venir au secours de ses vassals Ban et Bohort, et c'est en partie ce péché qui lui retombera dessus dans la *Mort le roi Artu*, où il perd son propre royaume. Ce passage est seulement dans le manuscrit BNF 12599 (et ce qui reste du fragment de Cracovie) alors que le BNF 112 a réinséré le plus long récit de ces événements tirés du *Lancelot propre*.

Le roi, qui maintes fois avait entendu parler de la beauté de la demoiselle, en fut très joyeux quand il entendit qu'elle venait visiter sa cour, car il désirait particulièrement la voir, et il se rendit donc à sa rencontre avec une grande compagnie de chevaliers et il la reçut en sa demeure avec beaucoup de richesses et d'agréments, et s'efforça de l'honorer et de la servire de toutes les manières qu'il pouvait, car il croyait vraiment que Lancelot l'aimait d'amour et qu'il l'avait invitée à la cour. Lors de cette grande fête, sans conteste, elle se sépara complètement de lui comme la grande histoire de Lancelot doit le raconter sans ambages, la reine avait surpris Lancelot dans le lit où il s'était couché avec la demoiselle — et il croyait vraiment coucher avec la reine — et le bannit de la cour, suite à quoi il s'enfuit tout nu hors de la salle et traversa le jardin du roi, complètement nu si ce n'était pour sa chemise et ses braies. Et quand il fut sorti de Camelot et qu'il se mit à regarder la cité, cela lui rappela les grandes joies et le grand bien qu'il y avait trouvé à de si nombreuses reprises, et voilà à quoi il en était réduit : celle qu'il aimait plus qu'il ne s'aimait lui-même était tellement en colère contre lui qu'il croyait bien que jamais il ne parviendrait à y remédier. Il en éprouva une telle douleur qu'il perdit la raison et la mémoire, au point de ne plus savoir un instant ce qu'il faisant, où il allait ou ce qu'il disait. Et alors même qu'il se trouvait saisi par une si grande folie, il accomplit de nombreuses merveilles que mentionne le conte du Saint Graal. Mais avant cela, il raconte une autre chose que nous ne pouvons laisser de côté sans dommages pour notre histoire³³. À présent, commence cette autre histoire.

³³ Litt. *n'en poem laissier que nostre estoire n'en fust corrompue.*

II. Comment la fille du roi Pellès raconta à Bohort l'aventure qui était arrivée à Lancelot, et comment Bohort et ceux de sa parenté, ainsi que monseigneur Gauvain et d'autres chevaliers, partirent à sa recherche, et le cherchèrent pendant de nombreux jours.

[L227d, S240b] Le conte dit que quand Lancelot fut surpris dans une chambre avec la fille du roi Pellès, la demoiselle — très affectée car elle pensait que Lancelot l'avait fui — alla au matin, dès qu'elle eut pris congé du roi et quitté la cour, raconter à Bohort que c'était à cause de l'animosité de la reine que Lancelot était parti. Bohort en fut fort troublé et, craignant pour son seigneur, partit sur le champ à sa recherche, avec Hector, Lionel, et de nombreux chevaliers de leur parenté. Quand le roi Arthur vit que toute cette parenté en quête de Lancelot ne parvenait pas à le trouver, il en fut peiné et courroucé, car il aimait Lancelot d'un très grand amour. Alors monseigneur Gauvain, qui en était le plus affecté parmi tous ceux de la Table Ronde, demande ses armes et dit :

— Ce n'est pas parce que Lancelot est perdu que ses cousins le sont aussi. Que Dieu me maudisse si je reviens à la cour sans les avoir retrouvés et sans avoir, par mes recherches et mon labeur, reçu des nouvelles de monseigneur Lancelot — si tant est que cela soit possible.

Tels furent les mots que dit monseigneur Gauvain quand il fut armé.

Monseigneur Yvain dit alors qu'il l'accompagnerait, avec Gahériet, Guerréhet, Agravain et Mordred ; et Érec, fils du roi Lac, que le roi Arthur avait alors fait nouvellement chevalier. Ce dernier était très beau, mais nul ne contait ses prouesses, car il n'en avait encore accompli aucune et n'avait jamais porté un seul coup d'épée. Il partit donc volontiers de la cour pour chercher ce chevalier qui surpassait tous les autres par sa renommée et ses prouesses. Il pourrait ainsi voir de lui-même s'il vaudrait un jour quelque chose, et il lui semblait que cela devait être le cas, puisqu'il était jeune, preux, rapide et fort — et issu de rois et de princes. Avec lui partirent tant d'autres qu'ils furent trente-deux à quitter la cour, et tous étaient des chevaliers renommés — sauf Érec, dont personne ne parlait, car il était jeune et n'avait jamais accompli aucun fait d'armes. Ils jurèrent de poursuivre cette quête pendant un an et un jour — comme il était alors coutume —, et quittèrent la cour.

Quand ils arrivèrent à la forêt de Camelot, ils y entrèrent, et se séparèrent, chacun allant de son côté, car rester tous ensemble pour une quête les aurait couvert de honte pour leur couardise. Ils s'en allèrent ainsi par de nombreux chemins, jusqu'à trouver les trois cousins, qui cherchaient monseigneur Lancelot et étaient fort peinés et courroucés de n'en trouver aucune nouvelle — que ce soit en bien ou en mal. Les ayant ainsi trouvés, et les voyant si déconfits, ils en furent tous si affectés qu'ils décidèrent qu'ils mèneraient à bien leur quête, et qu'ils trouveraient Lancelot si cela était possible, quand bien même il faudrait le chercher sur toutes les îles de la mer. Tous approuvèrent cette décision.

Mordred dit alors :

— Nous sommes plus nombreux qu'il le faudrait, car nous voilà ici presque quarante, et nous pourrions nous passer de certains qui ne sont pas des chevaliers accomplis.

Ce à quoi monseigneur Gauvain répondit :

— Mordred, vous qui connaissez bien tous ceux qui sont ici et savez leurs prouesses. Choisissez en vingt parmi eux selon votre désir pour poursuivre cette quête, et que les autres, fatigués et rompus, s'en retournent à la cour.

Morded suivit immédiatement cet ordre.

Ainsi, certains quittèrent la quête qu'ils avaient commencée, ce qui ne leur déplaisait pas, car ils étaient fatigués et rompus, bien qu'ils n'aient encore rien accompli. Cela leur était d'autant plus agréable qu'ils seraient ainsi de retour pour l'hiver, dont le mauvais temps avait déjà commencé. Les autres, se trouvant tenus pour meilleurs chevaliers et de meilleures renommées, se remirent en quête. Ainsi certains étaient élus, et les autres renvoyés.

Les élus se mirent en quête, et dirent à ceux qui devaient rentrer :

— Quand vous arriverez à la cour, saluez pour nous toute l'assemblée, et dites que nous les reverrons dès que nous le pourrons.

Parmi ceux qui avaient été refusés et devaient rentrer à la cour, se trouvait Érec, fils de Lac. Quand il vit les braves qui partaient en quête, et ceux qui repartaient avec lui pour rentrer à Camelot, il jura que jamais, si Dieu le voulait, il ne reculerait, et que par la grâce de Dieu, il ne rentrera pas à la cour sans avoir rien accompli qui ne soit digne de louanges — ou de blâme, si tel était son destin. Érec jura cela, car avoir été refusé ainsi le remplissait de douleur et de colère.

Il partit seul, suivant son propre chemin. Et quand ses compagnons, qui s'en retournaient à la cour, l'appelèrent, lui demandant où il s'en allait ainsi, il leur répondit :

— Si je pensais pouvoir trouver de l'honneur en rentrant à la cour, c'est là que j'irais. Mais mon écu était neuf quand j'en suis parti, et si j'y retournais maintenant, il le serait toujours. Le roi pourrait dire que m'avoir fait chevalier aurait été pour rien, et ma parenté en serait couverte de honte, car voilà déjà trois mois que je suis en quête, et je n'ai encore rien accompli. Il est hors de question que je rentre maintenant.

Ainsi, Érec n'osa pas rentrer à la cour, car il n'avait accompli aucun fait d'armes pendant cette quête, et il se méprisait lui-même autant qu'il était possible. Quand les autres virent qu'il avait pris cela tant à cœur qu'il ne reviendrait pas, ils s'en allèrent à la cour, et portèrent au roi ces nouvelles. Le roi en sourit, ainsi que tous les autres, et tous dirent que c'était une folie qu'il se soit ainsi mis en quête tout seul alors que l'hiver arrivait.

Mais le conte n'en dit pas plus à ce sujet, et revient à Érec, pour conter quelques-unes des aventures qui lui arrivèrent alors.

III. Comment Erec chevauchait au temps des neiges et trouva une demoiselle portant un chevalier mort, manifestant une grande douleur et lui racontant sa mésaventure et sa disgrâce.

Le conte dit que quand Erec se fut séparé de ses compagnons qui s'en retournaient à la cour, il chevaucha dix jours entiers, un jour dans un sens, un jour dans l'autre, porté par l'aventure, sans rien trouver qui mériterait d'être rappelé dans notre récit. Et alors un hiver prodigieux commença à travers tout le pays et il neigea tant que vous n'auriez pas vu une montagne ou une plaine qui ne soit pas couverte de neige. En ce temps-là, il advint un jour qu'il chevauchait tout seul, sans compagnie, et sans écuyer qu'il pénétra dans une forêt large et profonde et qu'il y chevaucha de bon matin jusqu'à l'heure de none, et il allait à bonne allure, songeant au fait qu'il ne trouvait aucune aventure, et il chevauchait donc sans cesse. Alors il rencontra une demoiselle montée sur un palefroi noir comme une mûre et qui soutenait [L228d] devant elle un chevalier en armure, gravement blessé, ce pourquoi elle manifestait une douleur très grande et merveilleuse, et disait de temps à autre :

— Ha ! Noble chevalier, il aurait tellement mieux valu que ce soit moi, qui ne vaut rien et ne suis capable de rien, qui ait été tuée là et qui soit morte de cette mésaventure, plutôt que vous, qui étiez si preux et vaillant et loyal.

Quand Erec entendit la demoiselle qui se plaignait si fortement, il est saisi d'une grande pitié, et vient donc à elle, et la salue et lui dit :

— Que Dieu vous envoie de la joie, demoiselle, car il m'est avis que vous en avez grand besoin.

— Certes, seigneur, dit-elle, j'en aurais bien besoin mais il ne me semble pas qu'il Lui plaise que je ressente à nouveau la joie, car Il m'a pris ce dont venait toute ma joie.

— Ha ! Demoiselle, fait Erec, puisqu'il vous est avis que vous avez été privée de toute joie, je voudrais donc vous prier que, par courtoisie, vous me disiez qui a blessé ce chevalier, dont vous vient cette grande douleur.

— Seigneur, si vous voulez savoir cela, allez donc par là d'où je viens, car autrement je ne saurais pas vous l'expliquer.

— Et de quel endroit, dit-il, venez-vous ? Cela [S214b] dites-le moi, s'il vous plaît.

— Certes, dit-elle, je viens de la Fontaine des Merveilles, dont nul ne repart sans courroux, qu'on soit chevalier ou demoiselle.

— Et est-ce loin ?, dit-il. Cela, vous pouvez bien me le dire, s'il vous plaît.

— Certes, dit-elle, ce n'est pas à plus de six lieues anglaises. Et sachez que le chemin où vous êtes présentement vous y mènera tout droit, si vous voulez y aller.

Et il dit qu'il y ira vraiment pour voir cette merveille.

— Si Dieu me prête assistance, dit-elle, vous faites une folie d'aller vous en mêler, car sachez bien qu'il vous en adviendra du mal ; et s'il vous en advient du mal, vous serez le chevalier le plus disgracié qui soit, car jamais chevalier ne s'y rend à qui il n'advient rien de mal. [L229a] Et la route jusque-là n'est pas si facile que vous éviterez d'y trouver assez d'obstacles et de mésaventures, puisque vous êtes chevalier errant.

Et quand il entend ces mots, il part alors et chevauche sur la longueur du chemin dont elle était venue, et reconnaissait bien aux empreintes du cheval qu'elle était venue par là.

Ainsi chevauche-t-il tant et si bien qu'il parvient en une vallée assez profonde. Et au milieu de cette vallée se trouvait une tour forte et haute et assez belle, et devant cette tour se trouvait une plaine enneigée et couverte de verglas, et on y avait tendu dix tentes. Et devant chacune des tentes, il y avait une lance et un écu, et un destrier attaché à l'entrée, et chaque destrier était bardé de fer. Erec chevaucha vers les tentes en aussi droite ligne qu'il était possible, et alors qu'il en approchait, voilà qu'une demoiselle de très grande beauté, montée sur un palefroi noiraud, vient à son encontre et lui dit :

— Ha ! Chevalier, tu vas à ta mort ou à ta honte si tu ne te constitues pas prisonnier auprès de moi.

— Comment ça, demoiselle ? Dîtes-le moi, s'il vous plaît.

— Par ma foi, dit-elle, je vous le dirai bien. Ici, il y a dix tentes, vous le voyez bien.

— Certes, dit-il, vous dîtes vrai.

— Sachez donc, dit-elle, que dans chacune de ces tentes se trouve un chevalier choisi parmi les meilleurs de ce pays. Il vous faudra jouter contre chacun d'eux et vous combattre au corps à corps, et si vous ne parvenez pas à tous les abattre et les vaincre en combat en une seule journée, sachez qu'ils vous tueront ou vous jetteront dans une prison dont vous ne sortirez pas un jour de votre vie, si vous n'en êtes pas tiré par celui qui mettra fin à cette aventure.

— Par ma foi, dit-il, ma demoiselle, cette coutume est bien mauvaise, quand elle consiste à ce que qu'un seul chevalier doive [confronter sa force] à dix autres.

— C'est ainsi, dit-elle. Soyez-en certain. Maudit soit celui qui a établi la coutume, car c'est la plus pénible que je connaisse [S241c] à travers tout le royaume de Logres. Et malgré cela, dit-elle, si vous acceptez de vous placer sous ma garde, je vous promets de vous conduire à travers en sécurité, si bien que vous n'y trouverez rien qui vous déplaise. Mais si vous vous placez sous ma garde, il convient que vous me juriez comme chevalier que vous ne refuserez jamais à une demoiselle une chose qu'elle vous requiert.

Et quand il entend ces mots, il recule et songe à ce qu'il pourrait faire de ces deux options, car il savait clairement que s'il affrontait ces dix chevaliers, c'en était fait de lui, car il ne pourrait tenir le coup de quelque façon que ce soit. Et il est d'avis que s'il promettait à cette demoiselle ce qu'elle lui demande, il se pourrait bien qu'il se parjure, car une demoiselle pourrait se présenter devant lui et lui demander quelque chose qui lui serait impossible. Ainsi serait-il honni plus que

tout autre chevalier pour avoir manqué envers une demoiselle aux engagements qu'il aurait dû tenir.

Ainsi, il ne sait quelle est la meilleure de ces deux options. Et celle qui se tenait devant lui lui dit :

— Chevalier, n'es-tu pas de la maison du roi Arthur ?

— Oui, certainement, dit-il. J'en suis vraiment.

— Aussi je sais bien, dit-elle, que tu choisirais de prendre sous ton égide les demoiselles, car les gens de cette maison soutiennent de leur force et de leur puissance les demoiselles étrangères, pauvres et abandonnées [déconseillées], chaque fois qu'ils le doivent.

À cela, Erec répond, et il dit :

— Mademoiselle, certes, je ne traverserai pas ce passage de la manière que vous me racontez, car tous ceux qui en entendraient parler m'en tiendraient pour un mauvais, et un rénégat, et un couard, et ils ne croiraient [L229c] pas que je l'aurais fait pour [l'honneur des] demoiselles, comme vous me le demandez, mais par couardise. Et pour cette raison, je vous dis que je vais essayer de passer à travers. Et si je meurs ou suis emprisonné, je n'y aurai pas grande honte. Et si Dieu veut m'accorder que par mes prouesses je parvienne à avancer, il m'en adviendra bien plus de bien qu'il n'est jamais advenu à un chevalier de piètre prouesse.

— Comment, dit la demoiselle, vous ne suivrez donc pas mes conseils ?

— Par Dieu, dit-il, je ne ferais rien d'autre, dussé-je en mourir.

— Certes, dit-elle, et vous en mourrez.

— Je ne sais, dit-il, ce qu'il aviendra de moi, mais si j'en viens à mourir, et que je ne vends pas chèrement ma mort comme doit le faire un chevalier, alors je n'ai jamais été [digne d'être] fils [S241d] de roi.

— Alors rappelez-vous-en bien, dit-elle, car dorénavant je ne m'en mêlerai pas. Et sachez que ce que je vous disais c'était pour votre bien.

Et alors il s'en va et passe au-delà des tentes. Et Erec qui ne voulait agir autrement qu'en accord avec son honneur, s'en vient tout droit aux tentes. Et aussitôt qu'il s'en fût approché, il voit un chevalier qui en sortit et qui monta sur un des chevaux, prit un écu et une lance et alors qu'il voit Erec venir, il s'écrie à son encontre :

— Gardez-vous de moi, seigneur chevalier, car je vous déifie.

Alors il vient vers lui, la lance baissée, à aussi grande allure qu'il peut tirer de son cheval. Et quand Erec le voit venir, il ne le craint pas beaucoup, en homme qui se savait fort, agile et très rapide, au contraire, il dirige vers lui la tête de son cheval, à travers la neige, et lui donne un si grant coup qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui plante, en plein dans le corps, et le fer et le bois [de la lance], et l'envoie donc avec son cheval, à terre, le chevalier blessé à mort, car il était blessé trop douloureusement dans le ventre. Et dans sa chute, Erec avait retiré de lui sa lance, qui n'avait pas encore éclaté. Et le cheval, qui n'était [L229d] pas blessé, mais libre et fort, saute vite

sur ses pattes et fait demi-tour, fuyant à travers la neige. Et alors Eret se met à écouter, et ceux de la tour criaient très fort. Et ils étaient alors montés aux créneaux de la tour pour voir la joute du chevalier errant contre ceux des tentes. Et ils savaient déjà bien [S242a] qu'elle avait commencé et c'est pour cela qu'ils commençaient à crier sur celui qui avait été abattu, pour l'humiliation dont il avait écopé. Et après que ce chevalier fût tombé, il ne s'écoula pas longtemps avant qu'un autre ne sortît des pavillons et crie à Erec assez fort pour qu'il puisse l'entendre :

— Seigneur chevalier, gardez-vous de moi !

Et celui-ci dirige contre lui la tête de son cheval et le frappe si violemment de toute sa force qu'il lui enfonce sa lance en plein dans le corps. Il l'embroche bien et le fait décoller de ses arçons, l'envoyant à terre, tellement blessé qu'un médecin ne lui servirait de rien³⁴, car il avait été frappé à mort. Et quand ceux des créneaux voient le chevalier à terre, ils lèvent des grands cris et le tumulte reprend aussi fort qu'avant, et disent que le chevalier étranger s'est bien débrouillé. Et après cela, il ne s'écoula pas longtemps avant qu'un autre chevalier ne sortît des tentes, armés de ses armes et armures, très belle et très élégantes, et il monta sur son cheval et pris de l'élan contre Erec, et le frappe si bien dans le torse qu'il fait voler sa lance en éclats, mais ne lui fait pas plus de mal que cela. Et Erec qui était doté d'une très grande force, l'emporte faire une chute si vicieuse qu'il se cassa le bras droit, et il le dépasse ensuite, la lance dressée, car elle ne s'était pas encore brisée. Et à la chute qu'avait fait celui ci, les cris du château avaient repris, très forts et merveilleux, et ils disaient que le chevalier étranger était en train de tous les vaincre.

Ainsi commença la joute d'Erec devant les tentes et il s'en sortit si bien [L230a], comme le dit la vraie histoire, qu'il les abattit tous les dix d'une seule lance, et n'y reçut ni plaie ni blessure dont il avait grandement à se plaindre. Et quand il s'en fut si bien dépêtré, si bien que nul n'aurait pu mieux faire, peu importe à quel point il était preux, il voulut s'en aller, croyant bien être quitte [de cette épreuve], mais voilà qu'arrive vers lui à grande allure une demoiselle montée sur un palefroi blanc, elle attrapa alors Erec au frein et lui dit :

— Seigneur chevalier, je vous tiens. Vous ne pouvez m'échapper si vous ne m'accordez pas une faveur telle que je vous le demanderai.

Et il n'ose l'éconduire car il voit que c'était une demoiselle, mais il lui octroie ce qu'elle demande sans y mettre d'autres conditions. Et elle l'en remercie beaucoup et lui dit :

— Maintenant vous pouvez aller où vous le voudrez car je vous suivai jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'heure et au lieu de vous demander une faveur

— Cela je le veux bien, dit-il. Maintenant, vous pouvez venir, puisqu'il vous plaît.

Alors ils entament leur chemin ensemble, devant les tentes [S242b] où ils ne trouvent personne qui aurait quelque chose à leur demander. Et alors qu'ils passaient droit devant la porte de la tour, il tend l'oreille et entend une demoiselle sur la porte, qui crie :

³⁴ *Il l'empaint bien, si le porte des arçons a terre si navré qu'il n'a de mire mestier.* Le verbe *empaindre* peut se traduire « frapper » en général, mais aussi planter ou enfonce une arme dans quelqu'un, et dans ce texte il est toujours associé à l'action de planter sa lance dans le chevalier adverse, si bien qu'on l'envoie à terre, on serait tenté de le traduire « empaler ».

— Attendez un peu, seigneur chevalier, si vous voulez connaître votre prouesse, car vous ne devez pas être loué pour tout ce que vous avez fait, si vous n'en faites pas encore plus.

Et il s'arrête quand il entend ces mots, car il voulait bien s'affranchir de tout cela, s'il le pouvait, avant de s'en aller. Et la demoiselle à qui il devait une faveur, lui dit :

— Ha ! Seigneur chevalier, venez-vous-en, ne restez plus ici. Certes, vous vous en êtes mieux tiré qu'aucun homme avant vous. Et pour cela je vous conseille de partir sur le champ, avant qu'il ne vous advienne du mal.

Il ne veut croire la demoiselle en rien de ce qu'elle lui dit, mais il s'attarde et attend quoi qu'il en soit. Et il n'eut pas longtemps à attendre [L230b] avant de voir sortir de là un chevalier équipé d'armes noires, très bien monté sur un cheval, fort et rapide, et il vient, très bien équipé, la lance dressée, et il crie à Erec, là où il le voit :

— Beau sire, pardonnez-moi le méfait de cette chose, car il me faut l'accomplir. Autrement je serai mort et maltraité.

Erec s'arrête sur ses mots, car il pense aussitôt avoir affaire à un chevalier de la maison du roi Arthur, et lui dit :

— Dîtes-moi qui vous êtes, avant que nous en fassions plus, car autrement, je ne jouterai pas contre vous.

Et l'autre répond :

— Là, vous n'en pouvez rien savoir de plus pour cette fois. Mais vous ne pourrez échapper au combat contre moi, car alors je viendrais vous frapper, que vous m'affrontiez [ou pas].

— Vraiment ?, dit Erec. Ainsi il me faut, ce me semble, jouter contre vous, que je le veuille ou non.

— Vraiment, dit le chevalier.

Et [Erec] commence à rire et dit :

— Par ma foi, il me semble scandaleux qu'il me faille vous affronter, que je le veuille ou non.

Et l'autre répond qu'il en est ainsi.

— Qu'il en soit ainsi, passons à la joute, puisqu'il faut qu'elle ait lieu, et que ce n'est pas moi qui l'empêcherait.

Alors ils prennent de l'élan l'un contre l'autre, à aussi grande allure qu'ils arrivent à tirer de leurs chevaux et s'entrefrappent à leur rencontre si durement que ni les écus ni les hauberts ne les protègent, mais ils se plantent le fer de leurs lances dans la chair nue. Mais il advint si bien à l'un et à l'autre qu'aucun ne fut blessé à mort. Et malgré cela, les deux avaient été blessés gravement et profondément. Erec vole à terre, par-dessus la croupe du cheval, et reste tout fracassé de la chute qu'il fit, et le chevalier resta sur ses arçons, tout aussi droit que s'il ne sentait ni [S242c] mal ni douleur. Et quand il voit Erec à terre, il lui dit :

— Vous resterez ici, seigneur chevalier et vous serez seigneur de ce château et de tout le pays alentour, et je m'en irai quitte, et libéré, Dieu merci, et je vous laisserai cette seigneurie. Et sachez que je n'ai jamais vu une seigneurie qui mérite tant d'être haïe que celle-ci.

Et [L230c] quand il eut dit ces mots, il s'en va à grande allure à travers le chemin de la forêt. Et les gens du château, aussitôt qu'ils virent Erec abattu et l'autre chevalier partir, ils surent que ce dernier n'avait pas envie de retourner au château. Ils en sortent maintenant et viennent à Erec, et le trouvent très blessé et très amoché de la chute qu'il avait faite. Ils le prennent donc et l'emmènent au château, mais jamais vous n'auriez vu témoigner une plus grande joie ni une plus grande fête à un chevalier étranger que celles que lui firent tous ceux du lieu dès qu'il fut dans leurs murs. Et ils le menèrent au palais principal en dansant et faisant la ronde, et en faisant montre d'une joie si merveilleuse que lui, qui regardait tout cela, en était tout ébahi. Et quand ils l'eurent installé dans la chambre principale, qui était si belle et un plaisir pour les yeux, ils le désarmèrent sur le champ et firent examiner sa plaie. On trouva qu'elle était très profonde, mais elle n'était pas si inquiétante que cela, il ne risquait pas d'en mourir. Plusieurs gens du lieu s'en occupent et lui appliquent ce qu'ils pensaient être le mieux. Et il souffre quand ils font cela, et s'étonne beaucoup : pourquoi s'en préoccupent-ils si curieusement, mais il ne leur demande jamais pourquoi ils le font. Et quand ils ont bandé et traité sa plaie du mieux qu'ils savaient, ils le couchent très richement pour qu'il puisse se reposer dans une chambre calme, éloignée des gens, pour que le tumulte ne lui fit pas de mal.

Ainsi était-il advenu à Erec au début de sa chevalerie : là même où cela avait si bien tourné pour lui, voilà que le malheur s'abat sur lui³⁵, comme je vous l'ai raconté. Le lendemain, quand le jour apparut beau et clair, les gens du lieu vinrent à son lit, où il était couché, et lui souhaitèrent une bonne journée et une bonne aventure. Et il leur répondit [L231d] de la même façon. Et ils s'asseyent devant lui et commencent à lui demander comment il se sent.

— Bien, dit-il, Dieu merci. Je n'ai pas de douleurs qui m'empêcherait grandement de chevaucher.

Et ils en sont très contents. Et il veut se lever, mais ils ne le lui permettent pas, mais lui disent :

— Ha ! Seigneur, par Dieu, n'essayez pas de vous lever. De tels efforts ne vous vaudront rien de bon pour l'instant, car soyez sûrs que [S242d] vous êtes bien plus blessé que vous ne le croyez. Et pour cela nous voulons que vous restiez couché et vous reposiez aujourd'hui et demain, jusqu'à ce que vous soyez guéri.

Et il dit qu'il agira suivant leur volonté, puisqu'il est parmi eux, mais il s'étonne beaucoup et se demande pourquoi ils se préoccupent autant de lui. Quand ils sont partis pour éviter que le bruit ne lui fasse du mal, une demoiselle resta là pour veiller sur lui. Et quand il se voit tout seul avec elle, il lui dit :

— Demoiselle, dîtes-moi ce que je vous demanderai, ne mentez pas par la [bonne] foi que vous devez à toute personne : quel est ce château où je me trouve, et comment est-il gouverné et pourquoi est-ce que les gens du lieu se préoccupent autant de me servir ?

³⁵ Litt. *la ou il lui estoit trop bien avenu ly mescheust il en tel maniére comme je vous ay devisé*. La notion de *mescheance* renvoie toujours au malheur, à l'infortune, au retournement du sort. (cf. note 2)

— Seigneur, dit-elle, certes je vous dirai volontiers tout ce que vous me demandez. Apprenez que ce château se nomme le Château des Dix Chevaliers, parce qu'aucun chevalier étranger ne peut en partir ni passer devant sans qu'il ne lui faille combattre dix chevaliers. Et s'il est assez bienheureux pour pouvoir, par ses prouesses, se frayer un chemin, il ne sera pas pour autant quitte avant d'avoir [aussi] affronté le seigneur du château. Et s'il advient qu'il puisse l'emporter sur lui, il a gagné ce château. Et si [au contraire] il est vaincu et que la situation ne plaît pas au seigneur, de sorte qu'il s'en aille après avoir combattu le chevalier étranger, nous prenons le chevalier étranger et en faisons [notre] seigneur. Mais celui-ci ne partira plus jamais d'ici, s'il ne veut pas se parjurer, avant qu'il ait vaincu un autre chevalier et qu'il [L232a] y ait un autre seigneur à sa place. Par ces mots, vous pouvez bien comprendre, très clairement, que la seigneurie de ce château vous a échu, et que vous y avez pris la place du seigneur qui s'y trouvait avant, qui s'en alla aussitôt après s'être battu contre vous — et vous n'en sortirez jamais sinon de la manière que je vous ai expliquée.

— Et maintenant, demoiselle, que devrais-je faire si j'étais présentement assez guéri pour chevaucher ?

— Cela je vous le dirai bien, dit-elle. Vous vivrez toujours ici, mais vous ne combattrez que si d'aventure il devait arriver qu'un seul chevalier vainque les dix, mais alors il vous faudra, sans faute, combattre contre celui-ci après qu'il ait échappé par sa force aux dix chevaliers.

— Et autrement, dit-il, il ne me faudra jamais combattre ?

— Si, vous le ferez, dit-elle, si advient une aventure que je vais vous dire. Il est vrai que près d'ici, dans un autre château, dans cette forêt même, se trouve notre ennemi mortel, le seigneur qui le tient, à cause d'une demoiselle qui se trouve ici et qui ne veut pas le prendre pour mari. Et sachez que cette demoiselle est la plus belle chose que j'aie jamais vue et que l'on connaisse sur cette terre. Et pour sa beauté, se sont ainsi arrêté, comme vous le voyez, tous les chevaliers errants qui [S243a] passent par ici, et je vous dirai pourquoi tout cela a commencé, parce que ce n'était pas sans raison.

Il était vrai que cette demoiselle était la fille d'une des plus belles dames du monde et d'un des meilleurs chevaliers que l'on connût, de près ou de loin. Quand cette demoiselle arriva à l'âge de douze ans, elle fut réputée pour sa beauté et louée par tous les chevaliers qui vinrent la voir, par-dessus toutes les demoiselles qu'ils connaissaient, ce à quoi ils s'accordaient tous. Et pour la grande beauté [L232b] qu'elle avait, plusieurs chevaliers vinrent la demander pour femme, mais le père, qui était trop bon chevalier lui-même, dit qu'il ne la donnerait jamais à un chevalier si ils ne faisaient pas autant pour qu'on loue leur chevalerie que la demoiselle n'était louée pour sa beauté. Ainsi parlait son père en homme qui aimait trop merveilleusement la demoiselle. Et quand ceux du pays, qui souhaitaient tant avoir la demoiselle, entendirent cette nouvelle, plusieurs renoncèrent à demander [sa main] car il ne considéraient pas qu'ils méritaient autant de louanges pour leur chevalerie qu'elle pour sa beauté. De cette manière, comme je vous l'ai raconté, le mariage de la demoiselle était ainsi empêché, car ensuite nul ne fut assez hardi pour venir la courtiser de par cette grande difficulté qui y était attachée. Et on repoussa tant la chose que l'aventure apporta un chevalier, d'apparence assez pauvre, car il n'avait avec lui ni chevalier ni écuyer, et il était harnaché si pauvrement que toute personne le voyant ainsi l'aurait tenu pour

pauvre. Quand il fut descendu, et fut hébergé là, et entendit des nouvelles de notre demoiselle, il vint à son père et la lui demanda aussitôt en mariage. Celui-ci fut tout ébahi quand il vit un si pauvre chevalier lui demander sa fille, qu'il avait refusée à tant d'hommes riches et tant de chevaliers qui étaient rénommés pour leurs hautes prouesses. Il lui dit donc :

— Tu as bien entendu tout l'arrangement que j'ai décrété pour avoir ma fille ?

Et celui-ci répondit :

— Je le connais bien.

Et le père dit donc :

— Te considères-tu aussi bon chevalier qu'elle est belle ?

Et il répondit alors :

— Si vous doutez que je ne sois aussi bon chevalier qu'elle est belle, allez, mettez-moi à l'épreuve, je suis prêt à m'y soumettre.

Sur ce le père répondit et dit :

— Je vois et sais qu'elle est très belle. Comment pourrai-je savoir que tu es très bon chevalier ?

Et il répondit alors :

— M'est avis que je ne pourrais pas être très bon chevalier, à l'âge où je suis encore, car je suis trop jeune homme pour être tel que vous [L232c] demandez. Et malgré cela, si pour me connaître mieux que vous ne me connaissez maintenant vous vouliez bien faire une chose que je vous [S243b] expliquerai, je serai prêt à en faire tant que vous vous direz ensuite que j'en ai assez fait.

— Dis-moi donc, dit le père.

— Je vous dis donc, dit le chevalier, de prendre parmi votre lignage et votre pays, les dix meilleurs chevaliers que vous y connaissez et de les mettre en un lieu, équipés au mieux, et vous à leur suite, dans votre tente, armé comme les autres. Si je ne parviens pas, en un seul jour, de ma main, à vaincre totalement les dix chevaliers et vous ensuite, qui êtes des chevaliers renommés de haute prouesse, je ne veux pas que vous me teniez pour chevalier. Mais si je parviens à faire cela en un seul jour, alors je voudrai, si vous êtes d'avis qu'il faut agir ainsi, que vous me donnez la demoiselle, si vous croyez que j'en suis digne.

Quand le père entendit ces paroles, il fut tout ébahi de la grande offre que le chevalier proposait ici, et dit :

— Si vous pouvez faire ce que vous me promettez, je vous donnerai ma fille et toute ma terre, et deviendrai votre chevalier.

Et celui-ci répondit alors :

— Alors équipez-les, car je crois bien le faire, si Dieu veut me venir en aide.

Le père qui ne croyait en aucune manière qu'une telle chose puisse advenir, convoqua dix des meilleurs chevaliers de son lignage et réunit une grande assemblée pour assister à cette affaire, car il considérait cela comme une trop grande merveille. Et quand ils furent assemblés devant le château, là même où vous avez vu les tentes dressées, les dix chevaliers s'armèrent et le père aussi, qui avait suffisamment confiance en lui pour croire que par sa prouesse il pouvait assez facilement réduire totalement le chevalier à sa merci. Que vous dirais-je ? Le chevalier, qui était tout seul et qui désirait [L232d] obtenir la demoiselle, s'était équipé par ailleurs et rejoignit les dix chevaliers au milieu de la prairie devant tous ceux du pays, et il se conduit si merveilleusement et si bien qu'il les vainquit tous par son corps, si bien que quatre en étaient morts et les autres blessés. Après cela, il combattit contre le seigneur et le mena si bien qu'il le réduit totalement à sa merci. Et quand il eut fait ce que je vous raconte, il demande au père de la demoiselle :

— Faut-il une prouesse plus grande encore que celle-ci pour prouver que je suis aussi bon chevalier que votre fille est belle ?

Le père répondit :

— Vous en avez tant fait que je reconnais que vous êtes le meilleur chevalier que j'aie jamais vu. Et pour cela je vous donne la fille et la terre que je tiens, et je suis prêt à moi-même me mettre complètement à votre merci.

Ainsi advint-il du chevalier comme je vous ai dit, la demoiselle lui fut donnée pour sa prouesse. Et il lui cette affaire avait très bien tourné pour lui, mais elle tourna tout aussi mal par après, car le jour même où il l'avait épousée, où ils devaient le soir dormir ensemble, vint [S243c] dans cette région un chevalier errant qui le haïssait d'une haine mortelle, nous ne savons pas pourquoi. Il le trouva dehors, dans la prairie, et le tua sur le champ. Le père de la demoiselle en conçut une si grande douleur de ces événements. Il fut tellement saisi par le deuil qu'il dut garder le lit et fut si malade qu'il crut vraiment qu'il se mourrait. Alors il nous fit jurer sur les saints, à nous qui étions là, que jamais sa fille ne serait mariée à un chevalier ou un autre, s'il n'était pas chevalier errant.

— Et je veux, dit-il, que dorénavant, il y ait toujours là devant dix chevaliers armés, de sorte que nul chevalier errant n'y passe sans se mesurer à eux. Et si l'un d'entre eux parvient à les vaincre totalement, je vous que vous le retiennie et qu'il ait ma fille et ma terre, et qu'il soit votre seigneur. Et s'il est tel qu'il ne le veut pas, retenez-le, [L233a] qu'il le veuille ou non, et il sera votre seigneur, et vous lui ferez jurer qu'il vous protégera autant qu'il le peut contre tous, jusqu'à ce qu'advienne un autre capable de vaincre les dix chevaliers. Et de cette façon vous aurez toujours un brave à vos côtés, qui sera seigneur à ma place, jusqu'à ce que Dieu vous en amène un qui convienne à ma fille, car si elle ne récupérait pas un mari qui soit un chevalier errant, de la même manière qu'elle avait perdu son mari par un chevalier errant, cela serait un trop grand malheur³⁶.

De la manière que je vous ai racontée, on établit devant ce château les dix chevaliers que vous y avez trouvés hier. Et ils y resteront jusqu'à ce que cette demoiselle soit mariée.

— Et tiendront-ils pour toujours ?, dit Erec.

³⁶ Litt. *dont ly seroit il trop mal avenu*.

— Oui, seigneur, dit-elle, car à mesure qu'il en meure, on en remettra de nouveaux pour remplacer ceux qui ont été tués. Ainsi je vous dis que de nombreux braves y ont été tués alors qu'ils voulaient passer de force, et de nombreux autres vaincus.

— Et qui était, dit-il, ce chevalier qui vint jouter contre moi, après que j'aie cru m'être libéré de tous les autres ?

— C'était, dit-elle, un chevalier de la maison du roi Arthur, qui a pour nom Hector des Mares.

— Comment, dit Erec, c'était donc Hector des Mares, le frère de monseigneur Lancelot du Lac ? Et quelle aventure l'a amené ici ?

— Il n'y a pas longtemps, dit-elle, que l'aventure l'a amené, de la même manière que vous y êtes venu. Et cela tourna si bien pour lui qu'il vainquit les dix chevaliers tout comme vous l'avez fait. Après cela, il combattit un chevalier qui avait aussi passé de force le Pas³⁷ des Dix Chevaliers. Cette bataille de monseigneur Hector et de celui que nous avions [avant lui], fut la plus cruelle et la plus merveilleuse que l'on ait jamais vu en ce pays, à mon avis. Mais quoi qu'il en soit, à la fin, Hector le tua, car il ne [S243d] voulait pas se considérer vaincu. Nous prîmes alors [L233b] Hector et en firent notre seigneur, qu'il le voulût ou non, et lui fîmes faire le serment que je vous ai décrit.

— Il me semble d'ailleurs, dit Erec, qu'il s'est parjuré envers vous quand il s'en alla sans que vous lui donniez congé.

— Non, ce n'est pas le cas, seigneur, sauf votre respect. Puisqu'il ne voulait pas de la demoiselle, il pouvait s'en aller tant qu'il vous laissait ici à sa place.

— Comment, dit Erec, il me faudra donc rester ici à sa place ?

— Seigneur, oui, vous n'en partirez pas avant qu'un autre y vienne pour rester à votre place. Et c'est pour cela que les gens du lieu vous témoignent des si grands honneurs, comme vous l'avez vu, car ils vous considèrent être leur seigneur. Vous verrez qu'aujourd'hui ou demain ils vous feront tous hommage et vous leur prêterez le serment dont je vous ai parlé.

— Et s'il revenait présentement un autre chevalier qui parvienne à vaincre les Dix [Chevaliers], ne faudrait-il pas que je me batte contre lui ?

— Il n'en est rien, dit-elle. Puisque vous êtes blessé, vous auriez le [privilège] de partir librement si vous le vouliez, mais l'autre qui surviendrait devrait rester à votre place, car quoi qu'il arrive nous ne resterons pas sans un [seigneur].

— Dîtes-moi maintenant, dit-il, et la demoiselle qui est ici, me la donnerait-on pour femme si je la demande ?

— Non, dit-elle, parce que [le précédent seigneur] qui est parti a eu l'avantage dans la bataille. Mais si vous l'aviez vaincu, vous n'auriez pas perdu la demoiselle, pour peu que vous daigniez la prendre.

³⁷ Litt. *Pas*, comme dans *Pas d'armes* : terme classique pour le passage gardé par un chevalier qui défie tous les passants.

De cette manière, comme je vous l'ai raconté, Erec dut rester et abandonner la quête pour un temps, tant qu'il resta là. Quand il fut guéri, il lui fallut prêter le serment de garder la tour des Dix Chevaliers sur son honneur et pour celui des gens du lieu, et qu'il les protégerait comme ses hommes, jusqu'à ce que [L233c] revienne un autre qui puisse conquérir la seigneurerie. Et sachez que le manoir était appelé la Tour des Dix Chevaliers, parce que dix chevaliers gardaient le passage, et que ce château était beau et riche et fort. Ainsi Erec demeura là, qu'il le veuille ou non, et fut le seigneur du château et de la terre tout autour. Mais ici le conte cesse de parler de lui et revient à Lancelot pour raconter les merveilles qui lui advinrent au temps de sa folie.

IV. Comment Lancelot, après avoir perdu la raison, erra tant à travers le pays qu'il parvint à une prairie où une tente était dressée.

Le conte dit que quand Lancelot en fut venu à avoir perdu entièrement la raison et la mémoire, au point de ne plus savoir un instant ce qu'il faisait ni où il allait, pas plus que s'il avait été une bête dépourvue de parole, il erra nu comme il avait quitté Camelot, à pied durant maintes journées, une heure dans une direction et une heure dans l'autre, porté ainsi par l'aventure. En peu de temps, il fut noirci et foncé par les rayons du soleil qui le saisissaient nu et dépourvu comme il était, et il fut alors très péjoré de ce qu'il faisait beaucoup d'efforts et mangeait peu. Il fut tellement amoché qu'avant que ne se soit écoulé un hiver, personne l'ayant vu par le passé n'aurait été capable de reconnaître que c'était bien lui, Lancelot, sans l'examiner très longuement.

Un jour où il faisait un froid terrible, si pénible qu'il s'en fallait de peu que le monde entier n'en soit gelé de froid, il avançait, porté par l'aventure, toujours dénudé comme il était, en braies et en chemise, sans plus de vêtements, et les pieds nus — et qui plus est, sa chemise était déchirée en plus de quarante endroits. Il advint donc par aventure auprès d'une tente [L233d] qui était tendue dans une prairie. Et sachez que ceux qui étaient dedans avaient tant garni la tente contre le froid qu'il n'y faisait pas trop frisquet. Et à l'intérieur étaient couchés un chevalier et une demoiselle, et devant : un arbrisseau où pendait un écu blanc, aux côtés duquel se trouvaient une lance et une épée. Il alla de ce côté, et regarde l'épée et l'écu comme s'il avait toute sa tête. À ce moment, le matin était encore si jeune que le soleil n'était pas levé. Ensuite, il attrape l'épée et la tire hors du fourreau. Et quand il [S244b] l'a sortie, il commence à frapper l'écu d'immenses coups par en haut et par en bas, faisant un bruit aussi intense et merveilleux que si dix chevaliers étaient en train de se battre, en abattant de grands copeaux, en homme qui ne savait pas ce qu'il faisait. Et toutefois il croyait vraiment faire là une grande prouesse et preuve d'une très grande chevalerie. À ce moment, avec tout le vacarme qu'il faisait, un nain sortit de la tente. Et quand il voit celui qui dépeçait l'écu ainsi, il voit clairement qu'il est complètement fou et a perdu la raison. Il en conçoit assez de courage de ce qu'il le voit dans un assez piètre état pour [oser tenter] d'aller lui enlever son épée. Il se dirige vers lui, l'attrape par le poing, et le tire à lui de toute sa force, mais pour toute la force qu'il avait, il ne peut la lui tirer des mains. Et l'autre, qui était complètement forcené, s'en énerve alors et l'attrape par les épaules, le trouvant petit et si léger — qui ne pesait rien — qu'il le jette dans les airs et l'envoie s'aplatir à terre si méchamment que pour un peu il se serait brisé le cou dans sa chute. Et Lancelot le délaisse sans lui faire davantage de mal, car il revient à l'écu et recommence à frapper d'énormes coups de son épée comme auparavant. [L234a]

Une fois étalé par terre, le nain en conçut une si grande peur qu'il ne le tuât de l'épée qu'il tenait qu'il commença à crier d'une voix forte :

— À l'aide !

Et il n'attendit pas longtemps avant qu'un chevalier ne sorte de la tente, et il était vêtu très richement et équipé de chausses, comme il se doit en hiver. Quand il voit le nain, il lui demande ce qu'il a.

— Ce que j'ai, seigneur ?, dit-il, J'ai qu'il s'en est fallu de peu que ce diable ne me tue !

Il lui montre Lancelot qui se battait encore contre l'écu. Le chevalier regarde Lancelot qui se tourmente si merveilleusement, et voit qu'il est bien bâti, doté de membres robustes, et si pauvrement vêtu et équipé, que si sa raison était encore en état de marche, il ne se promènerait ainsi pour rien au monde, car au temps où le monde entier est pour ainsi dire gelé par le froid, il va les pieds nus. Il se dit alors que celui qui pourrait le faire dormir et se reposer pour voir s'il retrouverait la mémoire ferait un grand acte de charité. Il va alors vers lui pour lui ôter l'épée des mains. Et Lancelot lui crie :

— Seigneur chevalier, n'avancez pas, mais laissez-moi ma bataille, et vous ferez ainsi preuve de courtoisie. Et sachez que si vous [vous avisez de défendre celui-là/outrépassez mon interdiction]³⁸, je vous tuerai.

Il lève alors son épée pour le frapper [S244c] et vient vers lui à grands pas. Et quand il voit venir le coup, il voit que ce serait une mauvaise hardiesse et une folie de l'attendre, car il est désarmé. Pour cela, il bat en retraite et rentre dans sa tente pour prendre ses armes et revient vers Lancelot, et il lui dit de poser son épée, et tend la main pour la lui prendre. Et lui qui s'énerve grandement de tout cela lève si épée aussitôt qu'il le voit approcher et le frappe si durement de son épée qu'il tranche son heaume en deux. Et l'autre est si [L234b] étourdi et choqué du coup qu'il ne peut tenir debout mais bascule à terre, tellement amoché qu'il croit qu'il n'aura plus jamais besoin d'un médecin. Et le sang lui jaillit par le nez. Et Lancelot qui ne le regarde plus le laisse gisant à terre et entre dans la tente où se trouve la demoiselle, qui alors venait de se réveiller. Et quand elle le voit venir, elle s'apperçoit aussitôt que c'est un homme qui a perdu la raison, car c'était tout à fait frappant³⁹, elle s'écrie alors, très violemment effrayée et apeurée, et saute hors du lit tout en chemise, s'enfuya hors de la tente aussi vite qu'elle le pouvait, en femme qui croyait déjà se retrouver dans une situation où l'honneur n'a plus cours⁴⁰ car il lui semble bien qu'il est parti pour la tuer. Et Lancelot rentre maintenant dans le lit, en homme qui avait suffisamment subi le froid, l'inconfort et la mésaventure, et il se couche immédiatement et commence à se couvrir du mieux qu'il peut, il se met à ses aises autant qu'il peut, car depuis longtemps il n'avait connu que la douleur. Et celle qui était sortie de la tente croit, quand elle trouve son ami gisant à terre, qu'il était vraiment mort. Elle jette alors un cri très douloureux et dit :

— Ha ! Pauvre de moi, je suis morte !

Elle se laisse alors tomber sur lui et manifeste la plus grande douleur du monde.

Au bout d'un moment, le chevalier revint de son évanouissement, et se dresse en s'asseyant, et ouvre les yeux. Et quand il voit celle qui se lamentait avec une douleur merveilleuse, il la réprimande très durement. Et demande maintenant où est allé celui qui l'a frappé ainsi.

³⁸ *Deffens*, comme le français moderne défense peut signifier soit l'interdiction, soit l'idée de protection ou de résistance, notamment armée. Bogdanow le glose « prohibition » (p. 293), Lancelot interdirait de *s'entremettre* de l'interdiction qu'il vient de faire — mais la traduction Marta Asher donne : « Know that if you interfere to defend this one, I'll kill you. » (p. 66)

³⁹ Litt. *il le ressemblait trop merveilleusement*.

⁴⁰ Litt. *comme celle qui n'en cude ja estre hors a honneur*. Asher : « as one who thinks honor is lost ».

— Ha ! Seigneur, dit le nain, pourquoi le demandez-vous ? Par Dieu, ne lui faites pas de mal, car ce serait un trop grand péché, car c'est bien le plus complètement fou et qui ait le plus complètement perdu la raison que je n'aie jamais vu.

— Au nom de Dieu, dit le chevalier, s'il plaît à Dieu je ne lui ferai pas de mal, mais le garderai avec moi si je le [L234c] peux et je le prendrai en charge jusqu'à ce qu'il soit, s'il plaît à Dieu, guéri. Et en vérité, si j'y parviens, je sais véritablement que j'en serai servi et honoré de nombreuses gens, car si j'ai jamais reconnu un homme qui sait bien donner des coups, je peux vous dire que celui-là a vraiment été un brave et un bon chevalier. Et c'est pourquoi je ne connaîtrai pas la joie si je ne peux le ramener à la raison et lui rendre la mémoire avant qu'il ne me quitte.

— Par ma foi, seigneur, dit la demoiselle, il est là, dans cette tente.

Et il s'en va maintenant de ce côté. Et [S244d] quand il est parvenu où il était, il voit qu'il est couché au lit et y dormait très fermement, en homme qui était tellement harassé que c'était déjà merveilleux qu'il ne soit pas mort il y a longtemps. Il est très content de cette aventure et vient au lit pour prendre la robe de la demoiselle et la lui apporte à l'extérieur, pour qu'elle la lui fait revêtir. Puis, il dit au nain qu'il monte sur un roussine et aille au Blanc Recet⁴¹ et dise à son frère qu'il vienne auprès de lui et qu'il ne tarde en aucune manière. Et celui-ci fait suivant son commandement et se hâte d'aller tant et si bien qu'il advint auprès du frère du chevalier et lui dit son message. Et celui-ci prend ses armes et vient à son frère. Le chevalier qui voulait retenir Lancelot auprès de lui s'appelait Bliant et l'autre se nommait Belinan, et les deux étaient frères germains et chevaliers de grande prouesse. Et quand Belinan fut parvenu auprès de son frère, celui-ci lui dit aussitôt :

— Beau frère, je vous ai fait convoquer à cause d'une des plus belles aventures du siècle qui me soit advenue aujourd'hui, et je veux vous la raconter, car ce n'est pas pour autre chose que je vous ai fait convoquer à aussi court terme.

Et alors, il lui raconte comme un homme qui avait complètement perdu la raison, nu et démunie, et vêtu des habits les plus pauvres dans lesquels il ait jamais vu un homme était arrivé là d'un seul coup. « Et il est, dit-il, si complètement simplet, qu'il a combattu un grand moment contre [L234d] mon écu qui était pendu devant ma tent. Quand quand lui ai couru dessus pour lui prendre l'épée qu'il tenait, il m'a donné un si grand coup en plein sur le heaume que, depuis que je suis chevalier, je n'ai jamais été autant accablé par le coup d'un seul homme — je vous le jure loyalement — que je ne l'ai été à ce moment. Et pour cela je reconnus bien et je sus véritablement qu'il a été chevalier de haute prouesse, et le serait encore si Notre Seigneur lui donnait la santé. Pour cela, je vous ai convoqué pour que vous me conseilliez sur cette affaire, et ce que je pourrai y faire, car je voulais le garder dans mon entourage, si c'est possible, qu'il retrouve la santé d'une manière ou d'une autre.

— Par ma foi, seigneur, dit-il, je ne sais pas vous conseiller aussi bien que j'aurais voulu, car pour qui voudrait prendre en charge sa santé, il conviendrait qu'il le mette dans un lieu silencieux et calme, éloigné des gens et sans aucune lumière.

⁴¹ *Recet* : repaire, domicile.

— Au nom de Dieu, dit Bliant, si nous pouvions faire en sorte qu'il soit dans ma forteresse, nous pourrions nous assurer de lui fournir tout cela⁴². Maintenant, réfléchissons à ce qu'il y soit transporté, s'il se peut qu'il le soit.

Alors ils entrent dans la tente et voient Lancelot qui dormait encore à poings fermés, comme quelqu'un qui n'avait pas eu autant de repos depuis longtemps. Et quand ils voient cela, ils disent qu'ils l'attacheront à l'aide de cordes et de chaînes [S245a] à même le lit où il était couché, afin qu'il ne puisse remuer.

Ils firent tout comme ils l'avaient dit, car au lit même où il dormait il l'attachèrent à l'aide de liens si serrés, qu'aucun homme, aussi sain et fort soit-il, n'aurait pu s'en libérer, quand bien même il l'aurait voulu, à moins d'être doté d'une force exceptionnellement grande. Et quand ils eurent fait cela, ils font appeler des écuyers et des jeunes hommes, et leur disent de le porter jusqu'à la forteresse de Bliant. Et ceux-là le soulèvent maintenant avec le lit, qui était fait de bois, et [L235a] le portent là où on le leur avait commandé. Et Lancelot qui avait essuyé tant de maux et d'inconfort que c'était déjà un miracle qu'il ne soit pas déjà mort, donc parvenu enfin au repos, il dormait si fermement qu'il ne s'éveilla pas avant d'être parvenu au repaire de Bliant. Mais une fois mis à terre, il s'éveilla et ouvrit les yeux, et voulut se détacher, mais ce n'était pas possible. Il lui délièrent les mains et lui donnèrent à manger. Et il mangea très bien, comme quelqu'un qui depuis fort longtemps n'avait connu que les maux et l'inconfort. Ainsi Bliant le garda avec lui tout le reste de l'hiver et tout l'été qui suivit. Et il se donna beaucoup de peine pour le guérir, s'il pouvait l'être, mais pour tout l'effort et la peine qu'il y mit, il ne put le guérir, car Notre Seigneur ne le voulait pas. Et malgré cela, il leur semble si paisible et si doux qu'il lui firent procurer une robe belle et riche et le laissèrent aller et venir parmi eux, comme n'importe quel homme, de sorte qu'il n'était retenu prisonnier qu'au moyen d'un petit anneau qu'il lui avaient mis au pied [à la cheville] pour qu'il ne s'éloigne pas trop et qu'il ne leur échappe pas. Il s'améliora beaucoup durant [S245b] cette période et retrouva beaucoup de sa beauté et de sa force, mais il n'y eut jamais par là un homme qui aurait pu le reconnaître. Et malgré cela, à sa beauté, à sa carrure et sa stature, tous ceux qui le voxaient disait qu'il avait forcément été merveilleusement brave et bon chevalier par le passé, ainsi tous ceux de la maison en étaient très peinés et très courroucés de ce qu'ils ne pouvaient déclencher sa guérison. Et ainsi Lancelot resta là tout l'été et la saison qui suivait jusqu'à Noël, et n'en partit jamais, si ce n'est pour une aventure qui advint à Bliant, et je vous dirai laquelle.

Un jour qu'il faisait un froid intense [L235b] et prodigieux, il advint que Bliant se fut levé dès le matin, il avait pris ses armes et était monté sur son cheval, et partit de sa maison armé ainsi. Il souhaitait aller dans la forêt alentour pour chercher des affrontements s'il pouvait y trouver des chevaliers, qu'ils lui soient familiers ou étrangers. Et il avait l'habitude de faire cela tous les jours, en homme qui était un des bons chevaliers du pays. Quand il se fut un peu éloigné de sa maison il rencontra deux frères, chevaliers du pays, qui le haïssaien de belle lurette et d'une haine mortelle. Quand ils le voient seul, ils s'écrient qu'il est mort, et lui foncent dessus aussi vite qu'ils arrivent à presser leurs chevaux. Et Bliant, qui était très brave, ne fait pas mine d'avoir peur, ou d'avoir envie de fuir, mais les attend. Et ils brisent les deux leurs lances sur lui, sans parvenir à le

⁴² Asher : « we might well be able to ease him of this affliction », dans une lecture où *ceste chose* renverrait plutôt à la maladie.

faire bouger de sa selle. Et lui en frappe un si durement qu'il lui brise sa lance sur le torse, mais sans lui faire plus de mal que cela. Il le dépasse ensuite pour aller jusqu'au bout de sa charge. Ils tiernt leurs épées et courent sur Bliant pour le blesser autant qu'ils le peuvent. Et lui se défend très durement et se couvre de son écu comme il savait bien le faire, et leur donne à maintes reprises de grands coups là où il peut les atteindre. Mais ils étaient deux, deux frères qui s'aimaient, et tous deux bons chevaliers, qui s'aidaient l'un l'autre de si bon cœur⁴³ qu'à force cela convint Bliant de déguerpir, qu'il le veuille ou non, sous peine de mourir sur le champ. Ce ne fut pas une grande merveille qu'il leur tourne le dos car ils l'avaient déjà blessé en plus de sept endroits et il avait déjà tant perdu de sang qu'il en était déjà bien affaibli. Quand ils virent qu'il s'était mis en fuite, ils lui crient :

— Misérable⁴⁴, votre fuite ne vous protégera pas de la mort !

Ils le pourchassent comme ils peuvent mais il avait un bon cheval [L235c] fort et rapide qui le tira de leur main en en rien de temps, et l'éloigna tant de ses ennemis qu'il ne se sentait plus tant en danger. Il arrive de cette façon à son repaire et trouva la porte ouverte. Il y entre tout à cheval comme il était. Et il se trouva quand il y arriva qu'il n'y trouva pas de sergent ni d'homme qui puisse l'aider. Et ceux qui le poursuivaient pour l'occire entrent à sa suite. Et quand il les voit venir, il descend de son cheval et entre dans une chambre où Lancelot gisait tout habillé. Et les deux autres descendent aussi et laissent leurs chevaux au milieu de la salle et entrent dans la chambre après lui. Et quand Bliant voit qu'il ne pourra se protéger d'eux, il met la main à son épée et se prépare à défendre son corps comme quelqu'un qui ne se laissera pas tuer tant qu'il pourra l'empêcher. Et ceux-là, sûrs de ce qu'il n'a trouvé personne en ces lieux qui pourrait leur nuire en rien, et qui sont deux et lui seul, l'assaillent avec une grande vigueur. Et il se défend du mieux qu'il peut mais il avait été tellement blessé que sa force en était très amoindrie. Et pour cela il a une grande crainte que cette fois-ci il meure.

Quand Lancelot voit devant lui la mêlée démarrer si fort, pour tout fou qu'il soit encore et dépourvu de raison, il reconnaît Bliant qui avait bien agi envers lui à de nombreuses reprises, et il sut que les autres voulaient le tuer. Il en est si énervé qu'il veut sauter d'où il se trouve pour l'aider, quand il sent alors les anneaux de fer qui étaient autour de ses chevilles et qui le blessent durement. Il s'arrête alors dans sa colère et prend les anneaux à deux mains et les tire avec un tel acharnement qu'il délivre ses deux pieds, car il les rompt en un rien de temps. Mais il en a les deux [L235d] mains toutes sanglantes et la peau des doigts déchirée par la force qu'il avait dû y mettre en tirant. Quand il est délivré des anneaux, il n'a pas assez de présence d'esprit pour prendre une épée ou un écu, qui lui serviraient bien à se protéger cette fois, car dans la chambre il y en avait en abondance, mais court en fait tout désarmé sur l'un des deux chevaliers. Il le saisit au heaume et le tire si fort vers lui qu'il le fait basculer et l'envoie s'écraser par terre, qu'il le veuille ou non. Puis il l'agrippe au poing et lui prend l'épée qu'il tenait et le laisse étalé au sol, bien persuadé de s'être brisé le coup dans la violente chute qu'il venait de subir. Et il va vers l'autre et lui donne un si grand coup sur le heaume que nulle armure ne peut lui éviter une plaie, merveilleusement grande et profonde. Et quand il se sent malmené ainsi, il regarde et voit cet homme tout désarmé qui l'avait frappé, et [S245d] s'émerveille fort : comment se peut-il qu'il ait

⁴³ Litt. *de si grant cuer et de si grant volenté*.

⁴⁴ Litt. *cuivert* « Paysan non libre, serf », par extension « Individu ignoble, infâme, misérable ».

le courage de faire cela ? Il en devient tout ébahi. Et malgré cela, puisqu'il l'a blessé et qu'il veut s'en venger, il lève son épée pour le frapper sur la tête, mais Bliant ne le permet pas, mais hausse son épée à lui, et le frappe si durement qu'il lui tranche le bras, entre le coude et l'épaule. Et quand celui-ci sent qu'il a été estropié, il tourne casaque et fuit à grande allure. Et quand l'autre, à qui Lancelot avait volé l'épée, se fut relevé, et qu'il vit que leur attaque avait tourné à la déconfiture⁴⁵, il se jette hors de la chambre et rebrousse chemin, fuyant, il arrive à son cheval et monte dessus aussi vite qu'il le peut. Et son frère en fait de même, car il éprouvait une grande peur de subir encore pire, et ils quittent donc le lieu de cette manière, pour préserver leur vie. Et Lancelot reste là et se recouche dans son lit. Et Bliant qui est très content de cette bonne aventure se désarme quand il voit qu'ils sont partis et attend [L236a] jusqu'à ce que ses sergents reviennent de l'extérieur, eux qui ne savaient encore rien de cette affaire ; Il ne leur en dit rien non plus, et n'en parla pas avant le soir, quand son frère vint chez lui.

Cette nuit-là, Bliant fit manger Lancelot avec lui, et tandis qu'ils mangeaient, Belistant regardait le sang qui coulait des mains de Lancelot, lui qui avait la peau des mains toute déchirée et les mains dépecées. Il les montre à Bliant et lui dit :

— Regardez, beau frère, comme notre fou saigne fortement. C'est certes un grand péché qu'a commis celui qui l'a blessé ainsi.

— Au nom de Dieu, mon frère, dit Bliant, je ne m'étonne pas qu'il soit blessé, mais je suis plus ébahi que par tout ce que j'ai pu voir, de comment il a pu faire ce qu'il a fait, car ne j'ai jamais vu un homme indisposé accomplir de si grandes merveilles que celles qu'il a faites aujourd'hui. Et je vous dirai lesquelles.

Alors ils lui raconte comment les deux frères l'avaient chassé jusqu'à la chambre et qu'ils l'auraient tué sans délai si ce n'était pour lui, qui pour le secourir a rompu ses anneaux à force de ses deux mains, puis a pris l'épée d'une des deux chevaliers et les aurait tué tous les deux s'ils ne s'étaient enfuis. « Ainsi me secoura-t-il de la mort qui m'attendait si sa prouesse ne m'avait pas aidé et bénéficié. »

— Ha ! Dieu, quel dommage qu'il n'ait plus toute sa tête. En vérité, je ne croirai plus jamais rien s'il n'a pas été un des meilleurs chevaliers du monde.

Les deux frères parlent ainsi de Lancelot, et ils souffrent beaucoup de ce qu'il ne le reconnaissaient pas et qu'ils ne savaient pas d'où il venait. Et le seigneur du lieu dit alors qu'il ne l'enchaînera plus [L236b] car il se tient assez tranquille. Et, à n'en pas douter, il était tout le temps aussi silencieux et aussi paisible que s'il disposait de toute sa raison, et il ne parlait jamais non plus, sinon [très rarement], par aventure. Mais ce qui le tuait surtout c'est qu'il ne mangeait et ne buvait qu'en très petites quantités, et c'est la chose qui le garda malade le plus longuement. Lancelot resta deux ans dans cet état, avec Bliant, où il avait complètement perdu la raison et la mémoire et ne savait ce qu'il faisait, et dans cet intervalle de temps il ne vint jamais chez eux d'homme qui le connût ou qui eût su son nom, car lui-même ne le savait plus. Mais parmi tous ceux qui se trouvaient là, c'est le nain qui en avait le plus piété, parce qu'il le voyait si bel et bien, et disait tous les jours :

⁴⁵ Litt. *la desconfiture estoit tournée sur eux*.

— Je ne croirai jamais plus rien de ce que je vois si ce fou n'est pas un homme très noble⁴⁶, car il en a bien trop l'air.

Au début d'un hiver, il advint que par-devant le tour où il mangeait avait passé un sanglier sauvage et à sa suite venaient plusieurs chiens, grands et merveilleux, qui voulaient l'attraper, mais sur sa route il se défendait bien et leur faisait souvent face. Mais après les chiens ne venaient pas de chasseurs⁴⁷. Lancelot était aux créneaux de la tour et quand il vit que le sanglier⁴⁸ passait ainsi devant lui, il fut saisi par le désir de lui courir après, et il descend donc aussitôt et parvient à la porte où se trouve un cheval muni d'une selle et une lance posée contre le mur avec une épée qui pendait à l'arçon de la selle. Il vient au cheval et saute en selle avec une grande agilité et sort du lieu pour s'en aller à la poursuite du porc, éperonnant autant qu'il peut. Et le nain avait vu tout cela, comment il avait sauté sur le destrier et comment il était parti de là, et il est bien conscient que c'est à la poursuite du porc. Il ne prend pas cela du tout à la rigolade. Et pour cela, il se dit qu'il le suivra [L236c] pour voir ce qu'il adviendra. Il se rend auprès de son roussin et monte dessus, et s'en va en piquant des éperons après Lancelot. Mais malgré toute sa force, il ne peut l'atteindre, car il s'était déjà bien éloigné. Et Lancelot qui fonce après le sanglier aussi vite que son cheval le permettait, se jette [L246b] dans la forêt. Et le sanglier avait déjà pénétré là où elle était le plus touffue, et Lancelot le suit, du plus près qu'il peut, criant et excitant les chiens à force, avançant ainsi tant est si bien qu'il parvient dans une vallée. Alors le sanglier s'arrête et fait face au chien, ripostant, si bien qu'il en tua plusieurs en un rien de temps.

Et Lancelot qui les suivait fonce sur le porc, la lance étendue, et le frappe si durement que la lance vole en éclats, mais sans faire le moindre mal au porc. Et lui qui est enragé frappe le cheval dans le flanc, si durement qu'il le pourfend complètement et l'abat sur le chemin. Et Lancelot bondit maintenant à l'assaut, avec assez de bon sens pour porter la main à son épée et la sortir du fourreau. Et le sanglier accourt et l'atteint à la cuisse, lui faisant une plaie grande et merveilleuse. Et il le frappe alors de l'épée avec une telle violence, qu'il lui fait voler la tête. Mais il se sent tellement amoché par la plaie qu'il a reçue qu'il ne peut ni avancer ni reculer, mais reste sur place, très angoissé et tourmenté. Il s'assied sous un arbre, mais n'est pas assez sensé pour étancher sa plaie, qui ne cesse de saigner abondamment. Et quand vient l'heure de none, il advint qu'un vieil et ancien hermite, et très brave avec ça, passa devant lui. Quand il trouva le sanglier tué et les chiens gisant tout alentours, parmi lesquels un grand nombre de morts et de blessés, et que de l'autre côté il vit Lancelot, qui était allongé sous un arbre, si blessé qu'il n'avait la force de remuer, il se dirige [L236d] maintenant vers lui et le salue très humblement. Et lui, qui ne comprend rien à rien et qui a perdu tous ses moyens⁴⁹, ne lui répond pas. Et le [S246c] brave lui demande ce qu'il a.

— Je suis, dit-il, blessé.

⁴⁶ Litt. *si cest fol n'est gentil homs durement*. Asher : « if this madman isn't very well-born. »

⁴⁷ Les manuscrits mentionnent au contraire qu'à leur suite viennent des chasseurs, Bogdanow postule une erreur au vu de la suite du texte.

⁴⁸ Litt. *porc*.

⁴⁹ Litt. *Et cil qui a riens n'entent ne nul bien ne savoit*. Asher traduit : « Lancelot, who understood nothing and was barely conscious [...] » Dans la scène du *Lancelot propre* qui inspire celle-ci, « *Et cil qui nul bien ne savait ne respont mot.* » est traduit « Et Lancelot qui avait perdu tout usage n'ouvrir pas la bouche. » (*Livre du Graal*, II.786)

— Et qui vous a blessé, beau sire ?, dit-il.

Et il est si simplet qu'il ne parvient à rien lui dire, mais juste à pointer la bête.

— Seigneur, dit le brave, vous êtes mal barré si vous ne recevez pas de soins prochainement, car vous avez perdu trop de sang. C'est pourquoi je vous implore, si vous pouvez le faire, que vous veniez jusqu'à ma maison qui est près d'ici. Là, vous pourrez trouver de quoi guérir cette plaie.

— Barrez-vous de là, dit-il, car je n'ai pas de problème.

— Ha ! Seigneur, dit-il, par Dieu, qu'est-ce que vous dîtes ? Si Dieu me conseille, je crois bien que vous êtes mort [occis].

Quand Lancelot entend les paroles qu'il prononce, cela l'agace profondément. Il prend l'épée qui gisait devant lui et la lève pour frapper le brave, mais celui-ci se retire en arrière. Et quand il voit qu'il ne peut l'atteindre, il la lui lance à la tête et croit bien le toucher, mais il l'esquive. Et alors l'ermite s'aperçoit bien et reconnaît clairement qu'il a perdu la raison et veut le tuer, et il est saisi d'une bien plus grande pitié qu'il ne ressentait avant, car il voit que c'était un bel homme. Et alors que le brave se tenait ainsi devant Lancelot, trop égaré, en homme qui ne voyait pas ce qu'il pouvait faire, voilà qu'arrive le nain qui suivait Lancelot. Et quand il le trouve blessé, il en est gravement peiné et dit :

— Ha ! Hélas ! Il est mort de par une négligence dans notre garde.

Et le brave lui demande :

— Nain, de qui s'agit-il ? Le connais-tu ?

— Si Dieu m'aide, dit-il, pas du tout. Je ne sais pas qui il est, et je ne sais rien sur lui, sinon que c'est un homme qui a perdu la raison et qui a résidé chez mon seigneur depuis deux ans et quelques, mais nous n'avons jamais su la vérité [L237a] à son sujet. Maintenant, cela me tombe dessus : si mon seigneur parvient à savoir qu'il a été blessé de cette façon, il m'en voudra car il était sous ma garde.

Alors il descend de son roussin et demande à Lancelot s'il voudrait monter. Et il dit qu'il montera et se redresse à grands renforts de tourments. Et quand il a grimpé dessus avec difficulté, le brave homme le mène à son ermitage qui était assez proche, et le nain s'en va avec eux, en homme qui n'osait pas retourner chez lui parce que Lancelot, qui était sous sa garde, était blessé. Quand ils y sont arrivés, deux braves hommes qui demeuraient là en ermites leur témoignèrent une grande joie. Avant d'y entrer, ils avaient été de très bons chevaliers, et étaient frères germains, et ils étaient entrés dans l'ermitage à cause d'une infortune qui leur était advenue. Un des deux connaissait beaucoup de choses sur la guérison des plaies et s'en chargea tant et si bien par amour de Dieu qu'il le guérit et [S246d] qu'il en concevait une très grande pitié chaque fois qu'il le regardait, car il voyait que c'était un bel homme et qu'il avait perdu la raison.

Un jour, il commença à le regarder très consciencieusement et l'examina d'une telle manière qu'il reconnut qu'en vérité c'était monseigneur Lancelot du Lac. Et il commença alors à battre ses

paumes et à manifester la plus grande douleur du monde, et à dire si haut que tous les autres l'entendaient :

— Ha ! Hélas ! Quelle douleur et quel dommage, que le plus brave homme du monde soit perdu par une telle infortune !

Les autres se rassemblent autour de lui et lui demande pourquoi il mène ce deuil.

— Je le mène, dit-il, parce que je vois toute la chevalerie et toute la prouesse gâchée dans le corps d'un seul homme, et c'est la plus grande infortune qui fut de mon temps dans le royaume de Logres.

Ils réalisent aussitôt qu'il a reconnu l'homme qui a perdu la raison et ont très envie de savoir de qui il [L237b] s'agit. Ils le lui demandent et il leur répond :

— Je vous dit, dit-il, qu'il a été le meilleur chevalier du monde qui n'ai jamais porté les armes dans le royaume de Logres, et le chevalier dont le roi Arthur souffrira le plus en apprenant cette nouvelle. Et si vous ne savez pas son nom, je vous le dirai. Sachez que c'est monseigneur Lancelot du Lac, le meilleur d'entre les bons.

Et quand les autres entendent ces paroles, ils commencent à se lamenter et à le regretter et il disent :

— Ha ! Dieu, une si grande douleur et un si grand dommage ! Seigneur Dieu, pourquoi permettez-vous qu'advienne une si grande infortune comme celle de ce brave homme qui avant cela faisait trembler le monde entier devant [S247a] lui par sa chevalerie ?

Ils se plaignent et le regrettent assez, comme ceux qui ne pouvaient en faire plus. Et le nain en pleure très tendrement. Et il regarde alors le nain, et quand il le voit pleurer, il lui demande :

— Pourquoi tu pleures ?

Et il lui répond tout en pleurant :

— Ha ! Seigneur, je pleure pour vous, comme tout le monde devrait le faire.

Et il ne s'en soucie pas le moins du monde qu'il lui dit, en homme qui était devenu l'être le plus simplet du monde. Il demeura tant en cet endroit avec les braves qu'il fut guéri de la plaie que le sanglier lui avait infligée. Un soir qu'ils s'étaient couchés et qu'ils dormaient, et le nain avec eux, Lancelot sortit de là et partit dans la forêt, suivant un sentier qui traversait la forêt. La lune brillait clairement, ce dont il se réconfortait beaucoup. De cette manière, il erra toute la nuit à pied, ne sachant où il allait ni ce qu'il faisait, et le lendemain de même. Cette manie d'avancer lui dura trois mois entiers. Mais ce n'était pas en ligne droite qu'il allait, car quand il atteignait un endroit où il trouvait quelque chose qui lui plaisait, il y restait bien dix jours, ou douze. Et de même à une fontaine qui se trouvait au milieu de la forêt, où les bergers séjournraient avec les bêtes de la forêt [L237c] qu'ils gardaient, il resta là bien deux mois entiers parce qu'il lui donnaient chacun de leur pain, parce qu'ils voyaient qu'il était fou. Il se comporta ainsi deux mois, avec les bergers, mais son état s'aggrava grandement durant cette période et il devint noir et foncé, et maigrit. Et la chose qui lui fit le plus de mal là c'est qu'il lui volèrent sa robe et ses souliers, si bien qu'il resta

pied nu et braie et en chemise. Et pour se payer sa tête⁵⁰, les bergers le tondirent, si bien que nul ne le vit qui aurait pu le reconnaître ainsi. Un jour un des bergers lui demande :

— Dis-moi, fou, quel est ton nom ?

Et il lui dit, comme prononcé par sa bouche, mais sans que cela passe par sa raison⁵¹ :

— J'ai pour nom, dit-il, Lancelot du Lac.

Alors ils se mettent à rire et disent :

— C'est vrai que vous ressemblez bien à ce bon chevalier que l'on appelle monseigneur Lancelot du Lac.

Et il répond :

— Je ne lui ressemble pas, je suis lui.

Les bergers répétèrent ces paroles pour rigoler à un ermite qui résidait non loin. Et Lancelot avait passé de nombreuses nuit devant son logis, mais le brave homme n'était pas assez courageux non plus pour le laisser entrer une seule fois dans son logis, car il croyait bien qu'il le tuerait s'il restait avec lui seul à seul, parce qu'il le voyait forcené à ce point. Il advint donc que quand les bergers lui eurent dit cela, non pas pour qu'il le croie, mais pas plaisanterie, il ne le prit pas à la rigolade, mais réfléchit et le prit au sérieux. (Il s'en alla par la suite à la cour du roi Arthur [S247b] mais ce fut longtemps après). Et pour les tourments que Lancelot avait soufferts en forcené ici, cette fontaine fut depuis baptisée la Fontaine de Lancelot. Et ce nom lui durera tant que durera la chrétienté en Angleterre.

Lancelot resta dans une telle pauvreté et un tel inconfort, de nuit vers l'ermitage et de jour vers la fontaine avec les bergers [L237d] pendant la moitié d'une année, et plus. Il avait tant de mal à boire et à manger que quand il pouvait s'emparer d'une bête par aventure, il la tuait et en mangeait la chair toute crue, et la peau avec — il en était réduit à cela, forcené et enragé par la faim. Mais maintenant le conte cesse de parler de lui et revient à Erec pour raconter comment il s'en est sorti du Château aux Dix Chevaliers.

⁵⁰ Litt. *assoter*, traiter comme un sot

⁵¹ Litt. *Et il ly dist ainsi comme la bouche ly porta, mais non mie par sens qu'il eust*

V. Comment monseigneur Erec abattit monseigneur Gauvain et le laissa au Château des Dix Chevaliers

Le conte dit qu'après qu'Erec eut guéri de la plaie que Hector lui avait infligée, comme le conte l'a déjà raconté, il resta sur place bien trois mois ou plus, et pas une fois ne put-il quitter les lieux, ni voir la demoiselle, celle pour qui toutes ces choses avaient été commencées, et c'était la chose qui le peinait le plus, car on la louait tant pour sa beauté qu'il aurait volontiers voulu la voir, si cela avait été possible. Il demeura donc là, de cette façon seigneur et maître de toutes choses du lieu, à l'exception seulement de la demoiselle, libre de boire et de manger à son aise, mais pas de passer la porte, sous peine de se parjurer, s'il ne lui fallait pas d'abord combattre. Il advint que l'aventure amena dans ces lieux monseigneur Gauvain, tout seul et sans compagnie [S247c] armé de toutes ses armes et prêt à la bataille, s'il devait trouver quelqu'un qui l'attaque, comme cela était attendu pour un chevalier errant. Quand il arriva auprès des tentes et qu'il entendit parler de la coutume qui s'y tenait, qu'il lui faudrait combattre dix chevaliers s'il voulait passer, il dit que cette coutume était assez fastidieuse et périlleuse pour les chevaliers qui passaient là, et demande si qui que ce soit était déjà parvenu à y passer par la force.

— Oui, dit [L238a] un homme, deux chevaliers seulement y sont passés avec honneur, mais tous les autres que l'aventure y a apportés y ont été soit morts soit vaincus.

— Or qu'il en advienne, dit-il, comme Dieu le voudra. Puisque d'autres y sont passés, je tenterai l'aventure, car si je faisais demi-tour on m'en tiendrait rigueur pour ma faiblesse et ma couardise, tout le restant de ma vie.

Alors monseigneur Gauvain descendit de cheval pour vérifier que rien qu'il aurait pu arranger ne laissait à désirer quant à ses armes ou son cheval. Et quand il a harnaché son cheval et équipé ses armes du mieux qu'il put, il voit sortir des pavillons un chevalier qui lui crie, très fort :

— Il vous faut jouter, seigneur chevalier ! Gardez-vous de moi !

Alors il dirige la tête de son cheval vers lui, et lui donne sur l'écu un si grand coup qu'il fait voler sa lance en écarts. Et monseigneur Gauvain, qui le frappe de toute sa force, l'emporte à terre à la renverse, gravement blessé d'une plaie qu'il lui avait faite au côté gauche. Il retire [de son corps] sa lance, qui était encore entière, et prend de l'élan envers un autre qui était déjà pratiquement équipé pour la joute, et le frappe si durement qu'il l'emporte du cheval à terre. Que vous dirais-je ? Il en advint si bien pour monseigneur Gauvain qu'il n'y eut pas un seul des dix chevaliers qu'il échoua à abattre, l'un après l'autre sans faillir, et ils ne le blessèrent pas en dehors du neuvième et du dixième. À n'en pas douter, ces deux, qui joutèrent en dernier contre lui le frappèrent, en sorte que tous deux lui firent une plaie large et profonde. Et malgré cela, il se maintint si bien qu'ils ne parviennent pas à le faire bouger de sa selle. Au contraire, lui les abattit assez rapidement. Mais jamais vous n'auriez vu une si grande agitation ni entendu un si grand tumulte que celui que faisaient les gens du château à chaque chevalier qu'ils voyaient tomber, et ils s'en émerveillaient fortement. Et quand il les eut abattus tous [L238b] les dix, il crut qu'on l'en tiendrait quitte ainsi et il allait partir, lorsque survint Erec, frais et dispos, sain et libre, et désirant l'affronter, armé de toutes ses armes et monté sur un grand cheval, frais, fort et rapide. Et quand

il voit monseigneur Gauain, qu'il ne [S247d] reconnut pas, et pourtant il l'estimait beaucoup en son cœur de par les prouesses qu'il l'avait vu accomplir. Il lui crie dès qu'il a passé la porte :

— Gardez-vous de moi, seigneur chevalier, car je vous défie !

Et quand monseigneur Gauain voit qu'il lui faut jouter, il n'en est pas très heureux, car, étant gravement blessé il aurait davantage besoin de se reposer que de se battre. Et malgré cela, puisqu'il voit qu'il doit le faire, il prend sur lui et s'acharne, par peur de la mort, et prend de l'élan envers Erec à aussi grande allure que son cheval le peut. Et l'autre qui avait bien envie de l'affronter, et qui n'était pas rompu ni fatigué, le frappe de toute sa force, si fortement qu'il lui perce son écu et son haubert et lui enfonce le fer dans sa lance dans son épaule. Il l'embroche bien et le porte tout enferré à terre, lui et son cheval, et quand il le voit à terre, il lui dit alors :

— Sur ce, je m'en irai, seigneur chevalier, Dieu merci, et vous, qui êtes venus ici, y resterez à ma place, et serez le seigneur de ce château, et de toute cette terre. Et certes, cette seigneurie ne me plaît pas tant que ça, au point que je préfère m'en aller que de rester.

Et alors il s'en va à aussi grande allure qu'il peut tirer du cheval, sans jeter un regard au château ou à ceux qui s'y trouvent, non, il les confie tous à ce chevalier. Et quand les gens du lieux voient qu'il n'a pas envie de revenir et qu'il s'en va pour de bon, ils se rendent auprès de monseigneur Gauain qui gisait encore à terre, blessé très gravement, alors ils le prennent et l'emportent au château et le traitent aussi bien que [L238c] s'il avait été le père de chacun d'entre eux, et ils lui firent prêter le serment qu'il garderait et maintiendrait et eux et le château et leur honneur, dans la mesure de ses capacités. Et il fit ce serment quand il vit qu'il ne pouvait y couper, mais il fut très peiné et énervé de voir qu'il devait faire ainsi.

De la façon que je vous ai raconté, Gauain resta au Château des Dix Chevaliers, de la même manière que les autres avant lui. Et Erec, qui s'en était libéré du mieux qu'il avait pu, et qui ne savait pas encore que c'était monseigneur Gauain qu'il avait abattu, chevauche tant, maintenant qu'il s'est séparé de lui, qu'il parvint à la Fontaine des Merveilles. Cette fontaine sourdait d'une roche et tombait sur un récipient d'argent, grand et merveilleux, et à partir de ce vaisseau, l'eau se répandait sur la prairie. [S248a] Et sachez que la fontaine était entourée d'arbres, parmi les plus beaux du monde. Et devant se trouvait un pin où vous auriez pu trouver, en tous temps appuyées dessus, des lances, grosses et fortes, et des écus, jusqu'à bien quarante, qui y étaient pendus par leurs lanières. Et si quelqu'un me demandait à quoi servaient les écus et les lances, je lui répondrais d'après ce que la véritable histoire raconte. Vers cette fontaine se réunissaient très souvent les chevaliers du pays pour venir se mesurer aux chevaliers errants. Et quand il advenait qu'ils parvenaient à vaincre un chevalier de la maison du roi Arthur, ils lui prenaient son écu et le pendaient à l'arbre, avec leur propre écu à côté, puis lui faisaient promettre qu'il ne se protégerait plus d'un écu tant qu'il n'aurait pas vaincu un autre chevalier au combat. Et à cause de cela, peu de chevaliers y venaient sans y trouver une aventure. Mais ce n'est pas pour ce que je vous ai raconté qu'on l'appelait la Fontaine des Merveilles, mais plutôt parce que personne n'y venait sans y trouver le courroux ou la douleur, pour lui-même ou pour autrui. Il s'énervait pour autrui, car jamais on n'y venait sans y découvrir que l'homme qu'il aimait le plus au monde y avait été tué ou vaincu. Mais de l'autre côté, il en était aussi joyeux, car s'il haissait fortement un chevalier, il n'aurait pas quitté la fontaine sans l'avoir repéré. Ainsi avait œuvré l'Aventure, de sorte que

chacun qui s'y rendait était [à la fois] joyeux et peiné : joyeux que son ennemi s'y trouvait et peiné d'y voir son ami, si celui-ci n'était pas emprisonné ou malade. Et cette merveille dura jusqu'à la venue de Galaad, le très bon chevalier, qui savait vraiment comment cette merveille en était d'abord venue à exister⁵².

Quand Erec vint à la fontaine, il vit dans la prairie jusqu'à bien vingt tentes tendues que ceux du pays y avaient fait dresser car ils ne cessaient d'y venir fréquemment pour se mesurer contre les chevaliers errants. Il ne se dirige pas vers les tentes, mais se rend tout droit à l'arbre, de par les écus qu'il voit y pendre. Et quand il les a un peu regardés, il en reconnaît déjà dix qui tous étaient de la maison du roi Arthur, mais il n'y en avait pas de la Table Ronde, en dehors d'un seul, et c'était l'écu de son père, qu'il reconnaît véritablement. Alors il en est très courroucé et dit :

— Ha ! Pauvre de moi ! Je ne sais que dire ! Mon père était ici, je le vois clairement. Maintenant, je ne sais que croire à son sujet, s'il y est mort, ou s'il a seulement été vaincu au combat.

Et alors qu'il disait ces mots, il regarde [S248b] en face et voit venir l'homme du monde qu'il haïssait le plus : c'est Mordred, le frère de monseigneur Gauvain. Et si quelqu'un me demandait d'où lui venait cette haine, je lui dirais comme je l'ai trouvé écrit qu'il le haïssait de cette façon car il avait tué traîtreusement un de ses cousins germains. Ainsi était [L239a] Erec, peiné et joyeux : peiné de ce qu'il ne savait que penser du sort du roi Lac, son père, et joyeux de ce qu'il voie devant lui son ennemi qu'il haïssait tant ; car il est bien d'avis qu'il est arrivé au moment et au lieu idéal pour se venger. Alors il lui crie :

— Mordred, vous me fîtes retirer de la quête de monseigneur Lancelot, et dîtes que je n'étais pas de taille à devoir en faire partie. On va bien voir sous peu qui est le meilleur chevalier entre nous deux, car je vous déifie.

Quand Mordred entend Erec, il le reconnaît à son écu. Il voit qu'il lui faut jouter, car s'il le refuse, il serait honni ; et il dirige donc la tête de son cheval vers lui, et vient à son encontre la lance en avant. Et l'autre qui vient avec colère et force, le frappe si violemment qu'il l'emporte des arçons et l'envoie à terre. Et dans la chute la lance se brise mais il ne lui fait pas d'autre mal. Et quand Mordred se voit à terre, il se relève en homme qui était assez vif et preux, et est fort peiné de cette aventure – il porte la main à son épée et s'équipe pour défendre son corps, en homme qui voit bien qu'il lui faut le faire. Et quand Erec le voit à terre, il met pied à terre pour qu'on n'en fasse pas un motif de honte à son encontre d'avoir assailli un homme à pied alors qu'il était à cheval. Et quand il a attaché son cheval à un arbre, il se rend à grands pas vers Mordred, l'épée dressée et son écu brandi devant lui, alors il lui donne sur le heaume un aussi grand coup [S248] qu'il est capable d'asséner par le haut. Et Mordred, qui était assez preux, l'encaisse très bien, et ne montre pas non plus aux coups qu'il lui lance qu'il le craint beaucoup, car il n'en était rien. Et malgré cela il n'était pas tout à fait d'aussi grande prouesse que ne l'était Erec.

Ainsi commença la lutte des deux chevaliers, vicieuse et cruelle, qui dura de l'heure de prime à l'heure de tierce. Et alors Mordred fut très fatigué et très ralenti, et la prouesse [dont il faisait montre au début avait bien été entamée], car il avait trouvé Erec preux et vif en tous points ;

⁵² Ceci n'est pas raconté dans les textes que nous connaissons.

aussi il y a [L239b] beaucoup de choses qu'il aurait données sur le champ pour être délivré honorablement de cette bataille, car il n'avait jamais eu aussi peur de [sortir d'un combat] couvert de honte que présentement. Ainsi se présentaient les postures très différentes des deux chevaliers, car l'un est sûr de mener son ennemi jusque dans ses derniers retranchements, s'il ne joue pas trop de malchance, tandis que l'autre a peur et craint de perdre sa tête, car il sait bien que celui qu'il combat le hait mortellement. Cette peur le pousse à s'acharner et défendre son corps par-delà ses forces, il tente donc le tout pour le tout contre celui dont il sait bien qu'il est meilleur chevalier que lui. Il se défend tant de cette façon que son épée se brise juste avant la garde, et que la poignée lui reste en main alors que la lame vole sur l'herbe [à leurs côtés]. Et quand il voit cela, il en est si ébahi qu'il ne sait quoi dire et s'arrête tout éperdu. Et Erec lui dit alors :

— Mordred, te voilà perdu. Maintenant, il faut que tu t'avoues vaincu si tu ne veux mourir.

Et lui répond alord :

— Si je m'avouais vaincu dans cette bataille, tu n'en acquérrais ni louange ni récompenses si ceux de la maison de mon oncle apprenaient la vérité sur ce qui s'est passé, car puisque mon épée a défailli par une telle tournure des évènements⁵³, comme tu l'as vu, et que je n'ai pas de quoi me défendre, tu ne dois pas croire que tu m'as vaincu, mais que mon épée m'a failli à un moment critique. Cela vaut autant de s'en prendre à moi maintenant que d'attaquer un désarmé. Voilà l'honneur que tu aurais conquis par cette victoire.

Quand Erec entend ces paroles, il dit, très énervé :

— Cela me pèse que cette bataille ait déraillé si tôt, car certes je t'aurais coupé la tête de la même manière que tu avais tué Driadan, mon cousin, à qui mon père avait donné l'épée. Va-t-en donc, je te prie, car ici je garantis [ta sécurité], mais si je te trouve ailleurs équipé de tes armes, je ne réponds de rien et ne te protégerai pas plus que je ne le faisais avant.

Et celui-ci va alors immédiatement à son cheval et l'enfourche. [L239c] Et quand il veut quitter les lieux, Erec lui dit :

— Dis-moi Morderd, as-tu trouvé en ce lieu ce qu'on dit que chacun y trouve ?

Et il lui demande ce que c'est.

— C'est, dit-il, que tu [S248d] y aurais [trouvé à la fois la joie et la douleur].

— Certes, oui, dit-il, je ne serai jamais plus joyeux que je ne l'ai été, ni ne souffrirai plus que je le suis encore, car vois à cet arbre pendre l'écu d'Agravain, mon frère, l'homme du monde que j'aime du plus grand amour. Et parce qu'il y pend, je sais véritablement qu'il a été vaincu ici. Et par autre chose j'ai reçu une telle joie que jamais je ne pourrais en ressentir une plus grande.

Et quand il a dit ces mots, il s'en retourne en piquant des éperons, si amoché qu'il aurait bien eu besoin de s'arrêter, car il avait au corps sept plaies dont la plus petite était déjà assez dangereuse. Et malgré ces blessures, il ne s'inquiétait pas outre mesure, puisqu'il s'était échappé, mais disait

⁵³ Litt. *par telle aventure*

qu'il aura l'occasion de venger ces forfaits et maudit Erec en proférant de violentes menaces, et dit qu'il ne ressentira jamais plus la joie avant de lui avoir tranché la tête.

Ainsi s'en va Morderd, blessé et tourmenté, en homme qui a reçu sa dose de hontes et d'injures. Et Erec qui était resté devant la fontaine pour apprendre la vérité quant à son père, regarde continuellement l'écu qui était pendu au milieu des autres, il en est tellement mal, tellement inquiet, qu'il ne sait ce qu'il pourrait faire, car si son père y a été tué, il ne ressentira plus jamais la joie. Et s'il y a seulement été vaincu, il ne sera jamais plus joyeux avant d'avoir tranché la tête de celui qui était venu à bout de son père, car il pense bien que ce devait être un des chevaliers du pays qui lui avait infligé cela. Ainsi songe-t-il, ainsi spéculé-t-il en lui-même, car il ne peut encore en savoir la vérité. Et alors qu'il se tenait ainsi [L239d] devant l'arbre, profondément perdu dans ses pensées, voilà qu'arrive à grande allure une demoiselle sur un petit palefroi noir qui dévale à travers la prairie dans sa direction. Et lorsqu'elle voit Erec si pensif, elle s'arrête devant lui et lui dit :

— Seigneur chevalier, je sais bien à quoi tu penses, mais jamais tu n'aurais de nouvelles de ce que tu cherches et de ce à quoi tu penses, si tu ne passes pas par moi, car il y a présentement peu de gens au monde qui connaissent la vérité là-dessus aussi bien que je la connais.

Quand il entend ces paroles, il en est très joyeux, car il croit bien qu'elle lui dira maintenant des nouvelles de cette affaire, puisqu'il lui en demandera. Et il lui dit alors :

— Ha ! Demoiselle, puisque vous savez ce que je cherche et ce à quoi je pense, je vous prie donc sur votre courtoisie et votre honneur, et pour que je sois désormais votre chevalier tout le restant de ma vie, que vous m'informiez d'où je pourrais trouver celui que je cherche et que vous me disiez la vérité sur où se trouve mon père. Je vous promets qu'après [S249a] que vous m'auriez instruit de ces deux choses, il n'y a rien que vous ne pourriez me demander de faire, dussé-je y trouver la mort.

— Comment pourrais-je vous croire ?, dit-elle.

— Comment ? Que plus jamais Dieu ne m'aide, dit-il, si je vous mentais.

— Des serments tels que celui-ci, ceux de la Table Ronde en ont déjà fait maintes fois, mentant avec déloyauté afin de tromper assez fourbement les demoiselles.

— Certes, demoiselle, dit Erec, cela me pèse chèrement qu'ils mentent ainsi car de la bouche de chevaliers aussi bons qu'eux il ne devrait rien sortir sinon la vérité, car Dieu et la vérité les maintiennent dans la haute renommée où ils se trouvent.

— Puisqu'ils mentent, dit-elle, je sais bien que vous mentiriez aussi facilement, car de même que vous n'êtes pas aussi bon chevalier qu'eux, vous seriez [L240a] encore moins motivé à défendre la vérité qu'eux.

Et quand il entend ces mots, il en ressent trop de honte et répond tout aussitôt :

— Demoiselle, s'il s'avère que j'ai fait mentir des engagements que j'ai promis, je m'en garderai désormais, sans [invoquer comme excuse] le fait fait je ne suis pas de grande prouesse, mais en m'en tenant à ce que doit faire un chevalier.

Et alors il tend ses mains vers le ciel et jure à Dieu en tant que loyal chevalier que jamais il ne fera de promesse sans la tenir, quand bien même il devrait y laisser la vie. Par la suite, il s'en repentit chèrement qu'il ait promis une telle chose, et il aurait préféré y laisser sa tête que d'avoir fait ce vœu, car cela le conduisit à couper la tête de sa sœur, qui était une des plus belles jeunes filles du monde. Et la véritable histoire dit que de cet instant à sa mort, quand monseigneur Gauvain le tua pendant la Quête du Saint Graal, il n'avait pas une fois dérogé à sa parole depuis la promesse qu'il avait faite au Seigneur-Dieu. Ainsi Erec fut doté d'une grâce très merveilleuse, que les autres chevaliers de la Table Ronde n'avaient pas, car il ne voulut jamais mentir, quand bien même cela devait lui causer du mal, quitte à en mourir.

Car le jour où il avait, sur un malentendu, blessé Yvain aux Blanches Mains, et monseigneur Gauvain le suivait pour venger Yvain, celui-ci, une fois qu'il l'eut reconnu, ne croyait pas qu'il l'aurait tué, mais quand il lui demande la vérité, Erec, qui jamais ne mentait sur une chose qu'il savait, lui dit qu'il l'avait vraiment blessé, mais que c'était car il ne l'avait pas reconnu. Et monseigneur Gauvain, qui aimait trop Yvain aux Blanches Mains, quand il eut entendu la vérité, déifie maintenant Erec et l'attaqua alors qu'Erec était blessé de plus de sept plaies, et le tua de cette façon, dont il se fit blâmer très sévèrement, car puisque [L240b] Erec était compagnon de la Table Ronde, comme l'était aussi monseigneur Gauvain, qui donc n'aurait jamais dû porter la main sur lui. Et puisqu'il avai tfait ça, il en fut dès lors accusé d'être déloyal et parjure par Hector des Mares à la cour du roi Arthur, comme le raconte clairement le livre du Saint Graal⁵⁴.

Ainsi Erec fit le vœu le plus merveilleux qu'un chevalier ait fait, avant ou après lui. Et la demoiselle, quand l'entendit parler ainsi, elle répond :

— Vous en avez assez dit, seigneur chevalier. Maintenant, je vous dirai la vérité sur les deux choses que je vous ai promises. La première, ce doit être Lancelot dont vous êtes en quête, l'autre c'est à votre père [S249b] que vous devez songer si profondément.

— Vous dîtes bien, dit-il. Expliquez-moi donc, comme vous le devez.

— Volontiers, dit-elle. Tout d'abord, je peux vous dire que Lancelot est proche d'ici, à une journée d'ici, dans une forêt devant un ermitage, mais vous n'aurez jamais vu un homme aussi perdu que lui.

Alors elle lui raconte tout ce que le conte a déjà raconté, à la fois le dénuement et l'inconfort qu'il endure jour après jour. Quand elle lui a tout raconté, il répond, plein de souffrance :

— Ha ! Pauvre de lui ! Quelle douleur ! Ha ! Dieu ! Pourquoi avez vous permis qu'une telle chose arrive, que le plus brave homme du monde soit ainsi perdu par la disgrâce et la mésaventure ?

⁵⁴ Événements racontés dans la *Queste Post-Vulgate*, ce qui explique peut-être que ce paragraphe soit absent du BnF 112 puisqu'ils sont reproduits par la suite du manuscrit (t. IV, fol. 109d-113d) et que le copiste ne veut peut-être pas trop anticiper ces aventures. (Bogdanow, p. 176)

— Il en est ainsi, dit-elle, comme je vous le dis. Et si vous ne me croyez pas, je vous le montrerai avant que trois jours se soient écoulés, car j'irai aussi dans cette direction, non pas pour le voir mais pour autre chose. Maintenant je vous parlerai de votre père. Sachez qu'il vint ici, il n'y a pas plus d'un mois. Et quand il fut venu là, porté par l'aventure, il trouva dans cette prairie un chevalier contre qui il combattit. Et ce chevalier était de ce pays, et de si grande prouesse que par sa force il soumit totalement votre père [L240c] et il lui fit au moins sept plaies larges et profondes, de sorte qu'il laissa votre père comme mort à cet endroit. Et le roi [Lac] lui donna son écu et le pendit à cet arbre, comme vous pouvez le voir. Quand les frères d'une abbaye qui était non loin entendirent que cet endroit avait été le théâtre d'une bataille, ils s'y rendirent et quand ils eurent trouvé votre père blessé, ils l'emportèrent à leur repaire, et s'occupèrent de ses plaies. Vous pouvez encore le voir là-bas, si vous le souhaitez, puisqu'il y est resté jusqu'à présent, car il n'était pas guéri de ses plaies et ne l'est pas encore, mais il sera prochainement guéri, car les frères du lieu se sont beaucoup occupés de ses plaies. Voilà, je vous ai dis ce que je devais, et je m'en irai là quand il vous plaira car je n'ai plus la volonté ou le désir de rester ici, maintenant que j'ai fait ce que je venais chercher.

— Ha ! Demoiselle, dit-il, me direz-vous par contre, s'il vous plaît, qui était le chevalier qui vainquit mon père et m'enseignerez comment je pourrai le trouver, car mon cœur ne pourra jamais ressentir la joie à nouveau avant que mon père ne soit vengé.

— Le venger, dit-elle, ne vous en mêlez pas, car vous ne pourriez pas en faire autant que le roi [sic]⁵⁵ ne fit le jour même.

— Comment ?, dit-il. Dîtes-le moi, s'il vous plaît.

— Volontiers, dit-elle. Sachez que quand le chevalier qui vainquit votre père eut quitté les lieux après la bataille, il ne s'était pas éloigné de deux portées d'arc qu'Hector des Mares arriva ici. Et quand il reconnut votre père, il en fut trop peiné et dit [S249c] qu'il le vengerait, et il partit à sa poursuite à vive allure, et le combattit tant et si bien qu'il le tua et lui trancha la tête, qu'il alla présenter à votre père.

Quand Erec entend ces mots, et ces nouvelles, il en est si content qu'il dit :

— Béni soit monseigneur Hector, qui est un [L240d] des meilleurs chevaliers du monde, car il a vengé cette honte et bien d'autres depuis qu'il fut fait chevalier jadis. Et puisqu'il vint au terme de cette affaire que je voulais entreprendre, et que vous me dîtes que mon père est guéri des plaies de cette bataille, je renoncerai [pour l'heure] à le voir, et je vous accompagnerai, si vous le permettez, jusqu'à ce que vous m'ayez montré l'état et le comportement de monseigneur Lancelot. Et si je peux y remédier, je le ferai.

Et elle répond :

— Cela me plaît beaucoup que vous veniez dans cette direction, car il me plairait beaucoup que vous y apportiez un remède, si un remède est possible.

Et il dit qu'il n'y manquerait d'y aller en aucune façon.

⁵⁵ Comme elle le raconte ensuite, Lac est vengé par Hector, qui n'est pas roi, mais le texte donne bien *le roy*, qui ferait plutôt penser au roi Lac dans ce contexte.

Alors ils s'engagent sur leur chemin ensemble et chevauchent sur toute sa longueur. Et sachez que c'était la première semaine du carême. La nuit, il demeurèrent chez une veuve dame qui était parente de la demoiselle et qui les fournit dans son domicile de tous les biens dont elle disposait. Et alors la demoiselle dit à Erec :

— Erec, combien de temps se peut-il que vous ayez mené cette quête, à ce qu'il vous semble ?

Et il répond :

— Il y aura prochainement quatre ans que je me suis lancé dedans, et que je ne cesse de chercher monseigneur Lancelot de près ou de loin, et pas une fois n'ai-je entendu de nouvelles de lui, bonnes ou mauvaises, à part celles que j'ai apprises de votre part. Pour cela j'ai fouillé de nombreuses terres, et j'ai souffert de nombreuses peines et de nombreux tourments.

— Ha ! Dieu, dit-elle, quelle longue quête !

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, ils se levèrent et montèrent en selle, et chevauchèrent tant de cette façon qu'ils parvinrent à l'ermitage où Lancelot résidait. Elle met pied à terre, et Erec aussi, et elle demanda au brave homme :

— Savez-vous où est [L241a] le fou furieux qui avait l'habitude de rester par ici ?

— Allez, dit-il, à une fontaine qui se trouve ici et là vous pourrez le trouver, si je ne me trompe pas, car il n'entre jamais là-dedans, car s'il y était présentement il est tellement fou furieux que je crois vraiment qu'il me tuerais sur le champ. Et c'est pour cela que je n'ose jamais l'accueillir ici.

— Allons donc à la fontaine, dit la demoiselle, car je sais bien où elle est.

Alors ils remontent et vont tant et si bien qu'ils parviennent à la fontaine. Et il advint cette fois où ils y parvinrent qu'ils trouvèrent Lancelot dormant, très proche de la route, et qui dormait [S249d] profondément, en homme qui n'avait d'autre confort que le sommeil. Mais il était si démuni et si dénudé qu'on aurait à peine pu le reconnaître.

— Seigneur, dit la demoiselle, mettons pied à terre pour voir si c'est lui que nous cherchons, car je crois bien que c'est lui.

Et il met pied à terre et attacha les chevaux à un arbre, puis se rend du côté où il dormait. Et quand la demoiselle l'a bien regardé, elle dit à Erec :

— Savez-vous qui est celui qui dort ici ?

— Non, dit-il, car je ne l'ai jamais vu, à ce que je sache.

— Alors je vous le dirai, dit-elle. Sachez que c'est monseigneur Lancelot du Lac, qui était le fils du roi Ban de Bénoic, celui qui est l'objet de votre quête. Regardez alors, quelle grande douleur !

Et alors ses yeux commencent à larmoyer si bien que les larmes ruissellent et dévalent sur son visage. Et Erec se met à le regarder et examiner plus profondément, mais ne parvient pas à le reconnaître, car il était trop sali, et noirci, et salement amoché. Et quand il l'a regardé un bon moment, trop peiné de ne pouvait le reconnaître, il dit, à l'article du désespoir :

— Que Dieu ne m'aide plus jamais, dit-il, si je croyais jamais, s'il plaît à Dieu, que Dieu ait permis qu'une disgrâce telle que je la vois ici, arrive au meilleur, car jamais ne sera-t-il si méchant qu'il l'ait autorisé, car ce serait la plus grande douleur que j'aie jamais vu se réaliser. [L241b]

— Comment ?, dit la demoiselle. Ne croyez-vous donc pas que c'est le fils du roi Ban ?

— Je croirais cela ?, dit-il. Qu'est-ce que vous dites ? Si vous me le juriez sur tous les saints, et vous et toutes les demoiselles du monde, même là mon cœur ne pourrait s'y accorder à croire que celui en qui résidait toute la prouesse du monde, et qui était la fleur de toute la chevalerie, en fut réduit à une si grande douleur et une si grande honte, telle que celle que vous m'avez montré. Que plus jamais Dieu ne m'aide, si jamais je désirais encore avoir de l'honneur, si un si grand déshonneur était advenu à celui qui devrait être maître de tous les honneurs.

— Vous me croirez, dit-elle, si vous le voulez, et si vous ne voulez pas, vous ne me croirez pas, mais je vous dis vraiment ce qu'il en est.

Et il ôte donc son heaume de sa tête, pour mieux le voir, mais il ne parvient pas à l'examiner assez pour pouvoir reconnaître Lancelot.

Pendant qu'il regardait de cette façon sans pouvoir reconnaître que c'était lui, voilà qu'arrive Hector des Mares auprès d'eux, porté par l'aventure. Et quand il vit Erec et la demoiselle à la fontaine, il se dirige vers eux pour apprendre de nouvelles de ce qu'il cherchait. Il ne croyait pas encore [S250a] qu'il s'agissait d'Erec. Et quand Erec le voit venir, il le reconnaît de loin et dit à la demoiselle.

— Maintenant voici venir quelqu'un qui le reconnaîtra bien, si c'est lui.

— Qui est-ce ?, dit-elle.

— C'est, dit-il, monseigneur Hector des Mares.

— Monseigneur Hector, dit-elle, qu'il vienne donc assuré, sur ma tête, qu'il n'aura jamais vu une si grande douleur.

Et Erec lui répond alors :

— C'est, dit-il, un grand malheur et une grande douleur.

Il va alors à la rencontre d'Hector et lui dit :

— Seigneur, soyez le bienvenu.

Et lui, dès qu'il le reconnaît, enlève son heaume de sa tête et vient l'accorder et l'embrasser, et lui souhaite joie et bonne aventure, et lui dit tout aussitôt :

— Monseigneur Erec, je vous prie de me pardonner le tort de mon attaque au Château des Dix Chevaliers, car en vérité j'y ai fait ce que je devais faire que [L241c] je le veuille ou non.

Et il lui pardonne immédiatement, et dit qu'il ne lui en voulait pas.

— Et comment, dit alors Hector, vous en êtes vous tirés ? Si vous étiez resté châtelain à ma place.

— Seigneur, j'y suis vraiment resté, et y suis demeuré plus que je n'aurais voulu, mais à la fin, Dieu et l'aventure y menèrent un chevalier de notre maison par qui je fus libéré, comme vous l'avez été par moi. Et tout comme ce qui vous est arrivé grâce à moi, il m'est arrivé grâce à lui, car sinon j'y serais encore, je crois, si Dieu ne l'y avait pas amené.

— Et qui est, dit Hector, celui par qui vous avez été délivré ?

— Je ne le savais pas, dit-il, dans un premier temps, quand les coups furent infligés, mais j'ai appris depuis par ceux qui le savaient bien, qu'il s'agissait de monseigneur Gauvain.

Et Hector se met à sourire et dit :

— Alors monseigneur Gauvain va savoir ce que nous avons enduré tous les deux.

Pendant qu'ils parlaient de cela, la demoiselle appelle Hector :

— Seigneur, venez par ici et regardez cet homme sur lequel nous nous sommes longtemps interrogés.

Et il se rend de son côté et commence à l'examiner, et dès qu'il le reconnaît, il en conçoit une si grande douleur qu'il tombe en arrière, tout à la renverse, et vole de son cheval à terre, et reste au sol évanoui un long moment. Et quand Erec réalise que, l'un dans l'autre, il s'agit de Lancelot, il en conçoit une trop grande douleur, et dit, les yeux larmoyants :

— Ha ! Pauvre de lui ! Quelle grande douleur et quel grand malheur !

Il prend alors Hector et le place contre son torse, et le tient ainsi jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits. Et quand Hector fut revenu à lui au bout d'un moment et qu'il put parler, il dit, très dououreusement :

— Ha ! Pauvre de moi ! Malheureux, qu'est-ce que je vois ! Hélas ! Quelle douleur et quelle disgrâce !

Et alors il se relève et court auprès de son frère et l'enlace par les côtés, et commence [S250b] à l'embrasser très tendrement et dit tout en pleurant de ses yeux :

— Doux seigneur, qu'êtes-vous devenu ?

Et alors Lancelot se réveille [L241d] et est tout ébahi de ce qu'il le tient si serré, alors il ouvre les yeux et commence à le regarder mais ne le reconnaît pas plus que si c'était l'homme le plus étranger du monde, mais il craint qu'il ne veuille lui faire du mal, et il s'efforce donc de s'arracher des mains d'Hector, et il s'enfuit à grande allure. Et quand Hector le voit partir, il en souffre tellement qui tombe tout à la renverse et reste à terre un très long moment. Et quand il redevient maître de lui-même, il dit :

— Ha ! Mort, viens me prendre rapidement, car certes je ne me soucie plus de vivre maintenant que je vois monseigneur mon frère humilié par une telle disgrâce.

Et quand il regarde et voit devant lui son frère, il recommence à manifester son deuil et sa douleur grandit, croît en intensité et en force, et il se frappe des poings sur le visage de si grands coups que du sang lui jaillit du nez et de la bouche, et il maudit l'heure où il est né, puisqu'il a tant vécu qu'il voit réduit à la honte et à la douleur par la disgrâce⁵⁶ et la mésaventure de celui qui était plus digne que tout autre homme mortel de recevoir tous les honneurs. Et Erec, qui le voit se tourmenter ainsi, s'énerve et en souffre tant qu'il préférerait être mort. Et quand Hector a manifesté sa douleur un long moment, il regarde la demoiselle et lui dit :

— Ha ! Franche demoiselle, accordez-moi un don.

Et elle-même pleurait alors durement, parce qu'elle voyait un homme tel que monseigneur Hector manifester une telle douleur, et elle répond :

— Certes, seigneur, demandez et je vous le donnerai, dussé-je mettre ma vie en jeu.

— Merci beaucoup [S250c], dit-il.

Alors il répéta à Erec qu'il lui devait [aussi] une faveur. Et celui-ci la lui octroie, tout en pleurant. Et il le remercie, et lors dit alors :

— Vous m'avez accordé que de cette déchéance dans laquelle [L242a] vous avez vu monseigneur mon frère, vous ne parliez jamais pour le restant de votre vie, avant que vous n'ayez entendu quelqu'un d'autre que nous en avoir parlé. Car je ne voudrais pas, dit-il, qu'en aucune manière cette grande douleur que vous avez vue ne soit découverte dans la maison du roi Arthur.

Et ils lui jurent loyalement que jamais ils ne le révéleront avant d'en avoir entendu parler par quelqu'un d'autre qu'eux.

Alors Hector dit à Erec, tout en pleurant :

— Seigneur, vous avez vu la cause de ma grande douleur, si bien que nous avons été faits compagnons par cette vision [que nous avons partagée]. Je voudrais maintenant vous prier de m'accompagner jusqu'à ce que nous ayons rattrapé monseigneur mon frère et l'ayons placé en un lieu où il pourrait se reposer.

Et il lui dit qu'il fera volontiers comme il le voudra.

Alors ils remontent sur leurs chevaux, souffrant tant qu'ils ne savent ce qu'ils doivent faire pour cette affaire. Et ils se lancent dans la forêt, là où ils pensent trouver le plus facilement ce qu'ils cherchent, mais leur quête ne progresse pas au point de trouver des renseignements ou un homme qui puisse les informer à ce sujet. Ainsi vont-ils en quête, ce jour-là, et le lendemain, et le troisième jour, et le quatrième jour, de telle façon qu'ils ne boivent ou ne mangent que très peu. Et quand ils eurent chevauché ainsi cinq jours, Hector qui souffrait tant qu'il croyait bien perdre la raison de par la grande douleur qu'il ressentait, dit à Erec (la demoiselle, à n'en pas douter, était partie le premier jour et avait quitté leur compagnie) :

⁵⁶ Comme les autres occurrences dans ce chapitre, disgrâce cherche à traduire *mescheance*, malheur, infortune.

— Seigneur, dit Hector à Erec, je crois que nous nous démenons pour rien. Allons à la fontaine, là même où vous nous aviez trouvé, car là nous en entendrons des nouvelles, s'il plaît à Dieu.

Et il s'y accorde.

Alors ils firent demi-tour et firent tant et si bien qu'ils parvinrent à la fontaine un [L242b] jour à l'heure de tierce, et trouvèrent les pasteurs qui y venaient souvent, et leur demandèrent des nouvelles d'un tel homme qui avait l'habitude d'y résider. Et ils dirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis longtemps et qu'ils n'en savaient rien. Quand Hector voit qu'il ne trouverait personne qui puisse le renseigner en quoi que ce soit sur ce qu'il cherchait, il en conçut une si grande douleur en son cœur, en homme qui aimait si tendrement son frère, qu'il commença à saigner par le nez et par la bouche et tomba du cheval, évanoui, à terre. Et Erec mit alors pied à terre pour le maintenir contre son torse, en homme qui aimait trop Hector et l'estimait trop. Et au bout d'un moment, quand Hector fut revenu de son évanouissement [S250d] il dit à Erec :

— Monseigneur Erec, au nom de Dieu, si vous connaissez près d'ici un lieu où je pourrais me reposer, amenez-moi là-bas, car je sens que je vais très mal.

— Seigneur, dit celui-ci tout en pleurant, montez en selle et je vous amènerai dans un ermitage qui est là-devant, et où votre frère resta longtemps.

— Je veux aller, dit-il, là-bas et y rester, s'il me faut le faire.

Alors il monte à cheval, tellement souffrant et angoissé que jamais vous n'auriez vu chevalier souffrant plus que lui. Et quand ils sont parvenus à l'ermitage, ils mettent pied à terre et se désarment. Et quand l'ermite eut raconté à Hector ce qu'il avait vu de son frère, celui-ci en conçut une si grande douleur qu'il en devient malade au point de devoir garder le lit. Et de par cette maladie, il resta là quatre ans tout entiers, de sorte qu'il ne monta pas à cheval ni ne partit des lieux, et resta ainsi alors qu'Erec lui tenait compagnie tous les jours, en homme qui l'aimait de trop grand cœur. Ainsi restèrent les deux compagnons à l'ermitage et ils abandonnèrent toutes les activités chevaleresques, l'un par maladie et l'autre par amour pour son compagnon qu'il ne voulait laisser dans un tel état. Et à coup sûr, Hector resta si longtemps dans cette langueur qu'il serait mort plusieurs fois, si on pouvait mourir plusieurs fois [L242c] si ce n'était pour le réconfort d'Erec qui tous les jours [essayait de lui remonter le moral]⁵⁷ autant qu'il pouvait, et lui promettait qu'il ressentirait à nouveau de la joie et de la liesse pour celui dont lui venait sa douleur. Ainsi les deux compagnons restèrent longtemps à l'ermitage, sans qu'on n'ait aucune nouvelle d'eux, de près ou de loin. Et pour cette raison, le roi Arthur et ceux de sa maison croyaient vraiment qu'ils étaient morts, et les braves hommes [qui se trouvaient auprès de lui] en souffrissent beaucoup. Et le roi lui-même, quand il vit que Lancelot était perdu de cette manière et depuis si longtemps, dit :

— On peut bien dire de ma maison, maintenant que les deux frères en sont partis, qu'elle ne sera jamais honorée de deux hommes aussi braves qu'ils l'étaient. Et la Table Ronde peut légitimement s'en plaindre maintenant qu'elle est dénuée et appauvrie des deux meilleurs chevaliers qui s'y soient jamais assis. Et certes, si ceux qui sont compagnons [de la Table Ronde] réalisaient bien la

⁵⁷ Litt. *Eret qui tous dis le semonnoit a joye de quant qu'il povoit.*

grande perte qui pourrait en résulter pour eux, ils ne connaîtraient plus jamais la joie avant de les retrouver, morts ou vivants.

Alors un des clercs du lieu, un de ceux qui mettait par écrit les prouesses des chevaliers errants, dit :

— Seigneur, dit-il, si monseigneur Lancelot traîne [à revenir] et les autres de la parenté du roi Ban, [sont partis depuis si longtemps], comme vous pouvez le voir, il ne faut pas trop vous en étonner⁵⁸ [S251a] car où qu'ils résident, ils sont encore en vie, ce que nous pouvons voir par les lettres [inscrites] sur leurs sièges, qui subsistent encore. Et s'ils étaient morts, les lettres auraient disparu, effacées, cela vous l'avez bien appris de la bouche de Merlin [lui-même].

Et le roi s'accorde alors à ce qu'il dit la vérité. Et tous ceux qui se trouvent là font de même, et il s'en rassurent donc tous. Mais le conte cesse alors de parler de tous ceux-là et revient à Lancelot, pour raconter comme il fut délivré de sa folie furieuse. Et sachez que monseigneur Robert de Boron fait savoir à des fins de vérité, à tous ceux qui liront ce conte que cette période de folie de Lancelot qui advint de la manière que [L242d] vous avez entendu, est racontée par la droite histoire en latin avec de plus grandes merveilles que la version française ne raconte, car celle-ci ne peut s'étendre sur ces choses autant qu'elle le voudrait, parce qu'elle a trop à raconter au sujet de la Quête du Saint Graal. Mais qui voudrait entendre complètement les merveilles de cette folie furieuse, qu'il consulte l'*Histoire du Brait*, car là il pourra trouver clairement toutes les choses que monseigneur Robert évita de raconter dans son livre, pour que les trois livres soient tous de même taille, car l'*Histoire du Brait* ne fut pas traduite pour une autre raison que pour y mettre les choses que ce livre aurait omis d'y inclure⁵⁹.

⁵⁸ Litt. *pour ce ne vous en devés vous pas esmerveiller si très durement*. Asher le rendrait par « amazed » (étonné) mais remplace le terme par « grieved » (peiné).

⁵⁹ *Le Conte du Brait* ou *L'histoire du Brait* (terme qui pourrait se traduire « le Cri », s'il ne faut pas lui prêter une autre étymologie) est mentionnée dans certains romans arthuriens en prose et a suscité confusions et théories chez les spécialistes, surtout que les scribes médiévaux, semble-t-il, l'utilisent pour désigner différents textes : dans le prologue et l'épilogue du *Tristan en prose*, cela désigne clairement le *Tristan en prose*, alors que la *Suite du Merlin* distingue clairement Tristan et « Conte du Brait », affirmant que ce son titre fait allusion au cri fabuleux que Merlin poussa quand il fut jeté dans sa tombe... (éd. Roussineau 2006:336, §387) Gaston Paris ([1886:xxxvi sqq.](#)) postulait déjà que le *Baladro del Sabio Merlin* espagnol préservait des traces de cette œuvre. Entre autres, Brugger prenait aussi ces allusions au sérieux et considérait donc que la *Suite du Merlin* Post-Vulgate devait être le reste d'un plus large *Conte del Brait*, perdu ([Brugger 1939:61](#)) mais pour Bogdanow, le *Conte du Brait* n'a jamais existé, le *Baladro*, par exemple ne ferait que développer des allusions pendantes de la *Suite du Merlin* ([1962:336](#)). Si on devait croire toutes les allusions aux aventures qu'on y trouverait, ses dimensions seraient imposantes, mais, précisément, il semble simplement s'agir, comme dans ce passage, d'une excuse des scribes qui prétendent qu'on y trouve toutes les histoires qu'ils n'ont pas envie de raconter ([cf. Lendo 2001:422](#)) tout comme d'ailleurs ce fameux plan en trois parties de tailles égales, annonce cliché qui sera reprise par les auteurs du cycle de Guiron le Courtois, mais pas mieux respectée. (Roussineau 2006:xxxiv)

VI. Comment Lancelot du Lac, après qu'il se fut tiré des mains d'Hector, son frère, s'en alla par monts et par vaux et parvint à Corbenic, et sa belle apparence étant bien altérée, nul ne le reconnaissait.

Le conte dit que lorsque Lancelot se fut tiré et enfui de son frère, tout comme le conte l'a déjà raconté, il s'en alla à grande allure, aussi vite qu'il pouvait fuir et s'enfonçant dans la forêt là où il la voyait plus épaisse. Il erra de telle façon, dénudé et démuni, par maints endroits et était si frénétique que pour un peu il aurait tué des gens, et si pauvrement équipé que personne l'ayant vu n'aurait reconnu que c'était Lancelot, sans l'avoir très bien connu auparavant. Il erra tant de cette façon ici et là qu'il parvint à Corbénic à la veille de la Saint-Jean d'été⁶⁰. Et sachez qu'alors il y avait cinq ans que sa frénésie durait, il était donc impossible que sa condition ne se soit pas détériorée durant une telle période. [S251b] Il faisait alors une grande chaleur à travers la contrée, comme le temps doit l'être à cette saison. Et cette grande chaleur était une chose qui nuisait beaucoup à Lancelot et qui le mettait dans une frénésie plus grande encore que ne le faisait la saison froide. Il advint donc ce jour là qu'à cause de la grande chaleur qu'il [L243a] faisait, il fut tellement échauffé de frénésie et de rage qu'il commença à jeter des pierres et des bâtons à tous ceux qu'il croisait, juste avant qu'il n'entre à Corbénic. Et quand ceux du château virent la grande frénésie qui l'animait, ils reconnurent aussitôt qu'il avait perdu la raison et commencèrent donc à le battre, par jeu et pour rigoler⁶¹, et ils lui distribuèrent tant de coups dont il souffrit qu'il ne put plus les supporter, et cela le fit déguerpir. Et quand les garçons et les enfants le virent s'enfuir, ils commencèrent à le battre et le frapper plus encore qu'ils ne le faisaient avant. Et il fit alors complètement demi-tour pour les fuir, jusqu'à parvenir au grand palais où le roi Pellès était au sein d'une grande compagnie et se divertissant, il voulut alors s'asseoir aux tables. Quand ils virent Lancelot venir parmi eux, si nu et démuni, il y en eut assez à l'interpeller parce qu'ils voyaient bien qu'il était fou et avait perdu la raison, ils commencèrent donc à jouer entre eux, mais pas d'une manière qui lui fasse mal. Et quand il vit qu'ils ne lui faisaient pas de mal, il resta avec eux plus volontiers qu'avec ceux d'avant.

Quand les tables furent dressées et les chevaliers se furent assis, il advint que la demoiselle arriva au palais, celle qui portait le Saint Vase devant les tables, et dès que Lancelot l'eût vu venir, il ne put supporter sa venue, car le diable qui lui était entré dans le corps et qui le maintenait dans cette rage, ne pouvait rester dans le même lieu où se trouvait une chose aussi sainte que le Saint Graal. À cause de cela, Lancelot ne pouvait rester là et s'en alla dès l'arrivée du Saint Graal et s'en fut à très grande allure, comme si la foudre était à ses trousses. Et quand les gens qui se trouvaient là le virent partir, ils commencèrent tous à rire et à manifester une grande joie et se dirent [L243b] les uns les autres que vraiment c'était un cas d'homme infesté par un démon vu qu'il n'arrivait pas à supporter la venue d'une chose aussi sainte que le Saint Graal. Et tous les hommes sages du lieu tombèrent d'accord. Maintenant que la demoiselle était repartie, et le Saint Graal avec elle, Lancelot rentra au palais parmi les autres. Et quand ils le voient revenir, ils se mettent à l'interpeller et lui demander pourquoi il était [S251b] parti, mais il ne savait pas leur

⁶⁰ La saint Jean Baptiste a lieu le 24 juin, puisqu'il serait né à six mois de Jésus (Luc 1:26) – le 25 décembre étant, d'après la manière romaine de décompter les jours à rebours, le huitième jours avant les calendes de janvier, son pendant est le huitième jour avant les calendes de juillet, donc le 24, de par la taille différente des mois. C'est donc la Saint-Jean d'été par opposition à la Saint-Jean d'hiver, qui célèbre Jean l'évangéliste le 27 décembre.

⁶¹ Litt. *entre geus et ris*.

dire. Ainsi Lancelot resta tout l'été et tout l'hiver sans que personne ne le reconnaisse, ni que personne l'ayant vu ait pu penser qu'il s'agissait de Lancelot. Durant cette période, il récupéra une bonne part de sa force, car il avait autant à boire et à manger qu'il le voulait. Il avait également à peu près récupéré sa beauté, au point qu'il aurait été reconnu, si ce n'était pour les garçons du lieu qui, en permanence, lui teignaient le visage, le noircissaient, et il les laissait faire, en homme inconscient de ce qu'il faisait. Et malgré cela, quand il s'énervait, il n'y avait pas là d'homme assez courageux pour oser attendre [ses coups], car il était plus fort que tout homme résidant dans le château.

Dans le royaume du roi Pellès, se trouvait une île sans rien dessus, à part des géants, et c'était une île si belle et agréable que c'en était merveilleux. Au milieu de cette île se trouvait une tour, très belle et très forte, où les géants demeuraient. Et sachez que le roi Pellès recevait chaque année de cette île un géant en tribut. Et il se rendait à la cour le jour de Noël, de telle façon que s'il parvenait à battre en un combat les deux hommes les plus forts du royaume du roi, il était libéré et s'il n'y parvenait pas il devait rester en esclavage tout le reste de sa vie et le roi en faisait ce qu'il voulait.

Le jour de Noël, le roi tint à Corbenic sa fête grande et merveilleuse, et s'y assemblèrent tous les braves du pays et les bonnes dames. Et alors qu'ils [L243c] étaient servis par la vertu du Saint Vaisseau, voilà qu'arrive le géant, qui se présenta au roi pour s'acquitter du tribut des géants, et il dit qu'il était équipé pour faire ce que le [droit de la rente] exigeait, c'est-à-dire mesurer la force de son corps contre deux hommes. Le roi lui répondit alors :

— Attends jusqu'après manger, et alors nous ferons ce que la loi de la fête exige.

Et il se tait donc jusqu'après manger. Et après que les tables furent débarrassées, les chevaliers commencèrent à parler, ceux qui étaient les plus enjoués.

— Sire, faîtes que le géant nous fasse voir sa force.

— Je ne sais, dit le roi, comment nous pourrions la voir, mais je voudrais qu'il soit déjà reparti d'où il vient car s'il humilie des braves d'ici cela me pèsera.

Alors bondit un jeune chevalier de la parenté du roi, qui dit, que tous l'entendent :

— Laissez-moi y aller, et si je ne le bats pas, je crois qu'il ne sera jamais battu.

Sur quoi répond Lamorat, dont le conte a parlé précédemment, pour dire :

— Vous ne tiendriez pas, car il est de trop grande force, et le roi lui-même en est témoin. [S251d]

— Roi, dit Eliezer, le fils du roi Pellès, faisons les choses bien. Il y a là un homme qui a perdu la raison et qui possède la force la plus merveilleuse et la plus extraordinaire que je n'aie jamais vu chez un homme. Mettons-les l'un contre l'autre, et nous verrons ce que ça donnera.

— Ca ne donnerait rien, dit le roi, car celui-ci est un être très simplet et très fou, et quand bien même il serait bien plus fort que le géant, il ne parviendrait pas à tenir car le géant s'y connaît assez, et lui-même n'en sait pas plus qu'une bête dépourvue de parole.

Que vous dirais-je ? Ceux qui étaient là firent tant que le géant commença à frapper Lancelot pour provoquer de la colère en lui. Et il ne put donc plus se contenir, car il voyait qu'il lui faisait violence, alors il le prit de toutes ses forces dans ses deux bras et se met à le porter à travers la salle, qu'il le veuille ou non. Et quand il l'eut porté [L243d] aux fenêtres qui étaient très hautes, il

le jette à terre d'une si grande hauteur, car elles étaient hautes, qu'il le jette à terre de si haut qu'il s'est brisé le cou et les membres, à peine eut-il touché le sol. Ainsi fait Lancelot dans sa frénésie, comme en témoigne la vraie histoire, qui ne ment en rien. Et quand Lamorat vit ce coup, il en devint tout ébahi et dit que c'était une des plus grandes merveilles qu'il ait jamais vues.

Alors il commença à regarder Lancelot et le regardant tant, en homme sage et perceptif et avisé, qu'il reconnut que c'était Lancelot, dont le monde entier parlait et que tout le monde considérait perdu. Quand il l'a suffisamment examiné pour savoir avec certitude que c'est lui, il en est trop ému et peiné, et ne peut donc retenir les larmes qui lui viennent aux yeux. Et le roi Pellès qui [S252a] aimait tant Lamorat qu'il n'avait pas dans son lignage de chevalier dont il estimait davantage la chevalerie, le regarde par hasard et quand il le vit faire une si laide et mauvaise mine, il pensa bien que ce n'était pas sans raison. Alors il lui dit, si haut que tous ceux du palais l'entendent bien :

— Lamorat, dit le roi, vous êtes de mon lignage et faites partie des chevaliers de ma maison. Je vous commande par la chose que vous aimez le plus au monde que vous me disiez pourquoi vous êtes si pensif, car je ne suis pas si niais que je ne reconnaisse pas que vous n'êtes pas à l'aise, mais je ne sais pas pourquoi.

Lui qui était trop courroucé et qui ne pouvait de par son cœur dissimuler quelque chose que ce soit, répond :

— Sire, si je souffre, ce n'est pas étonnant, car je vois devant moi la plus grande douleur du monde et la plus grande disgrâce, et tellement grandes qu'il n'y a pas de bon chevalier au monde, s'il le savait aussi certainement que je le sais, qui ne le considérerait pas comme un [L244a] très douloureux dommage.

Quand le roi entend ces paroles, il ne les prend pas à la rigolade ; pas plus que ne le font les autres, qui désirent profondément savoir ce que cela peut être. Et le roi lui dit encore :

— Faîtes-moi comprendre de quelle douleur il s'agit car je veux le savoir.

— Sire, dit-il, je vous le dirai très volontiers, mais ce sera en conseil privé afin que nul ne le sache en dehors de vous et moi.

Le roi prend Lamorat par la main et le mène dans une chambre du [palais] et puis lui dit :

— Dîtes-moi ce que je vous ai demandé.

— Volontiers, dit-il. Sire, dit Lamorat, savez-vous qui est ce forcené qui présentement vient de tuer le géant ?

— Pas du tout, dit le roi. Qui est-il donc ?

— Ha ! Sire, c'est monseigneur Lancelot du Lac que vous aimiez tant, et que ceux de la maison du roi Arthur tiennent pour mort, car cela fait bien cinq ans passés qu'il n'a pas été à la cour et qu'on n'en a pas entendu de nouvelles.

— Ce n'est pas lui, dit le roi. Je ne peux croire que ce soit lui.

— Sire, c'est vraiment lui. Si vous le regardez bien, vous pourrez le reconnaître avec assez de certitude.

Quand il entend ces paroles et ces nouvelles, il en est très heureux et dit à Lamorat :

— Je veux que vous juriez loyalement comme chevalier que vous ne révélez cette chose à aucun homme ni aucune femme, si vous ne les entendez pas en parler auparavant.

Et il le lui jure très volontiers. Alors le roi sortit de la chambre et dit à Lamorat de afire attention à ce que sa mine ne révèle pas cela⁶² car il ne voudrait en aucune manière que les autres s'en aperçoivent. Et il [répond] qu'il n'en fera rien.

Et le roi s'en revient en son palais et s'assied parmi ses chevaliers et fit preuve d'une bien plus grande joie qu'il n'y avaient son cœur, et il regarde Lancelot qui courait à travers le palais, de ça et de là, frappant les uns, poussant les autres. Et eux le frappaient en retour à de très nombreuses reprises, si nombreuses [L244b] qu'il en restait fatigué. Et quand le roi l'a bien examiné et reconnu Lancelot, et qu'il sait avec certitude que c'est lui, il dit :

— Ha ! Dieu, quelle grande douleur !

Et alors il quitte ces chevaliers et se rend dans la chambre de sa fille, la belle demoiselle, et en fait partir toutes les demoiselles qui s'y trouvaient. Et quand la chambre est vide, il lui dit les nouvelles de Lancelot, mauvaises comme elles l'étaient.

— Ha ! Seigneur, dit-elle, est-ce la vérité ?

— Oui, dit-il, sans le moindre doute.

— Ha ! Hélas, dit-elle, quel grand dommage !

— Maintenant, que cela ne vous affecte pas, car s'il plaît à dieu, nous nous y appliquerons tant qu'il guérira de cette infirmité qui l'a tant tenu.

Et elle lui tombe aux pieds et lui dit, tout en pleurant :

— Ha ! Sire, par Dieu, faîtes en sorte de rester honorable ce faisant et que Galaad, mon fils, ne soit pas privé⁶³ d'un aussi bon père, que Dieu lui avait octroyé.

Et il lui dit de ne pas s'en inquiéter, car il fera au mieux. « Mais attention, dit-il, à n'en rien laisser paraître. »

Ainsi le roi quitte sa fille, et revient au palais, où il resta tout le jour suivant, plus pensif qu'il n'avait été avant. Le soir, quand la nuit fut tombée, il appelle jusqu'à une dizaine de ses écuyers et leur dit :

— Prenez-moi ce fou et attachez le fortement, puis portez-le au palais aventureux. Et qu'il reste là toute la nuit, nous verrons s'il pourra sortir de cette frénésie où il est tant resté.

Ils agirent ainsi suivant toutes les instructions du roi, car ils le prirent et lui attachèrent les pieds et les mains, et le portèrent au palais aventureux, où les anges apparaissaient d'habitude pour la noblesse et l'honneur du Saint Graal qui se trouvait là. Et quand il advint aux alentours de minuit, que le Saint Vaisseau dut venir au palais, le diable qui se trouvait dans Lancelot se débattit bien pour y rester. Mais au final, il ne put s'attarder là, et il fut forcé de partir, qu'il le veuille ou non, car nul être aussi mauvais que l'aguetteur éternel⁶⁴ n'avait le pouvoir de rester [L244c] quand

⁶² Litt. *face semblant ni chère*.

⁶³ Litt. *Avillés*, Bogdanow glose « abase, shame » (p. 289), trad. Asher : « shamed » (déshonoré), mais cela peut signifier abaisser la valeur (d'une personne, d'une monnaie...), d'où notre traduction.

⁶⁴ Litt. *pardurables agatierres*, le Diable. Trad. Asher moins littérale : « the eternal devil ».

le Saint Vessel se trouvait dans une demeure. Et quand il s'en alla, sachez qu'il emporta un grand pan de la toiture du palais.

De cette façon, comme je vous le raconte, vous pouvez entendre comment Lancelot fut délivré de la grande frénésie où il se trouvait par la venue [S252c] du Saint Graal. Et quand le diable l'eut quitté, il resta dans le palais comme mort. Le lendemain, tôt le matin, quand le roi y vint, il le trouva si fatigué et rompu qu'il ne pouvait lever la tête, tant il souffrait violemment. Le roi le fait détacher et porter dans une des chambres du [palais], content de cette aventure, car il lui est bien d'avis qu'il est guéri de sa frénésie. Trois jours durant, Lancelot ne but ni ne mangea rien et ne dit pas un mot, et il ne fit rien d'autre que de dormir. Le quatrième jour, un peu avant l'heure de prime, le roi était devant lui et il ouvrit alors les yeux et parla, pour dire :

— Ha ! Dieu ! Où suis-je ?

Et le roi lui répond :

— Seigneur, vous êtes au château de Corbénic, en un lieu où l'on désirait fort votre présence.

Et il en reste complètement ébahis, en homme qui croyait encore bien être à Camelot, là même où la reine s'était énervée contre lui, et il n'avait pas non plus l'impression qu'il se soit écoulé plus d'un jour ou deux depuis cette colère. Pour cela, il s'émerveillait complètement de comment il pouvait s'être trouvé là si vite, et dit au roi :

— Sire, de quelle manière suis-je venu ici ? Le savez-vous ?

— Seigneur, fait le roi, vous le saurez bien en temps voulu.

Et Lancelot reconnut alors bien que c'était le roi Pellès qui lui parlait. Et lui redit alors :

— Ha ! Dieu, dit-il, j'ai tellement mal. D'où me vient cette grande douleur ?

Et le roi répond :

— Seigneur, je ne m'étonne pas que vous ayez mal, mais ce qui m'étonne c'est que vous ne soyez pas mort depuis longtemps avec les peines et les efforts que vous avez endurés.

Et Lancelot est complètement ébahi de ces paroles, et le prie, par Dieu, de lui dire la vérité sur sa condition, comment et de quelle façon il est parvenu [L244d] en ces lieux.

Et le roi le prie de cesser de s'enquérir de ce sujet, « car nul bien, seigneur, ne peut vous en venir, à part de l'affliction et de la colère. » Et il en reste alors plus ébahi qu'avant et plus désirant encore de savoir comment il était auparavant, et le prie alors par Dieu qu'il lui dise la vérité sur le sujet.

— Cela, je ne vous le dirai pas maintenant, fait le roi, mais efforcez-vous assidûment de guérir et si je vois que vous êtes guéri, je vous jure que je vous dirai la vérité dans les dix jours.

Il se réjouit beaucoup de cette promesse, et s'applique autant qu'il peut, tant et si bien que les dix jours passés il était aussi sain et bien portant qu'il l'avait été par le passé. Et dans cet intervalle il ne vit personne de ceux qui étaient là en dehors du roi et de sa fille, Eliezer et Lamorat. Et encore ces quatre avaient juré qu'ils ne révéleraient à aucun homme au monde qu'il s'agissait de Lancelot du Lac.

Au dixième jour, Lancelot dit au Roi Pellès :

— Sire, je vous appelle à respecter l'accord par lequel vous vous êtes engagé envers moi pour aujourd'hui. Et sachez que si vous ne me le dites pas sur le champ, je ne resterai plus avec vous mais m'en irai à l'instant. [S252d]

Et quand le roi le voit tant s'inquiéter de savoir ce qu'il en est, il en est très peiné, car il n'aurait pas voulu qu'il le sache, car il sentait que Lancelot était de gros cœur et orgueilleux. Et alors il dit :

— Je ne vous en dirai rien si vous ne me jurez pas que vous n'en formerez pas de douleur ou de colère.

Et il le lui jure.

Et alors le roi commence à raconter la vérité sur son état tel qu'il l'avait vu en ces lieux, tout comme le conte l'a déjà raconté, et comment il guérit de cette grande frénésie par la venue du Saint Graal, quand il fut placé dans le Palais Aventureux. Et quand il lui a tout raconté, Lancelot qui souffre tant de cette aventure qu'il ne peut faire mine du contraire⁶⁵, et demande au roi : [L245a]

— Sire, dans cette grande disgrâce où je me trouvais, ceux de votre logis m'ont-ils reconnu ?

— En aucun cas, fait le roi. En vérité, il n'y en eut qu'un seul pour vous reconnaître et il s'appelle Lamorat. Encore maintenant il n'y a ici personne à savoir que vous êtes là, hormis quatre personnes. (Et il lui raconte qui.) Et c'était bien parce que je garantis que ceux-là ne dévoileront votre présence aucun jour de leur vie.

— Cela me va, dit Lancelot, très bien.

Ainsi, Lancelot resta à Corbénic avec le roi Pellès deux mois, sinon plus. Et alors il dit au roi qu'il voulait s'en aller. Et le roi qui avait très peur pour lui, le conjure par la foi qu'il doit à la chose qu'il aime le plus au monde qu'il lui dise ce qu'il comptait faire quand il serait parti.

— Vous m'avez, dit-il, tant prié que je vous le dirai, car après tout cela je ne vous mentirai en rien. Sachez que quand je vous aurai quitté, je m'en irai au lieu le plus étranger et le plus éloigné des gens que je pourrai trouver, de près ou de loin, et là je passerai le reste de ma vie en pleurs et en larmes et en douleurs, en sorte que jamais ne parviennie un mot à mon sujet aux uns et aux autres, et que la chevalerie ne subisse pas de honte ou de déshonneur par ma faute tel que ce fut le cas cette fois.

Le roi est très en colère de par cette nouvelle, car il aimait trop Lancelot d'un grand amour. Et alors qu'ils parlaient ainsi ensemble, il advint que Galaad, le fils de Lancelot, qui était le plus bel enfant du monde et qui avait six ans, vint en la chambre où ils se concertaient. Et quand le roi le voit venir, il ne peut retenir les larmes qui lui coulent des yeux de par la grande douleur et la pitié qu'il ressent pour l'enfant, et il l'appelle. Celui-ci vient à lui, et le roi le montre à Lancelot et lui dit :

— Seigneur, [S253a] j'avais bon espoir jusqu'ici que cette belle créature mérite encore les honneurs de votre part, mais il me semble d'après vos paroles qu'il ne peut plus attendre que la honte et le déshonneur et le [L245c] renoncement le plus lâche dont je n'aie jamais entendu parler de la part d'un chevalier aussi bon que vous, vous qui seriez digne par vos prouesses de tenir tous les royaumes du monde sous votre main. Certainement, on n'entendit jamais parler

⁶⁵ Litt. *Lancelot qui tant est doulant de ceste aventure qu'il n'en puet mie moustrer le semblant.*

d'un homme aussi brave que vous faire preuve d'une malveillance ou d'une nullité⁶⁶ aussi graves que celles que vous avez exposées ici.

À ces mots, Lancelot ne sait que dire, car il réalisait que le roi lui tient un discours vrai et raisonnable, il reste alors tout silencieux, et ne dit rien.

— Si vous voulez vous rendre dans un lieu où personne au monde ne [connaîtrait votre présence], en dehors de ceux dont je vous ai parlé, j'en connais un beau et convenable pour votre projet⁶⁷. Il s'y trouve une tour forte et merveilleuse sur l'île la plus belle et la plus agréable que vous ayez jamais vue, et elle est entourée d'eaux larges et profondes de toutes parts. Vous irez là, si cela vous convient, et y resterez pour le restant de votre vie. Et pour vous divertir et vous reconforter nous mettrons avec vous des dames et des demoiselles qui vous tiendront compagnie, et qui jamais ne sauront votre nom ni qui vous êtes si vous ne le voulez pas. Et sachez que si vous vous trouvez là, jamais ceux de la cour, si vous ne le souhaitez pas, n'auront plus de nouvelles de vous que si vous vous étiez fourré⁶⁸ sous terre.

Et il répond qu'il est tout prêt à s'y rendre. Et le roi en est donc très content.

Ainsi il fit comme le roi l'avait dit, car il chassa les géants des îles où ils étaient et y plaça Lancelot dans la tour, qui était très belle et riche, avec Galaad et sa mère, et bien quarante femmes, tant des dames que des demoiselles, mais des écuyers ou des valets, il n'y en avait aucun. Et Lancelot, aimait Galaad d'un si grand amour et de si grand cœur qu'il pensait impossible qu'il fasse montre à son égard de signes ou d'apparences de tromperie⁶⁹. Quand il sut qu'il avait été pendant une si longue période loin de la cour, à savoir la période de six ans entiers avant qu'il ne soit arrivé là, pour cela s'il était éloigné de sa dame la reine, et s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps, il ne l'aimait [L245c] pas moins qu'à son habitude, au contraire il pensait à elle jour et nuit si pleinement qu'il n'avait pas un instant le cœur ailleurs. À cause de cela, il ne ressentait jamais la joie ou le réconfort, mais était en permanence dans la douleur et la colère, à part quand il voyait Galaad, car la beauté de celui-ci le reconfortait souvent. Et il était sans doute la plus belle créature qu'il y avait en ce temps-là dans le royaume [S253b] de Logres, ainsi Lancelot se délectait beaucoup de le voir.

Quand il fut resté dans les parages trois mois, il fit faire à Corbénic un écu assez merveilleux, car le champ de l'écu était tout noir et au milieu était peinte une reine très belle et richement parée, vêtue d'une robe d'argent, et devant elle se trouvait un chevalier armé de pied en cap, qui joignait les mains vers elle, comme pour implorer sa merci. Quand l'écu eut été fait de la manière que je vous ai décrit, il fit amener sur l'île un des meilleurs chevaux que le roi avait et des armes belles et bonnes et une couverture, entièrement noires, pour lui et son cheval. Et quand il eut pris possession du tout, il vint à un pin qui était merveilleusement beau et grand, et qui était au milieu

⁶⁶ Litt. *noienté*, caractère du néant — manque de courage, zone détruite...

⁶⁷ Litt. *vostre hoez*. Bogdanow glose « purpose » (p. 304) et Asher traduit de même, cependant nous ne trouvons pas cette forme dans les dictionnaires. Serait-ce un dérivé de *Houer*, « bêcher », qui désignerait, par extension, le fait de s'appliquer à quelque chose ?

⁶⁸ Litt. *embatu*, avoir pénétré quelque part.

⁶⁹ Comme Asher nous coupons ici cette longue phrase qui semble changer de sujet, passant de l'amour de Lancelot pour Galaad à celui qu'il éprouve pour Guenièvre, sans qu'un lien évident ne soit établi entre la confiance qu'il place en Galaad et les six ans qui se sont écoulés. Faut-il comprendre qu'en voyant l'âge de Galaad, en voyant qu'il s'agit bien d'un enfant de six ans, il réalise que cet intervalle de temps s'est bien passé, et que l'amour qu'il éprouve pour son fils le convainc qu'il s'agit bien de son enfant, pas d'une supercherie ?

de l'île. Il y pendit alors son écu pour qu'à chaque fois qu'il passerait par le milieu de l'île, il se rappelle qu'il avait mal agi envers sa dame la reine. Et il fit ainsi, et il avait l'habitude, au saut du lit, tous les jours de venir à l'écu et dès qu'il voyait [l'effigie lui rappelant]⁷⁰ sa dame la reine, il commençait à manifester sa douleur, parce qu'il croyait l'avoir complètement perdue. Et il le faisait d'une telle force, que toute personne le voyant y aurait vu une merveille. Et sachez qu'il n'y avait personne dans la contrée à savoir qu'il se trouvait là, en dehors du roi Pellès et de sa fille. Et même les demoiselles qui étaient dans la tour ne le connaissaient pas, ni n'auraient su dire son nom. Quand une demoiselle lui dit un jour :

— Seigneur, je [L245d] vous prie de me dire quel est votre nom.

Et il répondit, très pensif là-dessus :

— Demoiselle, si vous voulez me nommer correctement vous m'appellerez le Chevalier Mal Fait⁷¹, car je ne dois pas être appelé autrement.

La demoiselle le répéta alentour et les gens du lieu le redirent par d'autres lieux, en sorte que quelques chevaliers du pays en vinrent à l'apprendre. Et les demoiselle qui résidaient là et qui désiraient fortement apprendre des choses sur sa personne, puisqu'elles ne pouvaient savoir son nom, demandèrent un jour à leur dame :

— Dame, par Dieu, dites nous s'il vous plaît qui est ce seigneur qui est ici, car nous nous émerveillons trop de ce qu'il ne veut rien nous révéler sur lui.

— Et je ne vous en dirai rien, dit la demoiselle. Sachez que c'est le meilleur chevalier de tous ceux qui portent présentement les armes.

Elles furent toutes ébahies par ces mots, car elle n'auraient pas pu aisément croire que ce fût vrai, et elles en discutèrent beaucoup, en cachette et à découvert. Et quand la demoiselle vit qu'elles ne croyaient pas [S253c] ce qu'elle leur avait dit, elle leur dit :

— Mettez-le à l'épreuve, si ça vous chante, car vous verrez alors que je disais vrai.

Et l'une d'elle répondit :

— Dame, puisque vous le voulez, nous verrons prochainement comment il porte les armes. Ce sera pour vous un grand divertissement.

Alors une d'entre elle fit demander à un chevalier du pays, qui était son ami et un des bons chevaliers du royaume, de venir sur l'île et, s'il l'aimait le moins du monde, qu'il n'en repartît sous aucun prétexte avant d'avoir combattu le chevalier de l'île. Le chevalier à qui ce message fut transmis se nommait Alban et était un jeune homme, et très preux. Et il aimait tant la demoiselle qu'il n'osa refuser, mais vint au bord de l'eau et s'y jeta tout à cheval, armé de pied en cap, et les eaux étaient là si noires et si merveilleusement profondes, qu'il s'en tira bien en n'y mourant pas avec son cheval. Quand il fut arrivé sur l'île, une demoiselle vint à Lancelot et lui dit :

⁷⁰ Litt. *remembrance*, dans ce contexte un objet, une image, rappelant un souvenir.

⁷¹ Litt. *Chevalier Mesfait*. Pour « qui a mal agi, criminel, coupable » (Godefroy) comprendre « Le Chevalier qui a commis un méfait », qui a fauté auprès de Guenièvre, comme il le dit ensuite en prenant le bouclier les représentant tous deux (« or porte je l'enseigne de mon mesfait », je porte l'emblème de mon méfait). Le nom méfait ne fonctionnant plus de manière si elliptique en français moderne nous traduisons « Chevalier [qui a] Mal Fait », qui correspond au *Ill-Made Knight*, terme consacré par les traductions anglaises, mais qui en change le sens, impliquant un chevalier malfichu plus que fautif.

— Ha ! Seigneur, un chevalier est arrivé en cette île, armé de pied en cap. Je crois qu'il y est venu pour vous causer du souci, parce qu'il doit bien savoir qu'à part vous il n'y a que des femmes ici.

De cet évènement, Lancelot fut aussi comme tout ébahi, car il ne croyait pas alors que l'on puisse passer sur l'île sans se noyer, à la fois de part [le poids] des armes et armures et à cause de l'eau qui était trop impétueuse et profonde autour. Alors il court à ses armes et dit qu'il saura qui est le chevalier qui est passé sur l'île par la force, il considère cette hardiesse comme une des plus extraordinaires [oultrageux] qu'il n'ait jamais vu faire. Et quand il est bien équipé grâce à l'aide de dix demoiselles, dont chacune mis la main pour l'apareiller et l'équiper, il se rend à son cheval et lui met la seppe, puis monte et prend un glaive, gros et fort, sur lequel il y avait un fanion, plus noir que des mûres⁷², mais il n'emporte pas d'écu car le sien pendait, jour et nuit, à l'arbre. Et quand il fut parvenu au pin, il vit que le chevalier était descendu de sa monture pour s'équiper, car il avait été trempé par son passage dans l'eau. Mais il n'y resta pas longtemps et remonta en selle, et crie à Lancelot :

— Seigneur chevalier, gardez-vous de moi. Il vous faut m'affronter.

Et quand il voit qu'il lui faut faire ainsi, il suspend l'écu à son cou et dit :

— Ha, Dieu, maintenant je porte l'emblème de mon méfait.

Alors il fonce sur le chevalier, si merveilleusement, qu'il semble bien que toute l'île doive s'effondrer sous ses pas [S253d] et le frappe avec tant d'acharnement qu'il l'envoie à terre, lui et son cheval, si vicieusement que pour un peu le chevalier en aurait eu le cou brisé dans la rude chute qu'il fit à terre, et il s'évanouit de la douleur oppressante qu'il ressent et reste à terre un long moment, sans dire un mot. Et quand Lancelot le voit à terre, il ne le regarde plus, mais revient à l'arbre et y remet son écu [L246b] comme il était avant, puis il revient à la tour et se défait de son armure. Et quand les demoiselles eurent vu la joute, elles se rendent à l'écu et s'inclinent devant, et commencent à danser à la ronde [en une carole] et à chanter — et elles disaient dans leur chanson : « Véritablement, c'est là l'écu du meilleur chevalier du monde. » Et sachez qu'aussi longtemps que Lancelot resta sur l'île, il ne se passa pas un jour sans qu'elles ne viennent devant l'écu faire une carole trois fois par jour, été comme hiver. Et pour la grande joie qu'elles y manifestaient avec une si grande assiduité, l'île en fut appelée par tous ceux du pays l'Isle de Joie. Et elle garda ce nom tant que Lancelot y résidait. Mais par la suite, après qu'il en fut parti, le lieu se détériora, et l'île devint désertique et sèche, si bien qu'on changea son nom et qu'elle fut appelée l'Isle Sèche et elle porte encore ce nom et le gardera aussi longtemps que durera le monde. Depuis lors on y trouva toujours ce pin, ou un autre pin qui en était descendu. Et on l'y trouve encore et on appelle encore aujourd'hui cette île, l'Isle Sèche du Pin Vert.

Quand Alban fut revenu à lui, il sauta sur ses pieds, en homme saisi par la terreur, mais quand il n'aperçoit pas Lancelot, il se rend bien compte qu'il était reparti et qu'il n'a pas daigné porter la main sur lui après l'avoir abattu, et il l'estime [S254a] tant en son cœur pour sa chevalerie qu'il ne pourrait estimer davantage aucun autre. Alors il vient vers son cheval, y monte et retourne au bord de l'eau, et la traverse avec une plus grande crainte qu'à l'aller. Et quand il fut revenu à son domicile qui était assez proche de cette île, il commença à faire savoir aux chevaliers du pays, parmi lesquels il y avait assez de braves, que sur l'île se trouvait un chevalier. On verra bien

⁷² Litt. *Penonsel*, un fanion portant des couleurs ou des emblèmes héraldiques. Bogdanow (p. 310) et Asher traduisent *plus noire que mûres*, la forme *noir que maure* existe aussi et peut se confondre avec suivant la graphie, mais plus spécifiquement pour la couleur de peau.

maintenant s'ils seraient assez hardis pour aller le voir, car lui-même s'y était rendu et cela avait mal tourné pour lui. Et quand ceux-là en entendirent parler, ils se dirent qu'ils s'y rendraient. Alors un homme du pays se mis en branle, qui se nommait Arion. Et il fut armé et équipé de [L246c] toutes ses armes et armures, comme les chevalier errants l'étaient en ce temps. Et quand il parvint à l'eau, il la vit noire et profonde, mais il ne la craignit pas pour autant, comme il était très téméraire, au contraire il se jeta dedans, mais il lui advint par malheur qu'il s'y noya et mourut, car son cheval n'avait pas assez de force pour le faire traverser. Quand Lancelot vit que le chevalier était mort ainsi, il en souffrit grandement, et fit fabriquer un navire et le fit garnir de marins, les faisant rester sur la rive d'en face et leur commandant que, peu importe l'heure à laquelle des chevaliers errant arriveraient, s'il voulaient passer sur l'île pour se battre, ils devraient les faire traverser, un par un, et pas plus, car il ne voulait pas que deux chevaliers, ni trois, ni davantage, n'y viennent ensemble. Ainsi ils firent comme il leur avait dit de faire. Et alors commencèrent à venir de toutes parts des chevaliers, connus et étrangers, mais, sans exception, pas un seul n'y vint sans repartir vaincu, et la première année il en vient plus de cent, qui tous y furent vaincus, mais de toute cette centaine seuls quatre moururent, car il ne voulait pas les rudoyer à mort. Et quand ils lui demandaient son nom au début de l'affrontement, jamais ne purent-ils rien tirer de lui sinon qu'il leur disait qu'il se nommait le Chevalier Mal Fait. L'histoire s'était tellement répandue à travers tout le pays qu'on n'y parlait que du Chevalier Mal Fait, et ceux qui l'avaient éprouvé par les armes disaient tout bonnement que dans le monde entier, ils n'avaient jamais trouvé un si bon chevalier, et aussi brave que lui. De la manière dont je vous ai conté, Lancelot resta dix ans et quatre jours sur l'Isle de Joye, tellement perdu que nul ne savait rien de lui, sinon le roi Pellès et sa fille. Et sachez que durant toute cette période personne, homme ou femme, ne l'avait vu manifester de la joie, au contraire il était toujours si pensif que c'en était une merveille. [S254b] Systématiquement, rien ne parvenait à le réconforter, en dehors de Galaad son fils, car il prenait beaucoup de plaisir à contempler sa beauté et sa candeur. [L246d] Et sans sa simple présence, [Lancelot] n'aurait pu tenir si longtemps sur l'île, mais il en aurait été mort de par la mauvaise vie qu'il y menait. Mais ici le conte cesse de parler de lui et retourne à monseigneur Gauvain, pour raconter comment il se tira du Château aux Dix Chevaliers.

VII. Comment monseigneur Gauvain fut délivré du château des Dix Chevaliers en affrontant Lamorat qui avait abattu tous les Dix Chevaliers

Le conte dit, et la vraie histoire [aussi], que monseigneur Gauvain resta six ans et plus dans ce château, retenu par la force, car il voulait en partir, mais on ne le lui permettait pas. Et qui plus est, s'il partait, il leur ferait tort et se parjureraient car dans cet intervalle l'aventure n'avait pas mené un seul chevalier en ces lieux qui eût réussi à se défaire des dix [chevaliers], au contraire, tous les étrangers qui venaient étaient tous réduits à merci et vaincus, car n'y était venu aucun chevalier accompli, ni aucun de très haute prouesse. Mais après que Lancelot se fut installé sur l'Isle de Joie, tel que le conte l'a déjà raconté, il advint que Lamorat partit de Corbénic et pensa qu'il se rendrait à la cour du Roi Arthur pour savoir si Lancelot s'y était rendu. Quand il se fut mis en route, il chevaucha tant, porté par l'aventure, en homme qui ne passait pas toujours par le plus droit chemin, que l'aventure le mena au Château des Dix Chevaliers. Quand il entendit dire qu'il devrait se battre contre les dix chevaliers, et ensuite au seigneur du château, s'il voulait poursuivre sa route, il dit qu'il ne perdrait pas de temps, mais qu'il s'y essaierait et ferait tout son possible, tentant le tout pour le tout, en homme qui était de trop haute prouesse et de trop grand corps. Il se précipita alors vers la joute, et le mois de mai s'ouvrait alors⁷³, et se dirigea vers le premier des dix chevaliers, et l'abattit, gravement blessé, et puis le second, puis le troisième, puis le quatrième. Et il s'en tira si bien par la haute prouesse dont il était [L247a] doté qu'il les abattis tous les dix et n'y reçu ni plaie ni blessure qui l'aurait fait grandement souffrir. Quand les gens du château virent cette tournure des évènements, ils commencèrent à se dire entre eux :

— Maintenant, nous pouvons bien dire que c'est là le meilleur chevalier que l'aventure nous ait jamais amené, car il s'est si bien libéré de ces dix [chevaliers] et avec une si grande facilité. Nous verrons bien maintenant ce qu'il adviendra à monseigneur Gauvain, car il ne partira pas d'ici sans bataille, s'il ne s'enfuit pas, car celui-là n'a pas été grandement éprouvé des choses qu'il a fait jusque là.

Sur ces paroles, monseigneur Gauvain sortit du château équipé de toutes ses armes et armures, monté sur un cheval fort et rapide. Et lorsqu'il voit Lamorat, il ne le reconnaît pas, mais tourne vers lui la tête de son cheval. Ils prirent leur élan sur une longue distance et étaient tous deux des chevaliers de grande prouesse, ils se frappèrent donc l'un l'autre sur leurs écus de si grands coups, qu'ils éclatent tous deux leurs lances en morceaux, qui volent [en tous sens], et que leurs corps et leurs écus se heurtent parmi, si durement qu'aucun des deux n'échappe à la douleur. Monseigneur Gauvain vole à terre par-dessus la croupe de son cheval et se retrouve bien blessé par la chute qu'il fit. Et Lamorat ne lui jeta pas un regard, mais veut s'en aller, quand ceux du château jaillissent et attrapent le frein [de son cheval] pour le mener dans leur château, qu'il le veuille ou non. Mais on ne vit jamais plus grande fête, ni une plus grande manifestation de joue, nulle part dans le monde, que tous ceux du lieu lui témoignaient, et ils criaient tous d'une même voix :

— Bienvenu, seigneur, bienvenu !

⁷³ La raison pour laquelle cette précision calendaire se trouve insérée dans cette phrase nous échappe. Est-ce que le texte est corrompu ? La mention aurait pu se trouver un peu plus haut avec les autres repères chronologiques (Lamorat se met en route après l'arrivée de Lancelot sur l'Isle de Joie).

Et les autres redisaient ensuite :

— Ha ! Dieu, bénî soyez-vous quand vous nous avez donné un tel chevalier pour être notre seigneur et maître !

Ils allaient ainsi criant devant lui, et à sa suite, les uns et les autres. Et il était trop ébahi de ce qu'ils lui faisaient un tel honneur, et s'en étonnait grandement. Et quand il fut parvenu au palais principal et qu'ils l'eurent désarmé, un vieux chevalier vint au-devant de lui, portant une clé à la [L247b] main. Et lorsqu'il voit Lamorat, il lui dit :

— Seigneur, voici les clés de ce château. Acceptez-les.

Et il les accepte, car il craignait qu'on lui fasse un mauvais sort s'il venait à les refuser. Et alors reprend la liesse, plus grande encore qu'avant, car ils disent tous :

— Ha ! Dieu, bénî soyez-vous, qui nous avez enrichi d'un nouveau seigneur [S254d] et d'un si bon chevalier tel que celui-là !

Quand il entend ces mots et de nombreux autres que ceux du lieu disaient, il prend à part celui qui lui avait apporté les clés et lui dit :

— Je veux que vous me fassiez comprendre pourquoi ces gens me témoignent une si grande joie, car ils m'en laissent tout étonné.

— Seigneur, fait-il, ils se réjouissent de ce que vous ayez vaincu les dix chevaliers et abattu celui qui nous gardait, et le château avec, car par ce fait vous avez remporté le château et nous-mêmes, de telle sorte que nous en sommes devenus vous hommes et que vous êtes notre seigneur lige. Et d'autre part, ils ressentent une grande joie pour la plus belle demoiselle du monde, qui se trouve ici et qui règne sur le château. Nous sommes ses hommes liges, et vous l'aurez pour épouse et pour dame. Ils sont donc très heureux de ce que Dieu l'ait assignée à un si brave homme et un si bon chevalier comme vous.

Et quand il entend ces mots, il lui répond :

— Ils se réjouissent grandement mais pour rien, car je ne crois pas qu'il y ait présentement au monde une si belle dame ou une si belle demoiselle que je voudrais prendre pour femme, car pour rien au monde je ne délaisserais déjà la chevalerie.

— Ha ! Seigneur, dit le brave homme, ce que vous dîtes là ne compte pour rien. En effet, vous ne pouvez refuser cela. Et si vous le refusiez du tout au tout, ils vous en viendrait un si grand malheur, de sorte qu'on vous jettrait aussitôt dans une prison dont vous ne vous échapperiez jamais, peu importe toute votre puissance.

Et quand il entend ces mots, il ne sait que répondre, mais devient tout songeur. Et malgré cela, il dit :

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, car la [L247c] force est de votre côté pour l'heure, mais je refuse la femme et la seigneurerie du château.

Et quand le brave homme entend ces paroles, il le fait alors saisir et mettre en prison, en une chambre auprès d'un jardin. Et alors s'arrête la joie qu'ils avaient commencée. Et monseigneur Gauvain, quand il se vit abattu et que ceux du château emmenaient Lamorta, il se rend à son cheval, l'enfourche et bénit l'heure où il a été abattu car il ne voit pas comment il aurait pu jamais échapper à la garde du château si cette aventure n'était pas advenue. Et malgré cela, il en reste assez peiné d'avoir été ainsi humilié par la main d'un chevalier qui s'était déjà tant battu auparavant [contre les dix chevaliers], alors que lui-même était frais et reposé. Monseigneur Gauvain s'en va ainsi, à la fois content et peiné : content d'avoir été délivré du château où il était resté si longtemps, et énervé du chevalier qui lui avait fait honte devant tant de braves hommes, il souhaite donc encore bien prendre sa revanche, car il va forcément apprendre [S255a] sous peu le nom du chevalier. Et Lamorat, qui était coincé dans la prison, comme je vous l'ai raconté, lui était bien peiné et énervé, quand il vit que les choses en étaient venu à cela. Chaque jour, les gens du lieu venaient à lui et lui demandaient d'accepter l'honneur du château, sans quoi il ne serait jamais libéré de la prison. Quand il vit qu'ils le tenaient de court, il leur dit :

— Puisque je vois qu'il ne peut en être autrement, faites en sorte, s'il vous plaît, que je voie la demoiselle, car il se peut qu'elle soit telle que je la prendrai [pour épouse], ou bien telle que j'aimerais mieux mourir dans cette prison que de la prendre.

Quand ils entendirent ces paroles, ils en furent très contents, car ils savaient très bien que de par sa beauté, il ne tarderait pas à épouser la demoiselle. Alors [L247d] ils la firent venir devant [lui]. Et maintenant qu'il la regarde, il la vit si belle et si avenante en toutes choses, qu'il dit qu'il ne la refusait pas mais la voulait bien, et il fut donc libéré à peine avait-il dit ces paroles. Ainsi, de la manière que je vous ai raconté Lamorat fut libéré de la prison du Château des Dix Chevaliers et la demoiselle fut mariée, et le passage principal devant le château fut enlevé⁷⁴. Mais ce n'est pas pour autant que le château perdit son nom, car il fut toujours appelé le Château des Dix Chevaliers, et il est encore appelé ainsi. Et pour l'amour d'un mariage aussi excellent, ceux du lieu faisaient une fête grande et merveilleuse⁷⁵. Il advint que Agloval, Driant et Tor, le fils d'Arès, se rencontrèrent vers l'heure de midi au milieu du chemin, comme le voulait l'aventure. Les fils [de Pellinor] étaient tous trois armés de toutes leurs armes.

Et maintenant qu'ils se virent mutuellement et se reconnurent, ils jettent leurs écus [à terre] et [enlèvent] leurs heaumes hors de leurs têtes, et s'embrassent et s'enlacent parmi, car cela faisait longtemps qu'il ne s'étaient pas vu. Et alors qu'ils se témoignaient une si grande joie les uns aux autres, un chevalier du lieu, qui se trouvait devant eux et les regardait à cause de la joie qu'ils se témoignaient, leur demanda aussitôt qui ils étaient :

— Nous sommes, disent-ils, de la maison du roi Arthur. Mais pourquoi le demandez-vous ?

— Je vous le demandais, dit-il, parce qu'ici s'en trouve un autre qui est également de cette maison. Mais il est, sans le moindre doute, le meilleur chevalier qui soit jamais entré dans ce pays, selon mon estimation, et par sa prouesse il a gagné ce château et tout ce pays alentours, et une

⁷⁴ On imagine que ça implique simplement de retirer les tentes qui le bordaient et d'où sortaient les chevaliers qui bloquaient le passage, plutôt que supprimer la route.

⁷⁵ Litt. *Et pour l'amour que les nupces estoient plenieres fisoient cilz de leans feste grant et merveilleuse.* trad. Asher : « And because of the love that filled the marriage, the people there held a great celebration. »

demoiselle très noble femme, qu'il a prise pour épouse aujourd'hui, et c'est la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Quand ils comprennent que c'est quelqu'un des chevaliers du roi Arthur à qui l'on fait une telle joie et une telle fête à travers le château, ils demandent [S255b] aussitôt comment le chevalier se nommait. [L248a] « Car il n'est pas possible, disent-ils, que nous ne le connaissions pas, puisqu'il est de notre maison. » Et il leur répond :

— On l'appelle Lamorat.

Et quand ils comprennent que c'est leur frère, ils s'émerveillent très fortement, car il n'aurait pas dû faire une telle chose sans prendre conseil auprès d'eux, voilà leur avis. Alors ils disent au chevalier :

— Ha ! Seigneur, par Dieu, puissiez-vous faire que nous puissions parler à Lamorat, car nous le verrions volontiers avant de quitter ces lieux. Et nous savons certainement qu'il nous recevrait tout aussi volontiers.

— Qui êtes-vous ?, dit-il. Et j'irai lui parler, et lui dire que tels gens le demandent.

— Nous sommes, disent-ils, des compagnons et de la maison du roi Arthur, dîtes-lui seulement cela.

Et il dit qu'il portera bien ce message. Alors il s'en vint au palais, là où Lamorat était, et lui dit que les chevaliers dehors, le faisaient demander. Et il en est très content, non pas parce qu'il croit que ce sont ses frères, mais il croit que ce sont d'autres chevaliers errants, et il répond :

— Faîtes-les venir, comme ça je verrai qui ils sont.

Et ils arrivent tous les trois à pied, ayant laissé leurs chevaux au milieu de la voie. Et quand Lamorat les voit venir, et qu'il les reconnaît, il est trop heureux de leur venue, car il les aimait beaucoup, et d'un grand amour, et il les reçoit donc à grand renfort de joie, leur fait la fête. Et quand les autres du lieux les eurent reconnu, ils les servent et les honorent autant qu'ils peuvent et les aident à se désarmer. Le lendemain, les trois frères lui demandèrent :

— Lamorat, pourquoi avez-vous fait cela sans nous consulter ?

— Parce que, dit-il, il me fallait le faire, que je le veuille ou non, car autrement je ne serais jamais sorti de prison.

Et alors il leur conte de quelle manière il était arrivé là et comment il n'en serait jamais sorti, aucun jour de sa vie, sans faire cela. « Et pour cela, vous ne devez pas me blâmer tant. » Et ils [L248b] cessent alors d'en parler, car ils voient qu'il ne peut revenir sur ce qui a été fait, et entre eux ils louent grandement la beauté de la demoiselle. Dix jours entiers, les frères demeurèrent là sans en sortir une fois, si ce n'est pour se délasser un peu. Et quand ils furent restés aussi longtemps, ils dirent qu'ils s'en iraient à la cour pour savoir si des nouvelles de Lancelot y étaient arrivées, car ce n'est pas pour autre chose qu'ils s'étaient mis en quête.

— Et êtes-vous arrivé en un lieu, dit Lamorat, où vous ayez entendu parler de lui, depuis que vous avez commencé la quête ?

— Certes [non], disent-ils, jamais. Et il y a déjà passé cinq ans que nous l'avons commencée. Et vous, n'en avez vous rien appris ?

Et il se tait alors sur ce sujet, car il ne voudrait en aucune manière leur découvrir ce qu'il en avait vu, mais il leur dit :

— Puisque vous [S255c] voulez vous rendre à la cour, je vous accompagnerai, car j'ai aussi un grand désir de me rendre là-bas. Et je vais faire ce qu'il faut auprès de ceux du lieu pour qu'il me donnent congé.

Et les frères en sont très heureux. Que vous dirais-je ? Lamorat fit tant auprès de ceux du lieu qu'ils lui donnèrent congé pour se rendre à la cour, et il leur jura qu'il reviendrait aussitôt qu'il en aurait le loisir. De telle manière, il parti de là à cette heure-ci et n'y revint plus, comme le raconte la véritable histoire, et s'il fut retenu ce n'était pas qu'il n'y serait pas volontiers revenu, s'il avait pu le faire, mais la malchance et la mésaventure qui survinrent l'en empêchèrent. C'était fort dommage, il me semble, pour la bonne chevalerie dont il était garni, et parce qu'il était si courtois.

Quand les quatre frères se furent mis en route pour aller à la cour du roi Arthur, comme vous l'avez entendu, ils chevauchèrent quatre jours entiers sans rencontrer d'aventure qui mérirait d'être remémorée. Et quand ils virent qu'ils ne trouveraient [L248c] rien ensemble, ils dirent :

— Séparons-nous. Nous avons déjà chevauché ensemble quatre jours et nous n'avons rien trouvé. Nous verrons alors si chacun de nous, seul, pourra trouver quelque chose.

Ainsi les frères se séparent, et ils chevauchèrent l'un par ici et l'autre par là. Et Driant, qui traversait un petit sentier qui allait au travers de la forêt, chevaucha tout le jour entier et coucha la nuit chez une veuve dame qui l'hébergea en lui fournissant tout ce dont il aurait pu avoir raisonnablement besoin en tant que chevalier errant. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, il se mit en route tout comme il avait fait la veille, et n'eut pas longtemps à attendre avant de tomber, autour de l'heure de prime, sur la grande route de cette forêt. Et sachez que cette forêt s'appelait Lacen. Quand il arriva aux environs de l'heure de prime, il lui advint, comme cela tombe par aventure, qu'il rencontra monseigneur Gauvain, avec Modred et Agravain, armés de toutes leurs armées, fatigués et rompus, car il s'était écoulé beaucoup de temps sans qu'ils aient pu beaucoup se reposer. Quand ils le voient arriver, ils le reconnaissent bien à ses armes, mais [de son côté] il ne les reconnaît pas, car ils avaient changé d'armes depuis qu'ils avaient quitté la cour. Et dès que Mordred le voit, il dit à monseigneur Gauvain :

— Seigneur, voyez qu'arrive là un des frères de Lamorat. Maintenant nous pouvons venger la mort de notre mère, la reine d'Oranie, car c'est par haine et par mépris pour Lamorat que notre frère Gahériet l'a tuée.

— Qu'elle soit [S255d] vengée maintenant, dit Agravain. Dieu maudisse celui qui reste en retrait !

Et monseigneur Gauvain, qui haïssait trop Lamorat, depuis qu'il avait appris que c'était lui qui l'avait abattu devant le Château des Dix Chevaliers, dès qu'il vit que c'était un des frères de Lamorat, il dit à Agravain — dont il sentait que c'était un meilleur chevalier que Mordred :

— Sus à lui, maintenant, Agravain ! On va voir si vous vengerez la mort de notre mère [L248d] et de notre père. Son père a tué le nôtre, et son frère a fait mourir notre mère.

Et quand Agravain voit que monseigneur Gauvain est d'accord avec cela, il s'écrie envers Driant :

— Gardez-vous de moi, car je ne vous promets que la mort !

Et quand celui-ci voit qu'il lui faut jouter, il diriger vers lui la tête de son cheval et le laisse prendre de l'élan à aussi grande allure qu'il peut tirer du cheval et le frappe si durement qu'il l'emporte de son cheval et l'envoie à terre ; et il se fracasse fort dans la chute qu'il fit, mais à n'en pas douter, il ne souffrit pas d'autre mal à la suite de cette attaque. Et Driant, qui était très bon chevalier et croyait vraiment par cette joute être libéré des deux autres, ne jette pas un regard à celui qu'il a abattu mais continue sa route. Et quand Mordred voit son frère tomber à terre, il en souffre tellement qu'il se dit qu'il ne veut plus recevoir autre chose que de la honte s'il ne venge pas son frère. Alors il prend de l'élan envers Driant et lui inflige sur son écu un si grand coup que sa lance éclate en morceaux. Et celui-ci, qui était énervé par cette aventure, le frappe si merveilleusement qu'il l'envoie à terre, lui et son cheval, et continue sa route sans lui jeter un regard, comme il l'avait fait pour l'autre, en homme doté d'un trop grand cœur. Et quand monseigneur Gauvain voit ses deux frères à terre, il en souffrit tellement qu'il ne sait ce qu'il doit faire, si ce n'est qu'il dit :

— Les fils de Pellinor ne sont nés pour rien d'autre que faire œuvre de chevalerie⁷⁶, comme leur père le faisait.

Et malgré cela, puisque tout cela s'est mis en branle à cause de ses conseils, il en aura l'honneur, s'il le peut, et prend de l'élan vers Driant, avec une très grande crainte, car il savait bien que Driant était un bon chevalier et preux, et le frappe de toute sa force, si prodigieusement qu'il lui transperce l'écu et le haubert, et lui plante le fer de sa lance dans le corps. Il le frappe si bien qu'il l'emporte du cheval et l'envoie à terre. Et à la chute qu'il fait, il s'évanouit de la grande douleur qu'il ressent, [L249a] en homme qui était blessé à mort. Et quand Gauvain retire son glaive [de sa plaie] [S256a] il jette une plainte très douloureuse et dit :

— Ha ! Je suis mort !

Et quand monseigneur Gauvain entend ces mots, il dit à ses frères :

— Allons nous-en. Nous sommes vengés de celui-ci, car il est mort.

Et Mordred dit :

— Permettez, seigneur, que je lui coupe la tête, cela vaudrait mieux.

⁷⁶ Litt. *mener chevalerie*.

— Vous n'en ferez rien, dit-il, laissez-le maintenant.. Nous en avons tant fait que nous serons blâmés dès qu'on en saura la nouvelle.

Et les autres frères répondent :

— Ne vous souciez pas de ce qu'on en dit, mais de ce que nous soyons vengés des enfants du roi Pellinor.

Alors ils montent en selle et partent de là, et laissent Driant à terre, qui aurait eu plus grand besoin de se confesser que d'autre chose. Ils ne se furent pas grandement éloigné que l'aventure amena de ce côté, là où il gisait de cette façon, Lamorat blessé de cinq plaies larges et profondes, car il s'était tout récemment battu contre Dodinel le Sauvage, et l'avait réduit à sa merci, le laissant gisant dans une prairie, comme mort.

Quand il fut arrivé à l'endroit où Driant gisait, blessé à mort, et qu'il le reconnut, il se laisse tomber sur lui de toute sa hauteur, et l'embrasse et manifeste une trop grande douleur sur lui. Et lui, qui n'était pas encore mort, quand il sent celui qui l'avait embrassé ainsi, il ouvre les yeux. Et quand il voit Lamorat, celui de ses frères qu'il aimait le plus, et qu'il considérait être le meilleur chevalier, il a assez de force pour lui dire :

— Mon frère, je suis mort. Vengez-moi s'il vous plaît.

— Dites-moi [S256b], mon frère, qui vous a mis à mort et je vous vengerai si je peux le faire. Je risquerai volontiers la vie qu'il y a en mon corps.

— Par [ma] foi, ceux qui m'on tué s'en vont par là.

Et il lui décrit quelles [L256b] armes ils portent. Et quand il sut les armes que portait celui qui l'a tué de ses mains, il répond, trop furieux :

— Mon frère, je vous vengerai, si Dieu veut m'en donner la force.

Alors il va à son cheval et le monte Et il avait eu une si grande douleur de faire cela que ses plaies s'étaient toutes crevées et saignaient tout aussitôt, alors qu'il avait auparavant fait cesser le saignement. Et quand il s'est lané sur la route, souffrant tant que les larmes lui tombent des yeux, sous son homme, sur tout son visage, il chevahche tant dant la direction que son frère lui avait indiqué qu'il atteint monseigneur Gauvain et ses frères au fond d'une vallée. Et aussitèt qu'il les voit, ils les reconnaît bien à leurs armes, car autrefois il les avait vu porter ces mêmes armures, ou d'autres qui y ressemblaient. Alors il s'écrie à monseigneur Gauvain :

— Monseigneur Gauvain, vous m'avez déshonoré en ne me défiant pas, depuis un long moment en tout cas. Maintenant, gardez-vous de moi, car je vengerai, si je le peux, que vous m'ayez tué mon frère.

À ces mots, Gauvain le regarde, et ses frères font de même. Et quand il voit que c'est Lamorat qui vient à leur poursuite, ils disent :

— Nous voilà bien tombés [S256c] pour nous venger car voyez là, venant vers nous tout seul, Lamorat, par qui tous nos malheurs sont arrivés.

Et monseigneur Gauvain, qui estimait trop sa chevalerie, répond :

— Pour autant, il a beau être seul, vous n'avez pas pour autant remporté la partie. Dieu m'en soit témoin, à lui tout seul, il peut faire davantage que vingt chevaliers de même envergure que je connaisse. Je ne connais pas non plus présentement au monde, le corps d'un seul chevalier de son âge que j'aimerais attaquer plus que le sien. Mais puisque je vois qu'il me faut me défendre contre lui, il n'y a rien à faire sinon prendre mon élan.

Alors il baisse sa lance et pique son cheval des éperons. Et lui qu'il hait mortellement et pour de nombreux motifs, le frappe si durement de par la colère et la force qu'il avait [L249c] qu'il lui transperce l'écu et le haubert et lui inflige une plaie large et profonde, et l'emporte du cheval, l'envoyant à terre, que monseigneur Gauvain le veuille ou non. Et quand les deux autres voient leur frère à terre, ils prennent de l'élan vers Lamorat et le frappent tous deux sur son bouclier. Ils étaient tous deux dotés d'une grande force et trouvaient [Lamorat] blessé et épuisé, si bien qu'il l'envoient à terre, si mal arrangé qu'il n'a pas la force de se relever. Et quand monseigneur Gauvain le voit tomber, il craint qu'il ne se relève et qu'il ne les batte tous les trois, il va alors à toute vitesse de son côté et le saisit au heaume, là où il gisait évanoui, et le tire si fort vers lui qu'il en rompt les lacets et l'arrache hors de sa tête, et il le jette sur le chemin aussi loin qu'il le pouvait. Et quand il a rabattu sa coiffe de fer, il lui crie qu'il doit se tenir pour vaincu ou il le tuera, et il lui donne de très grands coups à du pommeau de son épée sur la tête, si bien qu'il en fait jaillir le sang en plus de dix endroits. Celui-ci reprend alors conscience et ouvre les yeux quand il se sent malmener ainsi. Et monseigneur Gauvain lui dit :

— Si tu ne te déclares pas vaicu, tu es mort. Que plus jamais Dieu ne m'aide si je ne fais pas de toi ce que j'ai fait à ton père.

Alors, il comprend que monseigneur Gauvain avait tué son père et répond comme il le peut avec une si grande colère et une si grande douleur :

— Ha ! Monseigneur Gauvain, puisque vous m'avez pris mon père quand j'étais encore un petit enfant et que vous avez tué mon frère aujourd'hui, que plus jamais Dieu ne m'aide si je vous crie merci, mais tuez-moi, après les autres, car je le veux bien, et s'il plaît à Dieu il pourra encore venir un homme de mon lignage ou d'un autre qui vengera cette grande félonie. Et certes, si je vivais longuement, je la vengerais, mais je n'en ferai rien, à mon avis, car il ne plaît pas à Dieu que cette chose soit accomplie par moi.

Et sitôt qu'il a dit cela, il s'étend de par la grande douleur qu'il ressent et s'évanouit. Et monseigneur Gauvain, qui agissait avec une grande cruauté et qui était pris d'une grande crainte qu'il ne [L249d] le tue, lève son épée et lui coupe [S256d] la tête, et jette sa tête sur le chemin, et puis dit que maintenant, il lui semble bien qu'il a vengé la mort de son père.

Alors qu'il avait jeté la tête et qu'il voulait monter à cheval, voilà qu'arrive à pied au milieu du bois, un homme de religion, qui était vêtu d'une robe blanche. Et quand il voit le chevalier tué, il vient de son côté, rendu très songeur et très peiné par cette aventure. Et quand il voit monseigneur Gauvain, il lui dit :

— Ha ! Seigneur, par Dieu et par la foi que vous devez à tous les chevaliers, dîtes-moi qui est ce chevalier que vous avez tué.

Et il ne s'abaissa pas à le lui cacher un instant⁷⁷, mais lui dit :

— Sachez que c'est Lamorat, le fils au roi Pellinor, le meilleur chevalier de tout son lignage.

Et le brave homme est tellement en colère de cette nouvelle, qu'il répond :

— Certes, seigneur, c'est une grande douleur et un grand dommage, car c'était tout simplement le meilleur chevalier qui soit jamais sorti du Pays de Galles. Plaise à Dieu qu'il ne vous en advienne pas malheur, car si on ne vengeait pas cela, ce serait une grande merveille.

Monseigneur Gauvain ne répond rien aux mots qu'il lui dit, mais monte en selle et s'en va, avec ses frères. Et le brave homme qui resta à cet endroit fit en sorte que le corps soit porté à l'abbaye de la Petite Aumône qui était assez proche, puis il prit la tête et chemina, jour après jour, par étapes, jusqu'à parvenir à la cour du roi Arthur. Et le roi était alors à Percorenin et un grand nombre de gens avec lui. Et quand le brave homme arriva à la cour, il alla tout droit à l'endroit où il vit le roi assis devant une des fenêtres, et lui présente aussitôt la tête, et lui dit :

— Roi Arthur, vois ici la tête d'un des meilleurs chevaliers du monde, je te l'apporte pour que tu la fasses garder sur ton honneur jusqu'à ce que vienne celui qui devra venger le méfait qu'a été son assassinat.

Le roi regarde la tête et la voit aussi belle et aussi rouge que si elle était encore rattachée au corps dont elle venait, et il ne considère [L250a] pas cela comme une merveille négligeable. Et puisqu'elle n'avait encore changé en rien, ni en couleur, ni en chair, il reconnut alors que c'était la tête de Lamorat, et il en soufre trop, car il l'estimait pour sa bonté et sa chevalerie par-dessus tous les jeunes chevaliers qui résidaient dans sa maison. Alors il dit au brave homme :

— Certes, c'est un grand dommage qu'il soit déjà mort, car s'il avait vécu plus longtemps, il aurait surpassé en chevalerie tous ceux de son lignage. Et malgré cela, si vous savez qui l'a tué, dîtes-le moi, car je désire trop le savoir.

Et il répond alors :

— Sire, quand reviendront à la cour ceux qui sont partis en quête de monseigneur Lancelot, alors vous le saurez, à moins qu'ils ne se parjurent, car [S257a] c'est un des compagnons de cette quête qui l'a tué.

— Il a très mal agi, dit le roi. Il aurait mieux valu qu'il ne fût jamais chevalier, car jamais sa chevalerie ne parviendra à compenser la perte d'un brave homme tel que celui-là. Et il y a combien de temps, dit le roi, qu'il a été tué ?

— Il y a, dit-il, passé huit jours.

⁷⁷ Litt. *Et il ne [li] daigna oncques celer, ains ly dist...* trad. Asher : « Gawain was too proud to conceal it from him and said ».

Et le roi se signe devant cette merveille. Et tous les autres qui sont là font de même et disent ensemble que c'est par enchantement que sa beauté a perduré. Et le brave homme répond :

— S'il y a enchantement, je n'en sais rien.

Il la confie alors au roi. Et il la prend, et maintenant qu'il la tient entre ses mains, elle devint aussi noircie et [sa couleur aussi alterée]⁷⁸ qu'elle aurait dû l'être. Et le brave homme lui dit alors :

— Roi, maintenant tu peux reconnaître et savoir que tu es de la parenté de celui qui l'a tué, car une demoiselle me dit un peu après sa mort qu'il ne changerait pas de couleur avant de tomber entre les mains d'un de ses ennemis. Et puisqu'il a changé ainsi, je dois en déduire que tu le détestes pour une raison ou une autre⁷⁹.

Et il s'en va alors, et sort du palais, où il ne veut pas rester un instant, peu importe ce qu'on lui disait. Et les chevaliers du lieu demandent au roi :

— Qui était le chevalier dont [L250b] vient la tête que ce brave homme a apportée à la cour ?

— C'était, dit le roi, Lamorat, le meilleur chevalier de son âge et le plus preux que je connaisse dans tout le royaume de Logres. Et c'est pour ça que sa mort me pèse, que Dieu m'aide. Et elle doit peser à tous les braves du monde.

Et quand les autres entendent cette nouvelle, ils le plaignent abondamment et le regrettent et disent que c'est là un très grand dommage. La tête de Lamorat resta alors à la cour, et l'histoire ne raconte pas ce que le roi en fit, mais se tait à son sujet⁸⁰, et retourne raconter comment Perceval le vierge arrive à la cour, car il nous faut raconter cette branche, nous ne pourrions supporter que notre livre soit corrompu [par son absence].

Chap. VII-XIV doivent encore être relus, à venir en fin d'année.

N'hésitez pas à nous pointer coquilles, critiques, remarques, etc. : contact@sursus.ch

Lays Farra, décembre 2025

⁷⁸ Litt. *noire et taincte*. Bogdanow (p. 319) et Asher traduisent *taincte* « *discoloured* », qui a perdu ses couleurs.

⁷⁹ Litt. *cognois je devoir que tu le contrehaises d'aucune chose*. Le verbe *contrehair* signifie logiquement — Bogdanow glose logiquement le verbe *contrehair* « hate » (p. 292) et [Tobler-Lommatsch « *hassen* » \(II, 798\)](#). Roussineau donne « haïr, détester » (2006:641) et relève que le terme « n'est, semble-t-il, attesté que dans la *Suite du Merlin* » (2006:641, occurrences dans son édition : §§24.24, 376.26, 377.30, 380.2). Un élément qui lierait davantage la *Folie Lancelot* au reste de la *Suite du Merlin* ?

⁸⁰ Intervention inhabituelle du narrateur dans une telle formule de transition, et qui manifeste apparemment la déception de ne pas trouver dans ses sources ce qu'est devenu la tête de Lamorat.